# Orgueil et prévention , par l'auteur de "Raison et sensibilité", traduit de l'anglais par Mlle E...***

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF

gallica
BIBLIOTHÈQUE
NUMÉRIQUE

Austen, Jane (1775-1817). Orgueil et prévention , par l'auteur de "Raison et sensibilité", traduit de l'anglais par Mlle E...***. 1822.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.Leur réutilisation  s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
 *La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
 *La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

 *des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
 *des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

# ORGUEIL

# ET PREVENTION.

3469

Y.5

57280

78-370

DE L'IMPRIMERIE DE DAVID,

RUE DU POT-DE-FER, N° 14, F. S. G.

Rés. p. Y²
2801
(3)

# ORGUEIL

# ET PRÉVENTION,

**Par l'Auteur de Raison et Sensibilité ;**

TRADUIT DE L'ANGLAIS

**Par Mlle É..... ***.**

## TOME III.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

**PARIS,**

**CHEZ MARADAN, LIBRAIRE,**

RUE DES MARAIS, N° 16, F. S. G.

1822.

f 7280

# ORGUEIL

# ET PRÉVENTION.

## CHAPITRE PREMIER.

ÉLISABETH avait présumé que M. Darcy lui amènerait sa sœur le lendemain de son arrivée à Pemberley, et par conséquent était décidée à ne point sortir durant toute cette matinée; mais elle conjecturait mal : car le matin même qui suivit leur propre arrivée à Lambton, et comme ils venaient tous de se promener dans les environs avec plusieurs de leurs nouveaux amis, et rentraient à cet instant pour s'habiller, devant dîner hors de chez eux, le bruit d'une voiture les appela à la fenêtre, et ils virent un monsieur et une dame en phaéton qui avançaient vers

d'hôtel; Élisabeth, reconnaissant sur-le-champ la livrée, devina ce que cela voulait dire, et surprit fort ses parens, en leur apprenant la visite qu'ils allaient recevoir. Son trouble, comme elle leur parlait, joint à quelques circonstances du jour précédent, leur ouvrit sur cette affaire une idée nouvelle; rien encore ne la leur avait suggérée: mais maintenant ils sentirent que le seul moyen de comprendre la preuve d'estime que leur donnait en ce moment M. Darcy, était de lui supposer quelque inclination pour leur nièce. Tandis que cette pensée les occupait, l'agitation d'Élisabeth allait toujours croissant. Elle était toute étonnée du désordre de ses esprits; et à divers autres sujets de trouble se joignait encore la crainte que la partialité du frère ne l'eût fait parler trop favorablement d'elle. Avec le plus vif désir de plaire, elle craignait d'y peu réussir.

Elle se retira de la fenêtre, craignant d'être vue; et, comme elle marchait dans sa chambre, cherchant à se calmer, elle

vit sa tante qui l'observait attentivement, et son trouble s'accrut encore.

Mlle Darcy et son frère parurent; et cette formidable introduction eut lieu. Élisabeth vit avec étonnement que sa nouvelle connaissance était pour le moins aussi embarrassée qu'elle-même. Depuis son arrivée à Lambton, elle avait ouï dire que Mlle Darcy était extrêmement fière; mais peu d'instans d'observations lui persuadèrent qu'elle n'était qu'extrêmement timide : elle trouva que difficilement on obtenait d'elle-même un mot au-delà d'un monosyllabe.

Mlle Darcy était plus grande et plus forte qu'Élisabeth, et bien qu'elle n'eût encore que seize ans, sa taille était formée, et sa tournure élégante. Ses traits, moins réguliers que ceux de son frère, avaient aussi plus d'expression, et ses manières étaient douces et naturelles. Élisabeth, qui s'était attendue à trouver en elle un observateur aussi froid, aussi pénétrant que Darcy l'avait été autrefois, fut bien rassurée en voyant en elle tout

l'extérieur d'une jeune personne timide et réservée.

Ils n'avaient pas été long-temps ensemble, lorsque Darcy lui annonça que Bingley allait aussi venir la voir; et à peine avait-elle eu le temps d'en exprimer sa satisfaction, que le pas léger de Bingley se fit entendre sur l'escalier; et, l'instant d'après, il entra dans le salon. Le ressentiment d'Élisabeth contre lui était depuis long-temps évanoui; mais, si même elle en eût conservé, l'aimable cordialité avec laquelle il l'aborda le lui aurait bientôt fait oublier. Il s'informa avec amitié, quoique d'une manière générale, des nouvelles de sa famille, et discourut, avec cette même aisance et cette même gaieté qui l'avaient tant fait admirer dans Herfordshire.

Il n'était pas un objet moins intéressant pour M. et M^me^ Gardener que pour elle-même; depuis long-temps ils désiraient le connaître. Les quatre personnes en ce moment devant eux excitaient vivement leur attention. Les soupçons, si

nouveaux, formés au sujet de M. Darcy et de leur nièce, les engageaient à les observer l'un et l'autre avec le plus grand intérêt; et bientôt ils furent convaincus que l'un d'eux du moins savait aimer; ils demeurèrent incertains des sentimens de la demoiselle : mais que Darcy fût amoureux, ils ne pouvaient en douter.

Élisabeth, de son côté, avait beaucoup à faire : elle voulait s'assurer des sentimens de chacun de ses visiteurs, désirait reprendre sa tranquillité, et surtout se rendre agréable à tous; et, dans le dernier objet où elle craignait le plus de ne point réussir, son succès était certain; car ceux à qui elle cherchait à plaire étaient prévenus en sa faveur : Bingley et Georgiana étaient très-disposés, et Darcy décidé à la trouver charmante.

En voyant Bingley, ses pensées se portèrent naturellement vers Hélen : et avec quelle ardeur ne désirait-elle pas savoir si, en ce moment, il en était également occupé! Parfois elle s'imaginait qu'il parlait moins que de coutume, et se plaisait

dans l'idée qu'en fixant les yeux sur elle, il cherchait à se rappeler quelque ressemblance : mais, bien que ceci pût être imaginaire, elle ne pouvait s'abuser sur sa conduite envers Mlle Darcy, qu'on avait dit cependant la rivale d'Hélen. Nul regard, nulle parole, ni d'un côté, ni de l'autre, n'annonçait un attachement particulier ; et rien ne se passa entre eux qui pût justifier les espérances de Mlle Bingley. Sur ce point elle fut bientôt satisfaite ; et quelques légères circonstances, arrivées avant la fin de la visite, la convainquirent qu'Hélen n'était point encore oubliée, et que s'il n'en parlait point, c'est qu'il ne l'osait faire. Il lui dit, dans un instant où les autres causaient ensemble, et d'un ton qui exprimait le regret, « qu'il y avait bien long-temps qu'il n'avait eu le plaisir de la voir » ; et avant qu'elle pût lui répondre, il ajouta : « Il y a plus de huit mois ; nous ne nous sommes point vus depuis le 26 novembre, jour où nous dansâmes tous ensemble à Netherfield. »

Élisabeth fut charmée de lui trouver

la mémoire si exacte; et peu après il demanda, lorsque le reste de la société semblait ne pouvoir l'entendre : « *Toutes* vos sœurs sont-elles maintenant à Longbourn » ? Cette question, cette remarque en elle-même signifiait peu, mais elles furent faites d'une manière qui les rendait expressives.

Elle se décida rarement à lever les yeux sur M. Darcy; mais lorsqu'un regard jeté à la dérobée lui permettait de l'apercevoir, son air aimable et son langage, si poli, lui persuadèrent que ce changement de manières dont elle avait été témoin la veille, quelque passager qu'il fût, avait du moins duré plus d'un jour. Lorsqu'elle le vit rechercher l'amitié, solliciter l'estime de ces mêmes gens avec lesquels tout entretien, quelques mois auparavant, lui aurait paru un déshonneur; quand elle le vit en user si poliment non-seulement avec elle, mais envers ces mêmes parens qu'il avait si ouvertement dédaignés, et qu'elle se rappelait leur dernière entrevue au presby-

tère d'Hunsford, la différence, le changement était si grand, et faisait sur elle une si forte impression, qu'elle pouvait à peine cacher son étonnement. Jamais, même dans la société de ses chers amis de Netherfield, ou de ses illustres parens de Rosings, elle ne l'avait vu si désireux de plaire, si peu suffisant qu'il le paraissait dans ce moment, où tout le succès qu'il pouvait attendre de ses soins se bornait à obtenir l'estime de gens dont la connaissance seule pouvait lui attirer la censure des dames de Netherfield et de Rosings.

Leurs visiteurs demeurèrent avec eux plus d'une demi-heure, et lorsqu'ils se levèrent pour prendre congé, M. Darcy dit à sa sœur de se joindre à lui pour prier M. Gardener et ses dames de leur faire l'honneur de dîner à Pemberley avant leur départ de Lambton. M^lle^ Darcy, quoique avec une timidité qui trahissait son peu d'habitude à faire des invitations, parut obéir avec plaisir. M^me^ Gardener regarda sa nièce, cherchant à

deviner comment *elle*, que cette invitation regardait plus particulièrement, était disposée à l'accepter; mais Élisabeth avait détourné la tête.... Présumant donc qu'éviter ainsi ses regards prouvait plutôt un embarras momentané qu'aucune objection à ce projet, et voyant son mari fort enclin à y accéder, elle se hasarda à acquiescer à leur demande, et le surlendemain fut le jour fixé pour cette partie.

La certitude de revoir Élisabeth parut fort agréable à Bingley, ayant, assurait-il, encore bien des choses à lui dire, et plus d'une question à lui faire sur tous leurs amis d'Herfordshire. Élisabeth se plut à attribuer la joie qu'il semblait éprouver, à son désir de l'entendre parler d'Hélen; et cette circonstance, ainsi que plusieurs autres, lui permit de réfléchir avec satisfaction à la demi-heure qui venait de s'écouler, bien que pendant sa durée elle n'en eût joui que faiblement.

Fort empressée d'être seule, et craignant les questions ou les remarques de

son oncle et de sa tante, elle ne resta avec eux qu'assez de temps pour connaître leur opinion sur M. Bingley, qui était des plus favorables, et les quitta pour aller s'habiller.

Mais elle n'avait nulle raison de craindre la curiosité de M. et Mme Gardener, ils ne désiraient aucunement forcer sa confiance. Tout leur disait que M. Darcy était bien mieux connu d'elle qu'ils ne l'avaient d'abord imaginé, qu'il en était même fort épris. Mais s'ils en avaient assez vu pour être vivement intéressés, ils pensaient aussi que la moindre question à ce sujet serait, de leur part, fort indiscrète.

Prendre de M. Darcy une opinion favorable, était maintenant l'objet de leurs désirs; et le peu qu'ils avaient vu de lui ne devait que les satisfaire. Ils ne pouvaient être insensibles à ses civilités; et s'ils eussent tracé son caractère, d'après leur propre sentiment et les rapports de la femme de charge, sans égard à aucune circonstance précédente, la société d'Her-

fordshire, à laquelle il était connu, aurait eu peine à le reconnaître. Ils avaient maintenant un intérêt réel à croire mistriss Reynolds; et ils sentirent bientôt que l'opinion d'un domestique qui le connaissait depuis son enfance, et dont les manières seules inspiraient de l'estime, ne devait pas être si légèrement rejetée: d'ailleurs ils n'avaient rien appris sur lui depuis leur séjour à Lambton qui pût les engager à n'y point ajouter foi. On ne l'accusait que d'être fier : fier! il l'était probablement; et sinon, n'était-il pas naturel que les habitans d'un petit bourg, que sa famille ne recevait pas, le crussent tel? On avouait cependant qu'il était fort généreux, et faisait beaucoup de bien aux pauvres.

A l'égard de Wickham, les voyageurs découvrirent bientôt qu'on ne le tenait point en grande estime dans le pays; car bien que ses démêlés avec le fils de son patron ne fussent qu'imparfaitement connus, il était généralement su qu'il avait quitté Derbyshire fort endetté, et

que ses créanciers avaient été ensuite payés par M. Darcy.

Quant à Élisabeth, ses pensées la transportèrent à Pemberley, ce jour-là encore plus que la veille; et bien que la soirée lui parût longue, elle ne le fut pas assez cependant pour déterminer ses sentimens envers un des habitans de ce château, et elle resta éveillée deux grandes heures, cherchant encore à les définir. Bien certainement elle ne le haïssait pas: non! toute haine s'était évanouie depuis long-temps; elle était même honteuse d'en avoir jamais éprouvé pour lui. Le respect, fondé sur la certitude de ses qualités estimables, quoique d'abord admis à regret, avait cessé de lui répugner; et maintenant ce respect s'accroissait encore par le souvenir du témoignage, si favorable pour lui, qu'elle avait ouï la veille. Mais si le respect, si l estime, la portaient déjà à penser à lui avec bienveillance, un motif plus puissant, et qu'elle ne pouvait se dissimuler, l'y engageait bien plus encore: c'était la recon-

naissance! Elle était reconnaissante non-seulement de ce qu'il l'eût aimée autrefois, mais de ce qu'il l'aimait encore assez pour lui pardonner l'aigreur avec laquelle elle l'avait refusé, et même les injustes accusations dont elle avait accompagné ce refus. Lui (elle le pensait, du moins), qui devait l'éviter comme sa plus grande ennemie, semblait au contraire, à cette rencontre si imprévue, fort empressé à renouer connaissance avec elle; et, sans lui témoigner aucune préférence trop marquée, mettait cependant tous ses soins à mériter non-seulement son estime, mais celle de M. et Mme Gardener, et de plus, montrait un désir extrême de la faire connaître à sa sœur. Un tel changement dans un homme aussi fier excitait non-seulement une vive surprise, mais la reconnaissance, car à l'amour, à l'amour le plus tendre on le pouvait seul attribuer; et l'impression que cette pensée faisait sur elle était des plus agréables, bien qu'elle ne pût entièrement la

définir. Elle le respectait, elle l'estimait; sa gratitude pour lui était vive; elle s'intéressait sincèrement à son bonheur, et ne voulait que savoir à quel point elle souhaitait que ce bonheur dépendît d'elle, et si vraiment il serait à désirer, pour leur félicité mutuelle, qu'elle se servît du pouvoir que son cœur lui disait qu'elle possédait encore pour l'amener à lui faire un nouvel aveu de ses sentimens.

Il avait été décidé, durant la soirée entre la tante et la nièce, que la politesse si particulière que leur avait faite Mlle Darcy, en venant les voir le jour même de son arrivée à Pemberley, devait être imitée, quoiqu'elle ne pût être égalée par quelques démarches polies de leur part, et que par conséquent il serait fort convenable de lui faire visite le lendemain matin. La résolution en fut donc prise : Élisabeth s'en réjouit, bien que lorsqu'elle s'en demandait la raison elle ne sût trop que se répondre.

M. Gardener les quitta aussitôt après

le déjeûner ; car le projet de pêche ayant été renouvelé la veille, il s'était positivement engagé à joindre vers midi plusieurs hôtes de Pemberley.

## CHAPITRE II.

Convaincue comme Élisabeth l'était maintenant, que l'antipathie de Mlle Bingley pour elle avait été causée par la seule jalousie, elle ne put s'empêcher de penser combien son apparition à Pemberley serait peu agréable à cette dame. Elle était donc curieuse de voir si elle pourrait même se contraindre assez pour lui adresser, avec quelques dehors de politesse, les phrases d'usage.

Arrivés au château, on les fit entrer dans le salon, dont l'exposition septentrionale était délicieuse en été. Les croisées ouvertes jusqu'à terre laissaien apercevoir ces montagnes couronnées de bois où le soleil semblait n'oser pénétrer, et les chênes majestueux, épars çà et là sur la pelouse voisine.

Elles furent reçues par Mlle Darcy, qui y travaillait avec Mme Hurst, Mlle Bingley, et la dame avec laquelle elle demeurait à Londres. La réception que leur fit Georgiana fut parfaitement polie; mais accompagnée de cet air embarrassé, qui, bien que provenant de son extrême timidité et de sa crainte de mal faire, aurait pu facilement faire croire à ceux qui se sentaient ses inférieurs, qu'elle était fière et réservée. Mme Gardener et sa nièce lui rendirent cependant justice, et la plaignaient.

Elles ne reçurent de Mme Hurst et de Mlle Bingley qu'une simple révérence; et, s'étant assises, un silence assez désagréable suivit pour quelques instans; il fut d'abord interrompu par Mme Annesley, femme aimable et gracieuse, et entre elle et Mme Gardener, avec quelques secours d'Elisabeth, la conversation se soutint. Mlle Darcy paraissait désirer de parler; mais n'en avait pas le courage; et parfois hasardait une courte

phrase, lorsqu'elle avait le moins de chance d'être entendue.

Elisabeth s'aperçut bientôt qu'elle était elle-même étroitement observée par Mlle Bingley, et qu'elle ne pouvait dire un mot, surtout à Mlle Darcy, sans exciter toute son attention. Cette remarque ne l'aurait point empêchée de chercher à causer avec cette dernière, si elle eût été assise moins loin d'elle; mais elle n'était nullement fâchée de ne se trouver point dans la nécessité de parler beaucoup, ses pensées l'occupaient assez; elle s'attendait à tout instant à voir entrer au salon quelques-uns de ces Messieurs; elle craignait, elle désirait que le maître de la maison vînt avec eux. Après avoir resté ainsi plus d'un quart-d'heure sans entendre la voix de Mlle Bingley, Elisabeth reçut d'elle une froide question sur la santé de sa famille; elle y répondit brièvement avec une égale indifférence, et Mlle Bingley ne dit plus rien.

Quelques momens après, l'arrivée de deux domestiques avec des pâtisseries, des biscuits et les plus beaux fruits de la saison, vint un peu varier la scène; mais ceci n'eut lieu qu'après que plus d'un regard et plus d'un sourire fort expressifs de Mme Annesley à Mlle Darcy, eut rappelé à celle-ci la place qu'elle devait prendre. Il y avait maintenant de quoi occuper toute la société; car si ces dames ne pouvaient toutes discourir, elles pouvaient du moins se mettre à table: les belles pyramides de raisins, de brignons et de pêches, étaient un motif pour se rapprocher.

Pendant que chacun était ainsi occupé, Elisabeth eut une bonne occasion de décider si vraiment elle désirait ou craignait l'arrivée de M. Darcy par les sentimens qui la dominèrent en le voyant entrer; et bien que peu d'instans auparavant elle se fût imaginée que le désir prédominait, elle commença à regretter qu'il fût venu.

Il avait été quelque temps avec M. Gar-

dener, qui, avec deux ou trois autres personnes, était occupé près la rivière, et ne l'avait quitté qu'en apprenant que Mme Gardener et sa nièce devaient rendre visite à Georgiana dans le courant de la matinée. Dès qu'il entra, Elisabeth résolut fort sagement de paraître parfaitement calme et aisée; résolution bien nécessaire à prendre, quoique difficile à garder; car elle vit bien qu'ils excitaient l'un et l'autre les soupçons de toute la société; et à peine y avait-il un seul regard, qui ne se fixât sur lui, étudiant sa conduite, lorsque d'abord il entra au salon; mais la physionomie où une vive curiosité se laissait le mieux apercevoir, fut celle de Mlle Bingley, malgré l'air riant qu'elle s'efforçait de prendre en parlant à ceux qui excitaient sa jalousie; car ce sentiment ne l'avait point encore mise au désespoir, et ses attentions pour M. Darcy n'étaient nullement finies. Mlle Darcy, à la vue de son frère, s'efforça de nouveau de prendre part à la conversation, et Élisabeth vit qu'il dé-

sirait beaucoup qu'elle et Georgiana se connussent, et cherchait, autant que possible, à les faire causer ensemble. Mlle Bingley s'en aperçut également, choisit le premier moment de silence pour dire, d'un air moqueur :

« Est-il vrai, Mlle Elisa, que le régiment de milice a quitté Meryton? cette perte a dû être vivement sentie par votre famille. »

En présence de Darcy, elle n'osait prononcer le nom de Wickham; mais Elisabeth comprit facilement que c'était de lui qu'elle voulait parler, et les divers souvenirs attachés à cette idée l'affligèrent un moment; mais, faisant un effort sur elle-même pour repousser cette attaque si méchante, elle put bientôt répondre à la question d'un air assez indifférent. Comme elle parlait, un coup-d'œil involontaire lui montra Darcy, dont le teint animé trahissait l'émotion, la regardant attentivement, et sa sœur accablée de honte et n'osant lever les yeux. Si Mlle Bingley avait su la peine qu'elle

causait en ce moment à sa chère amie, elle n'eût sans doute pas fait une semblable allusion; mais tout son désir se bornait à embarrasser Élisabeth, en retraçant à sa pensée l'homme auquel elle la croyait attachée, et à lui faire montrer une sensibilité qui aurait pu lui nuire dans l'esprit de Darcy: peut-être aussi voulait-elle rappeler à ce dernier les folies et les inconvenances que ce corps avait fait faire à quelques-uns des parens d'Elisabeth. Jamais un seul mot sur l'enlèvement projeté de M^lle^ Darcy ne lui était parvenu; ce secret n'avait été révélé à aucun étranger, excepté à Elisabeth; et Darcy l'avait surtout soigneusement caché à la famille Bingley, ayant quelque désir (comme Elisabeth le croyait depuis long-temps) qu'elle en fît un jour partie. Ce projet, il est vrai, était le sien; et s'il ne fut point un des motifs qui le déterminèrent à éloigner Bingley de M^lle^ Bennet, toutefois il pouvait ajouter encore à l'intérêt si vif qu'il prenait au bonheur de cet ami.

Cependant le calme d'Elisabeth le tranquillisa bientôt, et comme Mlle Bingley, chagrine et désappointée, n'osait approcher plus près de Wickham, Georgiana se remit aussi, quoique difficilement. Son frère, dont elle craignait de rencontrer le regard, se rappelait à peine ce qui la devait troubler en ce moment; et cette même circonstance, destinée à détourner les pensées d'Élisabeth, semblait, au contraire, les avoir fixées sur elle encore plus agréablement.

Leur visite ne se prolongea guères après la question et la réponse dont on vient de faire mention; et tandis que M. Darcy les conduisait à leur voiture, Mlle Bingley soulageait quelque peu son ennui, en critiquant impitoyablement les manières, la tournure et la toilette d'Elisabeth; mais Georgiana ne la voulut nullement seconder; l'opinion de son frère était sacrée pour elle, il ne pouvait s'abuser; et il avait parlé d'Elisabeth de manière à ne plus laisser à Georgiana la possibilité de ne pas la trouver jolie et

toute aimable. Lorsque M. Darcy revint au salon, Mlle Bingley ne put s'empêcher de lui répéter une partie de ce qu'elle venait de dire à sa sœur.

« Comme Elisa Bennet a mauvaise mine ce matin ! s'écria-t-elle, de ma vie je n'ai vu quelqu'un changer autant en quelques mois ; elle est devenue si brune, elle a l'air si commun ! Louisa avouait avec moi qu'elle était méconnaissable. »

Quelque peu agréable que pût être pour M. Darcy une semblable remarque, il se contenta de répondre d'un air indifférent qu'il n'avait aperçu en Mlle Bennet aucun changement, sinon que son teint était un peu hâlé; effet assez ordinaire d'un voyage dans une saison aussi chaude.

« Quant à moi, continua-t-elle, je dois avouer que jamais je n'ai pu la trouver jolie; sa figure est trop maigre, son teint n'a point d'éclat, et ses traits certainement ne sont point réguliers; son nez est trop court; ses dents sont passables, il est vrai; mais on en voit beau-

coup de plus belles; et quant à ses yeux, que parfois on s'est plu à trouver si beaux, je n'ai jamais pu les admirer; ils ont une expression dure, méchante même, que je ne puis souffrir; et dans toute sa personne, il y a un air de suffisance sans dignité, qui est vraiment insupportable. »

Mlle Bingley étant intimement convaincue que Darcy chérissait Elisabeth, ne choisissait pas le vrai moyen de se rendre agréable auprès de lui; mais quand l'amour-propre est blessé, on ne réfléchit guères; et le voyant enfin un peu piqué, elle obtint tout le succès qu'elle pouvait se promettre; il garda cependant le silence, c'est ce qui la contrariait fort, et voulant absolument le forcer à parler, elle ajouta :

« Je me rappelle lorsque d'abord nous fîmes connaissance avec elle, combien notre étonnement fut grand d'apprendre qu'elle était en réputation de beauté; il me souvient même de ce que vous nous dîtes à ce sujet, un jour que tous les

Bennet avaient dîné à Netherfield; *elle une jolie femme*, ce furent vos paroles; on pourrait aussi justement nommer sa mère un bel-esprit; mais ensuite elle vous plut davantage, et je crois même que dans un temps, vous la trouviez presque jolie.

» — Oui, repartit Darcy, qui ne se pouvait plus contraindre; mais quand je pensais ainsi, je la connaissais peu; car il y a déjà long-temps que je la regarde comme une des plus belles femmes de ma connaissance. »

Il quitta alors l'appartement laissant Mlle Bingley jouir de la triste satisfaction de l'avoir forcé à dire ce qui ne pouvait causer de peine qu'à elle seule.

Mme Gardener et Elisabeth s'entretinrent en chemin de tout ce qui était arrivé pendant leur visite, excepté de ce qui les avait toutes deux le plus intéressé; les manières de tous ceux qu'elles venaient de voir furent examinées, hormis celles de la personne qui plus qu'aucune autre avait mérité leur attention; elles

parlèrent de sa sœur, de ses amis, de sa maison, de ses fruits; mais de lui pas un mot. Cependant Elisabeth désirait extrêmement savoir ce que Mme Gardener aurait été vraiment contente de dire, si sa nièce eût la première abordé ce sujet.

## CHAPITRE III.

Elisabeth avait été fort désappointée en ne trouvant point une lettre d'Hélen à son arrivée à Lambton, et cette contrariété s'était renouvelée, les deux jours suivans; mais le troisième ses plaintes cessèrent, et sa sœur fut justifiée par la réception de deux de ses lettres à la fois; l'une d'elles avait été fort long-temps en route, ce dont Elisabeth ne fut nullement surprise, car l'adresse était presqu'indéchiffrable.

Ils se préparaient tous trois à s'aller promener lorsque les lettres arrivèrent; M. et Mme Gardener laissèrent leur nièce les lire à son aise, et partirent seuls. Celle qui avait été égarée doit d'abord fixer notre attention; il y avait cinq jours qu'elle était écrite; le commencement contenait un recit de visites, de soirées,

et autres nouvelles semblables; mais la dernière partie, datée d'un jour plus tard, et écrite d'une manière qui prouvait toute l'agitation d'Hélen, apprenait quelque chose de plus important, elle était ainsi conçue :

« Lorsque j'ai fermé cette lettre il y a quelques heures, je ne m'attendais guères, chère Lizzy, qu'un événement aussi fâcheux qu'inattendu me forcerait à la rouvrir, mais je crains de vous alarmer, soyez assurée du moins que nous sommes tous en bonne santé; ce que j'ai à vous dire concerne la pauvre Lydia. Un exprès nous est venu hier fort tard, de la part du colonel Forster, nous apprendre qu'elle était partie pour l'Écosse avec un des officiers du régiment; je ne puis vous taire la vérité. Wickham est cet officier; jugez combien notre surprise fut grande! Cependant, cela ne parut point si extraordinaire à Kitty; je suis vraiment bien chagrine. Un mariage si imprudent des deux côtés ! mais je veux espérer mieux, et croire qu'on avait

jugé W..... trop sévèrement. Il est sans doute étourdi, inconséquent, mais cette démarche, et cela nous doit quelque peu consoler, n'annonce point un mauvais cœur; son choix du moins est désintéressé; car il ne saurait ignorer, que mon père ne peut rien donner à Lydia : notre pauvre mère est bien affligée; mon père prend la chose plus tranquillement; combien nous devons être satisfaites maintenant de ne les avoir point instruits de ce qui a été dit au sujet de Wickham. Il faut l'oublier nous-mêmes; on croit qu'ils sont partis, le samedi vers minuit; mais on ne s'en est apercu que le lendemain à l'heure du déjeûner; et un exprès nous fut aussitôt envoyé. Chère Lizzy! ils ont dû passer à dix milles de Longbourn! Le colonel Forster arrive ici aujourd'hui; Lydia a écrit un mot à Mme Forster, lui faisant part de ses intentions; je me vois forcée de vous quitter, ma pauvre mère me fait appeler : adieu, je ne sais trop ce que j'écris. »

Sans se donner le temps de la ré-

flexion, ne sachant même ce qu'elle éprouvait, Élisabeth en finissant cette lettre, ouvrit l'autre avec vivacité, et lut ce qui suit :

« Vous devez maintenant avoir reçu, ma chère sœur, la lettre que je vous écrivis, à la hâte, avant-hier matin; j'espère que celle-ci sera un peu plus intelligible; mais bien que je ne sois point pressée par le temps, ma pauvre tête est si troublée que je ne puis répondre de m'expliquer fort nettement... chère Lizzy! je me vois encore obligée de vous apprendre une mauvaise nouveile. Oh Dieu! que ne puis-je vous la cacher! mais cela est impossible; quelqu'imprudent qu'eût été le mariage de notre pauvre Lydia avec M. Wickham, nous sommes forcés cependant de regretter à cette heure qu'il n'ait point eu lieu; car il n'y a que trop de raisons de craindre qu'ils ne soient point allés en Écosse. Le colonel Forster est arrivé ici hier matin, ayant quitté Brighton le jour précédent, quelques heures après l'exprès, quoique la lettre

de Lydia à Mme Forster annoncât positivement qu'ils se rendaient à Gretna-Green. Quelques doutes exprimés à ce sujet par le capitaine Denny, ayant été communiqués au colonel Forster, celui-ci en prit aussitôt l'alarme, et quitta Brighton dans le dessein de découvrir la route qu'ils avaient prise; il les suivit facilement jusqu'à Clapham; mais là tout indice lui manqua; car à l'entrée de cette ville, les fugitifs avaient pris un fiacre et renvoyèrent la chaise de poste qui les avait amenés d'Epsom; et tout ce qu'il a pu apprendre, c'est qu'on les a vus suivre la route de Londres. Je ne sais vraiment qu'en penser; après avoir fait toutes les recherches imaginables de ce côté-là, le colonel F.. revint vers Herfortshire, les renouvelant encore à toutes les barrières et à chaque auberge dans Barnet et Halfield; mais inutilement. Désespérant alors de pouvoir les découvrir, il vint à Longbourn nous faire part de ses craintes, d'une manière qui fait honneur à sa sensibilité. Je souffre vrai-

ment pour lui et sa femme; mais personne ne peut les blâmer. Notre malheur, chère Lizzy, est bien grand, mon père et ma mère mettent tout au pis; quant à moi, je ne puis penser aussi mal de Wickham; plus d'un motif peut les engager, ce me semble, à se marier secrètement à Londres, plutôt que de suivre leur premier projet; et même si Wickham était capable de former un pareil dessein sur une jeune personne, appartenant à une famille comme la nôtre, ce qui n'est guères probable, peut-on supposer que Lydia soit assez étrangère à tout sentiment d'honneur et de vertu pour..., cela est impossible! Je suis cependant bien chagrine, de voir que le colonel Forster ne croit point à leur mariage : lorsqu'hier soir je lui parlai de mes espérances, me regardant d'un air affligé, il me répondit qu'il craignait bien que Wickham ne fût pas un homme sur lequel on pût compter. Notre pauvre mère est vraiment malade, elle garde le lit; et quant à mon père, je ne l'ai, de

ma vie, vu si affecté. Je suis vraiment aise, chère Lizzy, que vous n'ayez point été présente à ces scènes si pênibles; mais maintenant que le premier moment est passé, je dois avouer l'impatience avec laquelle j'attends votre retour. Je ne suis point assez égoïste cependant pour le demander, si vous deviez en être trop contrariée, adieu. Je reprends la plume pour me contredire moi-même, en faisant ce que je vous disais ne vouloir point faire; mais les circonstances sont telles, que je ne puis m'empêcher de vous conjurer tous de revenir ici, le plutôt possible; je connais si bien mon oncle et ma tante, que je ne crains point de leur demander cette grace. Mon père part à l'instant même pour Londres, avec le colonel Forster, afin de chercher à découvrir où est Lydia: ce qu'il compte faire pour cela, voilà ce que j'ignore; mais sa douleur est si grande, qu'elle ne lui permettra pas de prendre les moyens les plus sûrs, et les plus prudens; et le colonel F.. est obligé d'être de retour à

Brighton, demain soir. Dans un tel moment, combien les conseils de mon oncle seraient nécessaires ! il peut facilement comprendre ce que je dois éprouver, et je compte entièrement sur sa bonté et sa tendresse pour nous. »

» —Oh, ciel ! où est mon oncle » ! s'écria Élisabeth, se levant comme elle finissait la lettre, impatiente de le suivre, sans perdre un moment d'un temps aussi précieux : mais, comme elle approchait de la porte, un domestique l'ouvrit, et M. Darcy parut. La pâleur, l'air agité d'Élisabeth le firent tressaillir ; et, avant qu'il pût se remettre assez pour parler, elle, que l'idée de la situation de sa sœur absorbait tout entière, dit avec vivacité : « Excusez-moi ; mais je suis forcée de vous quitter, il faut que j'aille trouver M. Gardener : je n'ai pas un instant à perdre.

» — Oh, ciel ! qu'est-il donc arrivé » ? demanda-t-il avec plus de sensibilité que de politesse. Alors, se remettant, il ajouta :

« Je ne vous retiendrai pas une seconde : mais laissez-moi, laissez le domestique aller chercher M. et Mme Gardener, vous n'êtes pas assez bien ; vous ne pouvez y aller vous-même. »

Élisabeth hésitait ; mais, tremblante et agitée, elle sentit combien elle gagnerait peu en cherchant à les rejoindre. Rappelant donc le domestique, elle lui ordonna, quoique d'une voix si émue qu'on pouvait à peine l'entendre, d'aller sur-le-champ chercher ses maîtres.

Lorsqu'il eut quitté l'appartement, elle s'assit, ne pouvant plus se soutenir, et parut si malade, que Darcy ne put se résoudre à la quitter. La regardant avec la plus douce compassion, il lui dit :

« Permettez-moi d'appeler votre femme-de-chambre. Si vous preniez quelque chose, cela vous soulagerait peut-être.... Vous êtes vraiment bien malade.

» — Non, je vous remercie, répondit-elle, s'efforçant de se remettre, je n'ai rien ; je ne suis point indisposée : mais

je reçois à l'instant une lettre de Longbourn qui m'apprend une nouvelle des plus affligeantes. »

Ici, elle fondit en larmes, et fut pendant quelques instans incapable de prononcer un seul mot. Darcy, dans la plus cruelle incertitude, la regardait, voulait en demander davantage, n'osait le faire, et ne put que dire quelques paroles incohérentes sur la part qu'il prenait à sa peine. Enfin elle rompit le silence : « Je viens de recevoir une lettre d'Hélen qui m'annonce une affreuse nouvelle.... On ne peut la cacher à personne. Ma plus jeune sœur a quitté sa famille; elle s'est enfuie avec M. Wickham : ils sont partis ensemble de Brighton. Vous le connaissez trop bien pour ne pas tout craindre. Elle n'a point de fortune, aucune protection, rien enfin qui puisse l'engager à l'épouser.... Elle est perdue pour jamais! »

Darcy demeura immobile d'étonnement.

« Quand je considère, ajouta-t-elle, d'une voix encore plus émue, que j'au-

rais pu éviter ce malheur, moi qui connaissais Wickham.... Oh ! que n'ai-je dit à mes parens un mot, un seul mot de ce que je savais sur son compte ! Si son caractère avait été bien connu, tout ceci ne serait pas arrivé : mais, hélas ! il n'est plus temps, le mal est fait.

» — J'en demeure consterné, s'écria Darcy. Mais dites-vous bien vrai ? ne vous abuse-t-on point ?

» — Hélas ! non ; ils sont partis ensemble de Brighton dimanche soir ; on n'a pu les suivre que jusqu'à Londres : ils ne sont certainement pas allés en Écosse.

» — Et qu'a-t-on fait ? quel moyen a-t-on pris pour la rendre à sa famille ?

» — Mon père est allé à Londres, et Hélen a écrit pour prier mon oncle de venir l'aider de ses conseils, et j'espère que dans une heure nous serons en route. Mais toute démarche est inutile, je ne le sais que trop bien : comment rendre un tel homme raisonnable ; comment même pourra-t-on les découvrir ? Je n'ai

aucun espoir : de toute manière, c'est un événement bien cruel. »

Darcy l'écoutait en silence.

« Lorsque mes yeux ont été ouverts sur son caractère, si j'avais su ce que je devais, ce que je pouvais faire; mais j'ignorais s'il m'était permis....; j'ai craint d'en trop dire.... Trop malheureuse discrétion ! »

Darcy ne fit pas de réponse; il paraissait même ne l'entendre plus, et se promenait dans la chambre absorbé dans ses réflexions. Son regard était fixe, son air sombre. Élisabeth s'en aperçut bientôt, et en comprit à l'instant la cause: son pouvoir sur lui s'évanouissait. Une semblable preuve de faiblesse, dans une si proche parente, le déshonneur qui en résultait pour toute la famille, détruisaient en lui tout sentiment d'intérêt, de bienveillance. Elle ne put ni s'en étonner, ni le blâmer. Mais la victoire qu'il remportait sur lui-même n'était pas ce qui pouvait le mieux adoucir le chagrin d'Élisabeth; au contraire, cette persuasion

lui fit, pour la première fois, comprendre l'étendue de ses propres désirs; et jamais elle n'avait si bien senti qu'elle aurait pu l'aimer qu'en ce moment, où tout sentiment de tendresse lui était à elle-même défendu.

Mais si cette nouvelle pensée lui fit une vive impression, elle ne put cependant l'occuper que peu d'instans : la position humiliante de Lydia, la honte, le chagrin dont elle abreuvait toute sa famille, souvenirs déchirans! absorbèrent en elle tout intérêt personnel. Se couvrant la figure de son mouchoir, Élisabeth perdit bientôt toute autre pensée; et ce ne fut qu'après une pause assez longue qu'elle fut rappelée à elle-même par la voix de Darcy, qui, d'un air à la fois mêlé de compassion et de gêne, lui dit :

« Je crains de vous avoir fait désirer trop long-temps mon absence : mais que puis-je dire en excuse de mon importunité? sinon que, vous voyant malade, affligée, je n'ai pensé qu'à votre douleur.

Plût à Dieu qu'il dépendît de moi de dire ou de faire quelque chose qui pût adoucir un si cruel malheur ! Mais je ne veux point vous fatiguer par de vaines déclarations, qui sembleraient n'être exprimées que pour demander vos remercîmens. Cette malheureuse affaire privera, je le crains, ma sœur, du plaisir de vous posséder aujourd'hui à Pemberley.

» — Hélas! oui. Ayez la bonté de nous excuser auprès de Mlle Darcy; dites-lui qu'une affaire importante nous oblige à retourner sur-le-champ à Longbourn. Cachez la triste vérité aussi long-temps que possible; elle ne sera que trop tôt connue. »

Il l'assura de sa parfaite discrétion, lui exprima encore toute la part qu'il prenait à sa peine, et son espoir que cette affaire se terminerait enfin plus heureusement qu'on n'avait alors raison de le croire; et, l'ayant prié d'offrir ses respects à M. et Mme Gardener, un regard, qui trahissait son émotion, fut son unique adieu.

Comme il quittait l'appartement, Élisabeth sentit combien il était peu probable qu'ils se revissent jamais avec cette douce cordialité qui avait marqué leurs différentes entrevues dans Derbyshire; et, tout en retraçant à sa mémoire les diverses circonstances de leur liaison, si pleines de contrariétés et de changemens, elle soupirait, et s'efforçait de se cacher à elle-même l'émotion que ce souvenir lui faisait éprouver.

Si la reconnaissance, si l'estime sont les bases véritables d'un attachement sincère, le changement des sentimens d'Élisabeth ne doit pas paraître improbable; mais s'il en est autrement, si une inclination fondée sur de pareils motifs est déraisonnable et peu naturelle, comparée à celle qu'on dépeint si souvent, comme provenant d'une première entrevue, Elisabeth n'aurait aucune excuse, sinon que l'essai fait par elle de cette première méthode dans sa partialité pour Wickham, et son peu de succès, l'autorisait peut-être à chercher un mode d'at-

tachement un peu plus réfléchi. Enfin, que chacun en décide selon son bon plaisir; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle le vit partir à regret, et que cette peine si soudaine de l'effet que devait produire le déshonneur de Lydia, accrut encore son angoisse. Jamais, depuis la lecture de la seconde lettre d'Hélen, elle n'avait espéré un instant que Wickham voulût épouser Lydia; elle pensait que personne autre qu'Hélen ne pouvait se flatter d'un tel espoir. En lisant la première lettre, son étonnement, il est vrai, était extrême. Comment Wickham se décidait-il à épouser une femme sans fortune? comment Lydia avait-elle su se faire aimer de lui? mais tout cela maintenant ne lui paraissait, hélas! que trop naturel. Pour inspirer un attachement de ce genre, elle possédait sans doute assez de charmes, et bien qu'elle ne supposât pas que Lydia se fût décidée à s'enfuir avec lui sans avoir le projet de l'épouser, elle pensait aussi qu'elle n'avait ni assez de vertu, ni assez d'esprit pour résister

long-temps à un si habile séducteur.

Elle ne s'était jamais aperçue, pendant que le régiment résidait à Meryton, que Lydia eût aucune inclination pour Wickham; mais elle pensait dès-lors qu'elle était susceptible de s'attacher à celui qui lui présenterait le premier son hommage: tantôt un officier, tantôt un autre avait été son idole, selon que leurs attentions pour elle étaient plus ou moins marquées; et son imagination ardente, errante d'objets en objets, n'avait cependant jamais restée oisive. Oh! combien Elisabeth sentait vivement à cette heure le mal que des parens trop indulgens avaient fait à son imprudente sœur!

Elle mourait d'impatience d'être à Longbourn; de voir...., d'entendre...., d'être sur le lieu....., de partager avec Hélen les soins nombreux qui l'occupaient seule dans une maison si en désordre.... Un père absent, une mère malade, et qui exigeait une assiduité continuelle; et bien qu'elle fût persuadée que rien ne pouvait être fait pour Lydia,

la présence de son oncle lui paraissait de la plus haute importance; et jusqu'au moment où il entra dans la chambre, l'inquiétude d'Elisabeth fut bien pénible. M. et Mme Gardener revinrent à la hâte, supposant, d'après le récit du domestique, que leur nièce se trouvait indisposée; mais les ayant rassurés sur ce point, elle leur apprit la raison pour laquelle elle les avait fait appeler, en leur lisant à haute voix les deux lettres d'Hélen. Encore que Lydia ne leur eût jamais été fort chère, M. et Mme Gardener ne pouvaient qu'être vivement affectés; car non-seulement Lydia, mais toute la famille se trouvait enveloppée dans cette disgrâce; et, après les premières expressions de surprise et de douleur, M. Gardener promit, de grand cœur, d'aider la famille dans tout ce qui dépendrait de lui. Elisabeth, quoiqu'elle ne se fût attendue à rien moins, lui exprima de la manière la plus tendre, sa vive reconnaissance; et tous les trois étant ani-

més du même désir, ce qui concernait leur départ fut bientôt arrêté.

« Mais que faire au sujet de notre invitation à Pemberley, dit Mme Gardener, John nous a dit que M. Darcy était avec vous lorsque vous nous avez envoyé chercher; cela est-il vrai?

» — Oui, et je lui ai dit que nous nous trouvions forcés de manquer à notre parole; cette affaire est terminée.

» — Quelle affaire est terminée? répétait sa tante en courant dans sa chambre se préparer au départ; se pourrait-il qu'ils fussent assez bien ensemble pour qu'elle lui pût confier la vérité. Oh! que ne le puis-je savoir! »

Mais les souhaits étaient vains, ou du moins ils ne pouvaient servir qu'à la distraire pendant l'heure qui précéda leur départ. Si Élisabeth avait eu le temps d'être oisive, elle serait demeurée convaincue que toute occupation était impossible à quelqu'un aussi malheureux qu'elle; mais, comme sa tante, elle avait

plus d'une chose à faire, et entre autres il fallait écrire à tous leurs amis de Lambton, afin de colorer, par quelques prétextes, un départ si soudain. Une heure cependant suffit à ce soin ; et Élisabeth, après tout l'ennui et le tourment de la matinée, se trouva dans un plus court espace de temps qu'elle ne l'avait espéré, assise dans la voiture et sur la route de Longbourn.

# CHAPITRE IV.

« Plus je réfléchis à cette affaire, Élisabeth, dit son oncle comme ils quittaient la ville, et plus je suis enclin à partager l'opinion de votre sœur aînée. Il me semble si peu probable qu'un homme forme un pareil dessein sur une jeune personne, qui ne manque ni de parens ni d'amis, et qui résidait dans la maison même du colonel Forster, que je suis vraiment fort porté à mieux espérer. Pourrait-il croire que les parens de Lydia ne lui viendraient point demander raison d'une telle entreprise? pourrait-il espérer de jouir encore de quelques considérations dans le régiment, après avoir fait un pareil affront à son colonel! Non, non, il ne peut s'aveugler à ce point!

» —Le pensez-vous réellement? s'écria vivement Elisabeth.

» — Vraiment, dit Mme Gardener, je commence à être de l'avis de votre oncle; je ne puis penser que Wickham soit assez dépravé pour violer à ce point les lois de l'honneur, de l'amitié. Son propre intérêt le lui défend; vous-même, Lizzy, pouvez-vous l'en croire capable!

» — Non de négliger ses propres intérêts, dit Elisabeth, mais si fait bien de toute autre chose... Si enfin vous en jugez mieux que moi, ce que je n'ose espérer, pourquoi ne sont-ils pas allés sur-le-champ en Écosse?

» — En premier lieu, reprit M. Gardener, il n'y a nulle preuve certaine qu'ils ne sont pas allés en Écosse.

» — Oh! mais quitter la chaise de poste, prendre un fiacre, voilà, ce me semble, des indices suffisans? et d'ailleurs on n'a pu découvrir aucune trace d'eux sur la route de Barnet.

» — Eh bien! supposons même qu'ils soient à Londres, ils peuvent s'y être

rendus dans la seule vue de se cacher ; il n'est pas fort probable qu'ils aient ni l'un ni l'autre beaucoup d'argent ; et pout-être ont-ils pensé qu'ils se pourraient marier, sinon promptement, du moins plus économiquement à Londres qu'en Écosse.

» — Mais pourquoi tout ce mystère ? pourquoi craindre tant d'être découverts ? pour quelle raison leur mariage doit-il être un secret? Oh ! non, non, tout cela n'est pas probable ! Wickham n'épousera jamais une femme sans fortune; ses moyens ne le lui permettent pas. A l'égard de votre première supposition, ne sachant point quel effet une semblable démarche peut produire dans le régiment, je ne puis juger si aucune crainte à ce sujet pourrait le retenir ; mais, quant à l'autre, elle me semble fort peu fondée, Lydia n'a point de frère qui la puisse venger ; et Wickham jugeant mon père d'après sa conduite ordinaire, son extrême indolence, et le peu d'attention qu'il semble donner à

ce qui se passe dans la famille, s'est peut-être imaginé qu'il ferait et dirait aussi peu qu'un père le peut faire dans une semblable occasion.

» — Mais, pouvez-vous penser que Lydia soit assez aveuglée par sa passion, pour consentir à vivre avec lui sans être sa femme ?

» — Il est en vérité bien pénible, reprit Elisabeth les yeux remplis de larmes, que l'on puisse sur un tel point mettre en doute la vertu d'une sœur ; mais vraiment, je ne sais qu'en penser. Peut-être, je ne lui rends pas justice ; mais elle est bien jeune ; jamais on ne lui a appris à réfléchir ; et, depuis six mois, que dis-je ? depuis plus d'un an, elle ne s'est adonnée qu'au plaisir.... On lui a permis de disposer de son temps de la manière la plus frivole, et d'adopter toutes les opinions qui lui passaient par la tête, depuis que le régiment a été cantonné à Meryton. L'amour, la coquetterie ont seuls occupé son imagination, qui, déjà vive et ardente, l'est devenue

bien plus encore; et nous savons tous que Wickham possède éminemment le don de captiver une femme.

» — Mais vous voyez qu'Hélen, dit sa tante, ne juge pas Wickham assez sévèrement pour le croire capable d'une telle infamie.

» — De qui Hélen a-t-elle jamais mal parlé? existe-t-il un homme sur la terre, quelle qu'eût été sa conduite précédente, qu'elle voulût croire capable d'un pareil dessein, à moins qu'on n'en eût des preuves irrécusables; mais Hélen sait comme moi ce que l'on doit penser de Wickham. Nous savons l'une et l'autre qu'il a été libertin dans toute l'étendue du mot; qu'il n'a ni intégrité ni honneur; qu'il est aussi faux, aussi hypocrite que son langage est insinuant.

» — Vous savez réellement tout cela? s'écria Mme Gardener fort curieuse de connaître la source d'où provenaient ces informations.

» — Oui, malheureusement nous n'en pouvons douter, reprit Elisabeth en rou-

gissant ; je vous ai dit l'autre jour quelle avait été sa conduite à l'égard de M. Darcy; et vous-même, ma tante, lors de votre dernier voyage à Longbourn, vous avez entendu de quelle manière il parlait de l'homme qui s'est conduit envers lui avec tant de grandeur et de générosité... Il y a d'autres circonstances qu'il ne m'est pas permis...., qui ne valent pas la peine d'être rappelées ici; mais ses mensonges sur la famille de Pemberley sont sans nombre. D'après ce qu'il m'avait dit de Mlle Darcy, je m'attendais à voir en elle une femme fière, hautaine, dédaigneuse! cependant il savait fort bien le contraire. Il ne pouvait douter qu'elle ne fût aussi douce, aussi aimable qu'elle nous a paru l'être.

» — Mais Lydia ne sait-elle rien de tout ceci? peut-elle ignorer ce que vous et Hélen semblez si bien connaître.

» — Hélas, oui elle l'ignore ! et voilà ce qui met le comble à ma douleur ! Jusqu'à mon voyage dans Kent, où je vis si fréquemment M. Darcy et son cou-

sin le colonel Fitz-William, j'ignorais moi-même la vérité; et lorsque je revins à Longbourn, le régiment devant quitter Meryton dans huit ou quinze jours, ni Hélen à qui je confiai le tout, ni moi, ne pensâmes qu'il fût nécessaire de publier ce que nous savions; car il paraissait fort inutile de détruire alors la bonne opinion que généralement on avait de lui; et même quand il fut décidé que Lydia accompagnait Mme Forster, l'idée qu'il pourrait être nécessaire de lui dévoiler le caractère de Wickham, ne se présenta pas une seule fois à mon esprit. Qu'un malheur comme celui-ci serait la suite de ce silence, c'est de quoi vraiment on ne pouvait se douter!

» — Quand ils partirent tous pour Brighton, vous n'aviez, je présume, aucune raison de penser qu'ils fussent attachés l'un à l'autre?

» — Pas la moindre; je ne puis me rappeler nulle preuve d'attachement ni d'un côté ni de l'autre, et si quelque chose de cette nature avait pu être re-

marqué, vous savez que ce n'est pas dans notre famille qu'on l'aurait pu cacher. Quand il vint d'abord dans Herfordshire, elle le trouva fort aimable; mais en cela chacune de nous partageait son opinion; toutes les demoiselles dans Meryton et les environs raffolèrent de lui pendant les deux premiers mois, mais jamais il n'a rendu à Lydia aucun soin particulier: par conséquent, sa vive admiration pour lui dura peu, et d'autres officiers qui la traitaient avec plus de distinction, furent bientôt ses favoris.»

On croira facilement que bien que toutes les discussions sur un sujet si intéressant ne pussent rien ajouter à leurs craintes ou à leurs espérances, aucun autre objet cependant ne les en put distraire pendant la route.

Ils voyageaient avec beaucoup de célérité; et, n'ayant couché qu'une nuit en route, arrivèrent à Longbourn le jour suivant vers l'heure du dîner. Il était consolant pour Elisabeth de penser qu'Hé-

len n'avait pas été tourmentée par une longue attente.

Les petits Gardener, attirés par la vue d'une chaise de poste, accoururent sur le perron comme ils entraient à la grille; et, lorsque la voiture s'arrêta, la surprise et la joie, exprimées par leurs cris, par leurs sauts enfantins, fut le premier signal du plaisir que causait leur retour.

Elisabeth se précipita hors de la voiture, et, après les avoir à la hâte embrassés, courut au vestibule où Hélen vint la recevoir. En se voyant, leurs yeux se remplirent de larmes; et Elisabeth, tout en embrassant tendrement sa sœur, s'empressait de lui demander si on avait eu des nouvelles des fugitifs?

« — Non, pas encore, répondit Hélen; mais maintenant que notre bon oncle est arrivé, j'espère que tout ira bien.

» — Mon père est-il à Londres?

» — Oui, il est parti mardi matin, comme je vous l'ai mandé.

» — Et vous avez souvent reçu de ses nouvelles ?

» — Une seule fois; il nous a écrit le mercredi pour nous dire qu'il était arrivé en bonne santé, et nous donner son adresse; je la lui avais particulièrement demandée. Il nous mandait aussi qu'il n'écrirait de nouveau que lorsqu'il aurait quelque chose d'important à nous communiquer.

» — Et ma mère, comment est-elle? comment allez-vous tous?

» — Maman va assez bien, quoiqu'elle soit actuellement affectée; votre retour lui fera un plaisir extrême; elle ne quitte point encore sa chambre... Mary et Kitty, grâce au ciel, sont bien.

» — Mais vous, s'écria Élisabeth, vous avez l'air malade. Oh! combien vous avez dû souffrir ! »

Sa sœur l'assura cependant qu'elle n'était point indisposée, et cette conversation s'étant passée pendant que M. et Mme Gardener s'occupaient des enfans, finit à leur approche; et Hélen allant de

son oncle à sa tante, leur exprimait tour-à-tour, par son sourire et par ses larmes, le plaisir qu'elle avait à les revoir, et ses regrets que leur retour fût hâté par un événement si désagréable.

Entrés au salon, les questions déjà faites par Elisabeth furent rappelées par son oncle et sa tante; mais ils virent qu'Hélen ne leur pouvait rien apprendre de nouveau. Toutefois, les douces espérances que lui suggérait la bonté de son cœur, ne l'avaient point encore abandonnées; elle voyait toujours que cette affaire se terminerait bien; et chaque matin elle attendait qu'une lettre de Lydia ou de son père, vînt expliquer sa fuite, et annoncer peut-être son mariage.

Mme Bennet, auprès de laquelle ils se rendirent alors, les reçut, comme on le pouvait prévoir, avec des pleurs et des lamentations, se plaignant amèrement de l'indigne conduite de Wickham, de ses propres souffrances, et surtout du peu de cas que l'on faisait toujours de

ses avis; blâmant tout le monde, hormis la personne qui, par sa folle complaisance, était la principale cause des erreurs de sa fille.

« Si j'avais pu suivre mes désirs, dit-elle, et aller avec mes enfans à Brighton, tout ceci ne serait point arrivé; mais ma pauvre Lydia n'avait personne qui prît soin d'elle : pourquoi les Forster lui ont-ils permis de les quitter un seul instant? Je suis sûre qu'il y a eu quelque grande négligence de leur part; car elle n'est point fille à se conduire ainsi, si on l'avait un peu surveillée. J'ai toujours dit et pensé que Mme Forster n'était nullement faite pour lui servir de mentor; mais, comme de coutume, on ne m'a pas voulu écouter. Pauvre chère enfant! et à cette heure voilà M. Bennet parti. Je sais fort bien qu'il doit se battre avec Wickham partout où il le trouvera. Il sera tué, j'en suis sûre; et alors que ferons-nous? A peine sera-t-il dans le tombeau, que les Colins nous chasseront d'ici; et si

vous ne prenez pitié de nous, mon frère, je ne sais en vérité ce que nous deviendrons. »

Ils se récrièrent tous contre des idées aussi sinistres; et M. Gardener, après l'avoir assurée de l'intérêt qu'il prendrait toujours à elle et à sa famille, lui dit qu'il comptait être à Londres le lendemain matin, et qu'il ferait, avec M. Bennet, toutes les démarches possibles pour retrouver Lydia.

« Ne vous laissez pas ainsi aller à des craintes inutiles, et il ajouta, quoiqu'il soit fort raisonnable de se préparer au pis, il ne faut pas cependant le regarder comme certain; à peine une semaine s'est-elle écoulée depuis leur départ de Brighton; dans quelques jours, peut-être, nous entendrons parler d'eux; et jusqu'à ce que nous sachions positivement qu'ils ne sont point mariés, ou qu'ils n'ont point l'intention de l'être, il ne faut pas regarder l'affaire comme perdue. Dès que je serai en ville, j'engagerai mon frère

à venir demeurer avec moi, afin que nous puissions aviser au meilleur parti à prendre.

» — Oh, mon cher bon ami, répondit madame Bennet, voilà absolument ce que je désire; aussitôt que vous serez à Londres, trouvez-les, n'importe où ils soient, et s'ils ne sont pas encore mariés, faites-les se marier. Quant au trousseau, que cela ne les inquiète pas; mais dites à Lydia, qu'après son mariage, elle aura autant d'argent qu'elle voudra, pour faire les emplettes d'usage; et surtout empêchez monsieur Bennet de se battre, dites-lui dans quel état je suis, combien je suis inquiète, combien je souffre; mes nerfs sont agités, je ne puis trouver de repos ni la nuit ni le jour, et dites à ma bien-aimée Lydia, de ne donner aucuns ordres pour ses robes, broderies, etc., qu'elle ne m'ait vue; car ne connaissant pas les meilleurs magasins, on pourrait la tromper.

» — Oh! mon frère, comme vous êtes

bon! j'étais sûre que vous termineriez tout cela au mieux. »

Mais M. Gardener, tout en l'assurant de nouveau qu'elle pouvait compter sur ses bons offices, ne put s'empêcher cependant de lui recommander de la modération dans sès craintes, comme dans ses espérances; et après avoir discouru sur ce sujet jusqu'aù moment du dîner, ils la laissèrent avec sa femme de charge qui la soignait en l'absence de ses filles.

Bien que son frère et sa sœur fussent persuadés qu'il n'y avait nulle raison pour qu'elle se séparât ainsi de sa famille, ils n'essayèrent point de s'y opposer, sachant qu'elle n'avait ni assez de prudence, ni assez de discrétion pour se taire devant les domestiques, pendant qu'ils servaient à table. Ils pensèrent donc qu'il valait mieux qu'une seule d''entre eux, et celle à qui on pouvait le mieux se fier, fût la confidente de ses craintes et de ses ennuis.

Ils furent joints dans la salle à manger, par Mary et Kitty, qui toutes deux avaient été trop occupées, pour paraître plutôt; la première venait de son piano, et l'autre de sa toilette; elles paraissaient cependant l'une et l'autre fort calmes; aucun changement ne s'apercevait en elles; sinon, que la perte de sa sœur favorite, et les reproches qu'elle avait essuyés sur cette affaire, avaient donné à Kitty un air encore moins aimable qu'à l'ordinaire; quant à Mary, peu d'instans après qu'ils furent à table, elle se trouva assez maîtresse d'elle-même, pour dire à demi-voix à Élisabeth, d'un air grave et réfléchi :

« Cette affaire est des plus malheureuses, et sera long temps la fable du voisinage; mais il faut s'efforcer de mettre un frein aux discours des malveillans, et verser dans nos cœurs affligés, le baume si doux, que l'amitié sait offrir aux êtres les plus infortunés. » Alors voyant qu'Élisabeth ne semblait point disposée

à lui répondre, elle ajouta : « quelque malheureux que cet événement soit pour Lydia, nous pouvons du moins en tirer cette leçon : que la perte de la vertu dans une femme est un mal irréparable, qu'un seul faux pas conduit à sa ruine, que sa réputation est une fleur fragile autant que belle, qu'une souffle suffit pour flétrir, et qu'on ne saurait se trop défier de la séduction des hommes. »

Cette froide tranquilité étonna vivement Élisabeth; mais elle était trop affectée pour répondre ; et Mary, bien qu'elle ne pût attirer l'attention de sa sœur, continua néanmoins à se consoler elle même, par de semblables réflexions.

Dans l'après-midi, Hélen et Élisabeth ayant la satisfaction de se trouver quelques instans ensemble, sans témoins, Élisabeth prit cette occasion de faire diverses questions, auxquelles sa sœur était fort empressée de répondre; et après s'être entretenues des terribles suites de cet événement, qu'Élisabeth regardait

comme presque certaines, et que mademoiselle Bennet n'osait croire possibles, la première continua ainsi:

« Mais dites-moi tout? Les plus minces détails sur cette affaire doivent m'intéresser. Qu'a dit le colonel Forster avant leur fuite? s'était-il douté de quelque chose? il me semble qu'on devait les voir continuellement ensemble?

» — Le colonel Forster a avoué qu'il avait souvent soupçonné quelqu'intelligence entre eux; mais cependant rien qui pût l'inquiéter. Je suis vraiment fâchée pour lui; sa conduite à notre égard à été des plus attentives; il devait venir à Longbourn, nous assurer de la part qu'il prenait à notre peine, avant même qu'il n'eût l'idée que Wickham ne comptait point aller en Ecosse; et lorsqu'on vint lui manifester quelques doutes à ce sujet, il hâta encore son voyage.

» — Et Denny, était-il convaincu que Wickham ne voulait pas se marier? savait-il d'avance qu'ils avaient dessein de

s'enfuir? Le colonel Forster a-t-il lui-même vu Denny?

» — Oui; mais lorsque Denny fut questionné par lui à ce sujet, il assura n'avoir eu aucune connaissance de leurs projets, et ne voulut même pas dire ce qu'il en pensait.

» — Jusqu'à l'arrivée du colonel Forster, nul de vous, je présume, n'aviez le moindre doute sur leur mariage.

» — Non vraiment; qui pouvait former une semblable pensée? j'étais inquiète, je l'avoue, sachant que la conduite de Wickham n'avait pas toujours été très-régulière; je craignais que ma sœur ne fût point heureuse avec lui. Mon père et ma mère ignoraient tout cela; le manque de fortune leur faisait seul désapprouver le mariage. Kitty avoua alors qu'elle en savait plus que les autres, et que Lydia dans ses dernières lettres, l'avait préparée à cette nouvelle. Kitty, à ce qu'il paraît, savait déjà depuis quelque temps, qu'ils étaient attachés l'un à l'autre;

mais s'aimaient-ils avant leur départ pour Brighton? Je ne le crois pas.

» — Et le colonel Forster, qu'a-t-il dit de Wickham? semblait-il n'avoir plus la même estime pour lui?

» — Je dois avouer qu'il ne vantait plus comme autrefois ses bonnes qualités; il le croit même étourdi, imprudent; et depuis que cette triste affaire a eu lieu, on dit qu'il a laissé beaucoup de dettes à Meryton : j'espère que cette dernière accusation, du moins, n'est pas fondée.

» — O Hélen! si nous avions été moins discrètes, moins craintives, tout ceci n'aurait point eu lieu.

» — Peut-être ; mais enfin nous avons agi pour le mieux.

» — Le colonel Forster a-t-il pu se rappeler le contenu de la lettre de Lydia à sa femme?

» — Il nous l'a apportée. »

Hélen la tirant alors de son portefeuille, la donna à Élisabeth, elle était ainsi conçue :

« Ma chère Henriette,

« Vous rirez quand vous saurez où je suis allée, je puis à peine m'empêcher de rire moi-même, en pensant combien vous serez étonnée demain matin, lorsqu'on s'apercevra de mon absence; je pars pour Gretna-Green (1), et si vous ne

(1) Hameau sur les frontières de l'Écosse, où vont se marier ceux qui ne peuvent obtenir le consentement de leurs parens. Autrefois il suffisait, en Écosse, qu'un homme dît, dans une assemblée, à la personne qu'il voulait épouser : « Voulez-vous m'accepter pour époux? » La femme ayant répondu « Oui », leur mariage était valide. Cette loi existe toujours, bien qu'elle ne soit plus consacrée par l'usage. Et voilà pourquoi ceux qui ne peuvent se marier en Angleterre, parce que les formalités nécessaires pour conclure un mariage exigent une publicité qui nuirait à leur projet, s'en vont en Écosse, et, au premier lieu habité, déclarent qu'ils se prennent pour époux. Le hameau le plus voisin de la frontière se nomme Gretna-Green. C'est la demeure, depuis nombre d'années, d'un maréchal-ferrant, qui sert ainsi de témoin à ces mariages.

pouvez deviner avec qui, j'aurais vraiment une pauvre idée de votre sagacité; car il n'y a qu'un homme dans le monde que j'aime, et cet homme est un ange; je ne pourrais être heureuse sans lui, aussi je ne crois pas mal agir en le suivant; il n'est nullement nécessaire de faire part à mes parens de mon départ, si cela vous embarrasse; leur surprise n'en sera que plus grande, lorsque je leur écrirai et que je signerai Lydia Wickham; oh! quelle bonne folie, cette idée me fait pâmer de rire. Excusez-moi, je vous prie, auprès de Pralt, avec qui j'avais promis de danser ce soir; dites-lui que j'espère qu'il me pardonnera, lorsqu'il saura pourquoi je lui manque de parole, et qu'au premier bal où je le rencontrerai, je m'engage avec plaisir à ne danser qu'avec lui. J'enverrai chercher mes effets aussitôt que je serai à Longbourn; mais si vous voulez dire à Sally de racommoder ma robe de mousseline brodée, avant de la mettre dans la malle, vous m'obligerez; adieu, mille amitiés de ma part au colonel Fors-

ter, j'espère qu'il boira aujourd'hui, un grand verre de vin au succès de notre voyage.

» Votre sincère amie,

» LYDIA BENNET. »

« Oh! Lydia, Lydia! répétait Élisabeth, avec la plus vive émotion, comme elle finissait cette lecture : quelle lettre! Oh ciel! tant de gaîté dans un semblable moment! mais enfin ce billet prouve que se marier était le seul but de son voyage, et quelle que soit la conduite que Wickham l'ait ensuite engagée à tenir, elle l'a suivi du moins avec l'idée de devenir sa femme. Oh! mon pauvre père! combien cet événement à dû lui faire impression!

» — Sa surprise, sa consternation furent telles qu'on ne le saurait exprimer, il demeura long-temps sans pouvoir proférer un seul mot; maman se trouva mal sur-le-champ, et toute la maison était en confusion.

» — Oh Hélen ! s'écria Élisabeth, cette déplorable histoire n'est-elle pas sue de tout le voisinage? nos domestiques n'en sont-ils pas tous instruits?

» — Je ne sais, j'espère que non; mais dans un semblable moment, il est difficile de ne point commettre quelqu'imprudence. Maman a eu plusieurs attaques de nerfs, j'ai essayé de lui donner tous les secours qui dépendaient de moi, je crains de n'avoir pas fait assez pour elle; mais mon trouble était si grand que je ne sais trop comment j'ai agi.

» — Vous avez fait plus que vous ne pouviez, vous êtes souffrante, fatiguée, je le vois bien; oh! si au moins j'avais été avec vous; nous nous serions aidées et consolées mutuellement. »

Alors elle s'enquit des projets qu'avait son père en allant à Londres, et de quel moyen il voulait se servir pour retrouver sa fille.

« Il comptait, je pense, aller à Épsom, dit Hélen, lieu où ils ont changé de chevaux pour la dernière fois; voulant

voir les postillons et chercher s'il pouvait apprendre quelque chose d'eux; mais son principal but était de découvrir le n° du fiacre qu'ils ont pris à Clapham. Ce fiacre venait de ramener une famille de Londres, et mon père pensait que quelqu'un en voyant un officier et une jeune personne passer d'une chaise de poste dans un fiacre, en aurait pu remarquer le numéro; je ne crois pas qu'il eût formé aucun autre projet; mais il est parti si à la hâte, et son esprit était si troublé, que j'ai eu de la peine même à apprendre de lui ces simples détails. »

# CHAPITRE V.

Toute la famille espérait recevoir, le lendemain, une lettre de M. Bennet; mais leur espoir fut déçu, car la poste vint, et n'apporta pas un seul mot de lui. Ses enfans savaient que, d'ordinaire, il était un correspondant fort négligent. Toutefois elles avaient espéré que, dans une circonstance aussi grave, il mettrait un peu plus d'exactitude. Elles furent donc forcées d'en conclure qu'il n'avait aucune bonne nouvelle à leur donner; mais encore auraient-elles été fort aises d'en avoir l'assurance.

M. Gardener n'avait attendu que l'arrivée du courrier pour se mettre en route.

Quand il fut parti, la famille Bennet trouva quelque consolation à songer que

les moindres nouvelles sur l'affaire qui les intéressait leur seraient du moins exactement communiquées. Il promit, en partant, d'engager M. Bennet à retourner à Longbourn aussitôt que possible; promesse fort agréable pour Mme Bennet, qui regardait ce retour comme le seul expédient qui pût empêcher son mari d'être tué en duel.

Mme Gardener et ses enfans devaient rester encore quelques jours dans Herfordshire, cette première pensant que sa présence pouvait être utile à ses nièces. Elle partageait avec elles les soins sans nombre qu'exigeait Mme Bennet; et sa société leur était une grande consolation dans leurs momens de loisir. L'autre tante les visitait aussi très-fréquemment, et toujours, disait-elle, avec le désir de les consoler, quoique ses discours fussent bien peu propres à cela; car jamais elle ne venait sans leur raconter quelque preuve nouvelle de la prodigalité, de la mauvaise conduite de Wickham, et par conséquent les laissait d'ordinaire plus

tristes, plus abattues qu'elle ne les avait trouvées.

Tout Meryton semblait maintenant s'efforcer de noircir la réputation de l'homme que trois mois auparavant on avait presque mis au rang des demi-dieux. On assura qu'il devait à tous les marchands de cette ville; et, selon le bruit de la ville, il y avait à peine une fille d'artisan dans le voisinage qui n'eût été trompée par lui. Chacun déclarait qu'il était l'homme le plus méprisable, le plus dépravé; et beaucoup de gens commençaient même à trouver qu'ils s'étaient toujours défiés de son air affable.

Élisabeth, bien qu'elle n'ajoutât que peu de foi à la plupart de ces rapports, en crut assez cependant pour être plus persuadée que jamais du déshonneur de sa malheureuse sœur; et même Hélen, qui en croyait bien moins encore, commença presque à perdre tout espoir, d'autant plus que deux semaines étaient presque écoulées depuis leur fuite. Et, si vraiment ils eussent été en Écosse, comme

toujours elle l'avait espéré, on aurait pu maintenant avoir reçu de leurs nouvelles.

M. Gardener quitta Longbourn le dimanche; et, le mardi suivant, sa femme reçut une lettre de lui, qui leur disait: qu'à son arrivée, ayant sur-le-champ été trouver son frère, il lui avait persuadé de venir avec lui dans la rue de Grace-Church; que M. Bennet s'était rendu à Epsom et à Clapham avant son arrivée, mais en vain; que toutes ses recherches avaient été infructueuses, et qu'il était maintenant décidé à visiter tous les hôtels garnis de Londres : car M. Bennet pensait qu'il était fort probable qu'à leur arrivée dans cette ville ils eussent descendu à l'auberge avant de se procurer un appartement. M. Gardener ne paraissait attendre aucun succès de cette démarche; mais son frère, semblant en espérer beaucoup, il voulait le satisfaire. Il ajoutait aussi que M. Bennet était fort décidé à ne point encore quitter Londres, et promettait d'écrire dans peu de jours

A cette lettre, il y avait aussi un *Post-scriptum ;* et tel en était le contenu :

« J'ai écrit au colonel Forster pour le prier de s'informer des intimes de Wickham, s'ils lui connaissaient quelques parens ou amis qui pourraient nous aider à découvrir dans quel quartier de la ville il s'est caché. S'il y avait quelqu'un auquel on pût s'adresser avec l'espoir d'apprendre quelque chose à ce sujet, cela nous serait fort utile ; car jusqu'à présent nous n'avons rien qui puisse nous servir de guide.

» Je ne doute nullement que le colonel Forster ne fasse tout ce qui dépendra de lui pour nous satisfaire sur ce point. Mais il me vient une idée : peut-être que Lizzy pourra nous dire mieux que personne s'il a encore quelques parens vivans, et quel est le lieu de leur résidence. »

Élisabeth comprit bien de quelle source provenait la confiance que son oncle semblait avoir dans ses lumières, mais elle

ne put y répondre par aucune information satisfaisante.

Jamais elle n'avait ouï parler d'aucun des parens de Wickham, hors son père et sa mère, qui tous deux étaient morts depuis plusieurs années. Il était cependant possible que quelques-uns de ses frères d'armes en sussent plus qu'elle sur ce sujet : aussi attendit-on avec la plus vive impatience une seconde lettre de M. Gardener.

Chaque jour, à Longbourn, était maintenant un jour d'inquiétude et de tourment. L'heure de la poste, surtout, voyait accroître l'anxiété de toute la famille; et chaque matin on s'attendait à recevoir quelque importante nouvelle.

Mais, avant qu'on n'entendît de nouveau parler de M. Gardener, une lettre, d'un tout autre genre, adressée à M. Bennet, leur fut apportée; elle était de M. Colins. Hélen avait reçu ordre de son père d'ouvrir les lettres qui viendraient pour lui en son absence; elle la déca-

cheta donc; et Élisabeth, sachant combien celles de son cousin étaient extraordinaires, voulut la lire aussi. Voici quel en était le contenu :

« MONSIEUR ET AMI,

» Par mon état, et plus encore par ma parenté avec vous, je me trouve requis de venir vous offrir mon compliment de condoléance au sujet de l'affreux malheur qui pèse en ce moment sur vous, et que j'ai appris hier par une lettre d'Herfordshire. Soyez assuré, monsieur, que Mme Colins et moi partageons sincèrement votre douleur, celle de votre respectable famille. Cette douleur doit être bien amère, vraiment, puisqu'elle provient d'une source que le temps ne saurait jamais tarir. Aucun raisonnement capable d'adoucir de si justes, de si cuisans regrets, ne sera par moi épargné : le but de cette lettre est de chercher à vous offrir quelques consolations dans une épreuve si pénible pour un cœur

paternel. La mort de votre fille eût été un bonheur, comparée à ce déplorable événement, et qui doit d'autant plus vous affliger, qu'il y a lieu de croire, comme me le disait ma chère Charlotte, que la conduite licencieuse de votre fille peut, en quelque sorte, être attribuée à cette extrême indulgence qu'on a toujours eue pour elle : mais en même temps, pour votre consolation, pour celle de Mme Bennet, il m'est doux de pouvoir vous dire que, quant à moi, je suis fort enclin à penser que son cœur était naturellement dépravé, ou elle n'aurait pu, dans un âge aussi tendre, se rendre coupable d'un pareil forfait. Enfin, peu importe la cause du mal, cela ne change rien à votre position : de toute manière vous êtes fort à plaindre. Dans ce sentiment, je me vois appuyé non-seulement par Mme Colins, mais encore par lady Catherine et sa fille, à qui j'ai raconté cette affaire. Elles partagent avec moi la crainte que le déshonneur d'une de vos filles ne nuise essenticllement à toutes les autres !

Car qui, comme le remarquait avec bonté lady Catherine, voudra s'allier à une semblable famille? Et cette considération me fait réfléchir, avec une nouvelle satisfaction, à un certain événement du mois de novembre dernier; car, s'il n'avait point eu lieu, je me trouverais aujourd'hui enveloppé dans votre cruelle disgrace. Laissez-moi donc vous conseiller, monsieur et ami, de ne point vous abandonner trop vivement à votre chagrin; chassez loin de vous tout souvenir d'un enfant si indigne de votre tendresse, et laissez-la seule recueillir les fruits de sa coupable conduite.

» Je suis, etc., etc. »

M. Gardener attendit d'avoir reçu la réponse du colonel Forster avant de leur récrire; et alors même il n'avait rien d'agréable à leur apprendre : aucun des officiers du régiment n'avait ouï dire que Wickham eût quelques parens avec lesquels il fût en relation; on croyait

même que ses plus proches étaient tous morts depuis long-temps. Ses anciennes liaisons avaient été, il est vrai, fort nombreuses; mais, depuis son entrée dans la milice, il semblait les avoir entièrement perdues de vue. On ne connaissait donc personne qui pût donner aucune nouvelle de lui; et le désordre de ses propres affaires était encore un plus puissant motif que la crainte même d'être découvert par les parens de Lydia, pour céler le lieu de sa retraite : car le bruit venait de se répandre qu'il avait laissé des dettes d'honneur pour une somme très-considérable; le colonel Forster croyait que mille livres sterlings ne suffiraient pas pour payer ses dettes à Brighton : il devait beaucoup dans la ville, mais ses dettes du jeu étaient bien plus énormes encore. M. Gardener ne chercha pas à cacher ces tristes détails à la famille de Longbourn. Hélen les écouta avec horreur : « Un joueur! s'écria-t-elle, cela passe toute attente : je n'en avais nulle idée. »

M. Gardener ajoutait : « Qu'elles pouvaient attendre leur père le jour suivant, qui était le samedi. Le peu de succès de ses démarches l'ayant absolument découragé, il s'était enfin rendu aux instances que lui faisait son beau-frère de retourner dans sa famille, et de lui laisser faire ce que l'occasion, le hasard, lui suggéreraient pour continuer leurs poursuites. »

Lorsque Mme Bennet apprit ce retour, elle n'en parut pas aussi satisfaite que ses enfans l'auraient imaginé, considérant combien ses craintes pour la vie de son mari avaient été extrêmes.

« Comment, il revient ! et sans ma pauvre Lydia ! s'écria-t-elle : se peut-il qu'il quitte Londres sans les avoir trouvés ? Et qui donc se battra avec Wickham, et le forcera à épouser ma fille, s'il ne le fait ? »

Comme Mme Gardener commençait à désirer être chez elle, il fut décidé qu'elle et ses enfans partiraient pour Londres le même jour que M. Bennet devait quitter cette ville : la voiture les conduisit

donc à la poste voisine, et ramena M. Bennet à Longbourn.

Mme Gardener quitta Herfordshire sans avoir pu satisfaire sa curiosité, ou éclaircir ses soupçons sur la liaison d'Élisabeth avec le propriétaire de Pemberley. Son nom n'avait jamais été volontairement prononcé devant eux par leur nièce; et l'idée qu'avait eue Mme Gardener que sa nièce ne tarderait point à recevoir une lettre de lui, ne s'était point réalisée; car Élisabeth n'en avait reçu aucune, depuis son retour, qui pût venir de Pemberley.

Le malheur qui affligeait toute la famille rendait la tristesse d'Élisabeth si naturelle, qu'on n'en pouvait raisonnablement tirer aucune conjecture : mais elle-même, qui à cette heure commençait à mieux connaître son propre cœur, était parfaitement convaincue que, si elle n'avait point connu M. Darcy, elle aurait pu supporter avec plus de courage l'idée du déshonneur de Lydia.

Lorsque M. Bennet arriva, il paraissait aussi calme, aussi froid qu'à son ordi-

naire; il ne dit pas un mot de plus qu'il n'avait coutume de dire; ne fit point mention de l'affaire qui l'avait obligé de faire ce voyage; et quelques heures se passèrent avant que ses filles eussent le courage de lui en parler.

Ce ne fut que dans la soirée, lorsqu'il les joignit pour le thé, qu'Élisabeth se hasarda à aborder ce sujet; et alors, lui ayant brièvement exprimé son désir si sincère de lui pouvoir offrir quelques consolations, elle reçut de lui la réponse suivante :

« Ne parlons point de ce malheur; qui doit en souffrir, si ce n'est moi ? ce malheur est mon ouvrage; heureux encore si j'en portais seul la peine !

» — Il ne faut pas vous faire de trop sévères reproches, reprit Elisabeth.

» — Oui vraiment, un tel avis m'est fort utile ! l'homme est naturellement si enclin à se juger sévèrement !..... Non, Lizzy, laissez-moi au moins une fois dans ma vie sentir combien j'ai été coupable; je ne crains pas que cette pensée

me fasse une trop vive impression, elle passera assez tôt.

» — Les croyez-vous réellement à Londres ?

» — Où pourraient-ils ailleurs demeurer si cachés ?

» — Et Lydia a toujours désiré d'aller à Londres, dit Kitty.

» — Son désir est donc accompli, répondit sèchement son père, et sa résidence en cette ville sera probablement de quelque durée? »

Après un moment de silence, il continua :

« Lizzy, je sens trop tard la justesse de l'avis que vous me donnâtes au mois de mai dernier, et qui, rapporté aux circonstances présentes, montre quelque pénétration. »

Ils furent ici interrompus par Mlle Bennet qui venait chercher le thé de sa mère.

« Voilà vraiment une parade, s'écria-t-il, qui nous fait beaucoup de bien, cela donne un certain relief à nos malheurs. Un autre jour je pourrai suivre

cet exemple, je resterai dans mon cabinet en robe de chambre et en bonnet de nuit, afin de donner autant d'embarras que possible, ou peut-être pourrai-je attendre à le faire, que Kitty ait à son tour pris la fuite.

» — Je ne compte pas m'enfuir, papa, dit Kitty avec aigreur, si j'allais jamais à Brighton, je me conduirais mieux que Lydia.

» — Vous aller à Brighton, Dieu m'en garde! je ne vous permettrai même pas d'en approcher. Non, non, Kitty, j'ai enfin appris à être prudent, et vous en sentirez les effets. Aucun officier ne doit désormais entrer dans cette maison, ni même passer par le village; tous bals ou assemblées vous seront interdits, à moins que vous ne dansiez auprès d'une de vos sœurs, et jamais vous ne sortirez de la maison que lorsque vous aurez pu prouver que vous vous êtes occupée, pendant au moins dix minutes, de quelque chose d'utile. »

Kitty, prenant toutes ses menaces au pied de la lettre, se mit à pleurer.

« Allons, allons, dit-il, ne vous chagrinez pas trop cependant; si d'ici à une dizaine d'années vous vous conduisez en fille sage et raisonnable, je pourrai bien alors vous mener voir une revue. »

# CHAPITRE VI.

Deux jours après le retour de M. Bennet, comme Hélen et Elisabeth se promenaient ensemble dans le jardin, elles virent la femme de charge qui s'avançait vers elles, et, présumant qu'elle les venait appeler de la part de leur mère, elles furent à sa rencontre; mais elles conjecturaient mal; car mistriss Hill les ayant joint, dit à Mlle Bennet : « Je vous demande pardon, Mademoiselle, si je vous interromps; mais espérant que vous aviez reçu quelques nouvelles de Londres, j'ai pris la liberté de venir vous en demander.

» — Que voulez-vous dire, Hill? nous n'avons point reçu de lettres de Londres !

» — Comment, Mademoiselle, s'écria mistriss Hill avec la plus vive surprise,

vous ne savez pas que voici plus d'une demi-heure qu'un exprès a apporté à mon maître une lettre de M. Gardener? »

Et les deux sœurs de courir aussitôt, trop impatientes pour se donner le temps de lui répondre; elles traversent à la hâte le vestibule et le salon; mais arrivées au cabinet de leur père, elles ne l'y trouvèrent point. Pensant alors qu'il était chez sa femme, elles s'y rendaient lorsqu'elles rencontrèrent le sommelier, qui leur dit :

« Si vous cherchez mon maître, Mesdemoiselles, il se promène du côté de l'avenue. »

Sur cette information, elles reprennent le chemin du jardin, et traversent la pelouse sur les traces de leur père, qui fort tranquillement continuait sa promenade vers un petit bois situé de l'autre côté de l'avenue.

Hélen n'étant pas aussi légère qu'Elisabeth, demeura bientôt derrière, tandis que sa sœur, tremblante et hors d'ha-

leine, le joignit, et avec vivacité s'écria :

« Oh, papa ! quelle nouvelle ! mon oncle vous a-t-il écrit ?

» — Oui, je viens de recevoir une lettre de lui par un exprès.

» — Eh bien! quelles nouvelles vous apprend-il, sont-elles bonnes ou mauvaises ?

» — En pouvait-on attendre de bonnes ? Mais, vous désirez peut-être voir cette lettre, dit-il en la tirant de sa poche ? »

Elisabeth la saisit avec impatience : Hélen les joignit en ce moment.

« Faites-en lecture à haute voix, dit leur père, car je sais à peine moi-même ce qu'elle contient.

Rue de Grace-Church, lundi 2 août.

« Je me félicite, mon cher frère, de pouvoir enfin vous donner quelques nouvelles de ma nièce; j'espère même que vous les trouverez assez satisfaisantes.

» ...Samedi dernier, peu de temps après votre départ, je fus assez heureux pour

découvrir dans quel quartier de Londres ils étaient tous deux cachés; je réserve tous détails à ce sujet pour notre première entrevue : il vous suffit en ce moment de savoir qu'ils sont découverts, et que je les ai vus l'un et l'autre.

» — Cela se termine donc comme je l'avais toujours espéré, s'écria Hélen ; ils sont mariés.

» —Continuez, Elisabeth : « Je les ai vus l'un et l'autre, ils ne sont point mariés, et je ne crois même pas qu'ils en aient l'intention ; mais, si vous voulez remplir les engagemens que je me suis hasardé à prendre en votre nom, j'espère qu'ils le seront dans peu de jours. Tout ce qu'on exige de vous est d'assurer, par contrat à votre fille, son égale portion de cinq mille livres sterlings, reversibles à vos enfans après votre mort et celle de ma sœur ; de plus, de vous engager à lui faire, votre vie durant, une pension annuelle de cent guinées. Telles sont les conditions que je n'ai point hésité à accepter, du moins autant que je le pou-

vais faire, sans votre consentement. J'enverrai la présente par un exprès, désirant recevoir votre réponse le plutôt possible. Vous verrez facilement, d'après ces détails, que les affaires de Wickham sont loin d'être aussi dérangées que nous l'avions d'abord imaginé ; et je vois avec plaisir que lors même que toutes ses dettes seront payées, il restera encore quelque argent qu'on pourra placer au nom de ma nièce. Si, comme je le présume, vous m'envoyez plein-pouvoir d'agir pour vous dans cette affaire, je donnerai sur-le-champ mes instructions à Haggerston pour le contrat, etc., etc. Votre présence ici ne m'est point nécessaire ; ainsi restez tranquillement à Longbourn, et comptez sur mes soins et mon exactitude. Ne tardez pas à m'envoyer votre réponse, et surtout qu'elle soit nette et précise. Nous avons pensé qu'il serait plus convenable que ma nièce vînt demeurer avec nous jusqu'à son mariage ; j'espère qu'en cela vous nous approuverez? Nous l'attendons aujourd'hui ;

dès qu'il y aura quelqu'autre chose de décidé, je vous en ferai part.

» Votre, etc.

» EDW. GARDENER. »

« Est-il possible que Wickham consente à l'épouser? s'écria Elisabeth en rendant la lettre à son père.

» — Il n'est donc pas aussi dépravé que nous le pensions, dit Hélen : cher papa, je vous félicite.

» — Et avez-vous répondu à mon oncle? demanda Elisabeth.

» — Non, mais je ne puis tarder à le faire. »

Avec quelle ardeur ne le pria-t-elle pas alors de ne point différer davantage!

« Oh, mon père! rentrez, je vous en conjure; pensez combien chaque instant est précieux dans une semblable circonstance.

» — Si vous n'êtes pas en ce moment disposé à écrire, dit Hélen, laissez-moi le faire pour vous?

» — Je n'y suis guères disposé, mais enfin il faut que cela se fasse. »

Et alors retournant sur ses pas, il reprit avec ses filles le chemin de la maison.

« Oserais-je vous demander si....., dit Elisabeth; mais je présume que les conditions doivent être acceptées ?

» — Acceptées! sans doute! je suis même confus qu'on m'en fasse d'aussi faciles!

» — Leur mariage est donc indispensable? cependant Wickham est un si mauvais sujet!

» — Oui ! oui leur mariage est indispensable; le moyen de l'éviter? mais il y a deux choses que je désire fort savoir; la première, combien d'argent votre oncle a dépensé pour terminer cette affaire, et secondement comment je m'acquitterai envers lui.

» — De l'argent! mon oncle! s'écria Hélen, que voulez-vous dire, papa?

» — Je veux dire qu'aucun homme, à moins qu'il n'ait perdu l'esprit, n'épouserait Lydia pour un si modique avan-

tage que cent guinées de rentes durant ma vie et cinquante après ma mort.

» — Cela est vrai, dit Élisabeth, je n'y avais pas encore songé. Les dettes de Wickham seront payées, il lui restera encore quelqu'argent ! oh oui ! voilà, sans doute l'ouvrage de mon oncle; mais je crains qu'il ne se soit mis dans l'embarras, car une petite somme n'aurait pu suffire à tout cela.

» — Non, dit son père, Wickham est un imbécille s'il la prend avec un liard de moins que dix mille livres sterlings, je serais vraiment fâché d'avoir une si pauvre idée de lui, maintenant qu'il va devenir mon gendre.

» — Dix mille livres sterlings ! le ciel nous en préserve ! comment payer même la moitié de cette somme? »

Monsieur Bennet ne répondit point, et tous trois, fort occupés de leurs réflexions, gagnèrent en silence le vestibule; là ils se separèrent, le père se rendit à son cabinet; les deux sœurs au salon.

» — Quoi ! ils se marient ! cela est-il

croyable? s'écria Élisabeth, dès qu'elles furent seules, et nous devons en rendre grâces au ciel... Se peut-il qu'un mariage si imprudent et qui ne peut promettre aucun bonheur à ceux qui le contractent doive cependant être pour nous un sujet de joie, oh Lydia!

» — Je me console en pensant, répondit Hélen, qu'il ne l'épouserait pas si vraiment il n'avait aucune estime pour elle, et bien qu'il me soit facile de croire que notre bon oncle lui ait fait quelques avances pour l'aider à payer ses dettes, je ne pense pas cependant que la moitié, le quart même de dix mille livres sterlings ait été nécessaire pour cela; mon oncle a plusieurs enfans, il peut en avoir d'autres; comment aurait-il pu sacrifier une somme si considérable? »

Mais en ce moment l'idée leur vint, que Mme Bennet pouvait bien ignorer encore ce qui venait d'arriver; elles allèrent donc au cabinet de leur père lui demander s'il ne désirait pas que cette nouvelle fût communiquée à sa femme;

il écrivait, et sans même lever la tête, il leur répondit très-froidement.

« Comme il vous plaira.

» — Pouvons-nous prendre la lettre de mon oncle, pour la montrer à maman ?

» — Prenez tout ce que vous voudrez, et laissez-moi en repos. »

Élisabeth ayant pris la lettre, se rendit avec sa sœur à l'appartement de Mme Bennet, où se trouvaient en ce moment Mary et Kitty : après les avoir quelque peu préparées à une bonne nouvelle, la lettre fut lue à haute voix. Mme Bennet pouvait à peine se contenir; dès qu'Hélen en vint à l'endroit où M. Gardener parlait du mariage de Lydia comme chose probable, sa joie se manifesta par les expressions les plus vives, et chaque phrase qui suivit ne fit qu'y ajouter encore; toutes ses craintes, ses souffrances furent oubliées; l'idée d'avoir dans peu une fille mariée l'absorbait tout entière, et aucun souvenir humiliant ne vint troubler cette joie.

« Ma chère, ma bien-aimée Lydia,

s'écriait-elle, ceci est vraiment délicieux! Quoi! elle sera mariée!... Je la reverrai! quel bonheur! Le bon, l'aimable frère, comme je l'aime! je savais bien qu'il terminerait cette affaire à ma satisfaction; oh combien il me tarde de la revoir! et ce cher Wickham!..... Mais le trousseau, les bijoux, les habits de noces, il faut que j'écrive sur-le-champ à ma belle-sœur; Lizzy, ma bonne, descendez demander à votre père combien il compte donner pour le trousseau de ma fille; mais non, je lui parlerai moi-même. Kitty, sonne, je t'en prie, que Hills vienne m'habiller; oh! cette chère enfant, quel plaisir nous aurons à nous revoir! »

La fille ainée s'efforça de calmer ces transports, en lui rappelant la conduite si généreuse de M. Gardener, les obligations que toute la famille lui avait.

« Car nous ne pouvons, ajouta t-elle, attribuer cet heureux dénouement qu'à ses soins officieux; nous sommes persuadées qu'il a lui-même fourni à M. Wick-

ham l'argent nécessaire pour acquitter ses dettes.

» —Ehbien, cela est fort juste; qui donc devait plus que lui chercher à conclure le mariage de sa propre nièce? S'il n'avait point eu d'enfans, nous serions vous et moi ses héritiers, et c'est la première fois que nous ayons reçu quelque chose de lui, excepté de petits cadeaux..... Oh! je suis si heureuse! dans peu, j'aurai une fille mariée! Mme Wickham! quel joli nom! et elle a à peine seize ans et demi; ma chère Hélen, je suis si agitée que je ne puis écrire à votre tante, écrivez pour moi. Quant à l'argent, nous arrangerons cela plus tard avec mon mari; mais il faut que les habits de noces soient ordonnés sur-le-champ. »

Elle entrait alors dans les détails les plus minutieux de tout ce qui concerne la toilette d'une femme; les broderies, les dentelles surtout ne furent point oubliées, et elle eût bientôt dicté des ordres très-considérables, si Hélen n'avait, mais non sans peine, réussi à lui persuader

qu'il valait mieux attendre à consulter sur tout cela M. Bennet : « Un jour de retard, observa-t-elle, ne saurait être d'aucune conséquence ; » et sa mère joyeuse et satisfaite ne fut pas aussi entêtée que de coutume, d'ailleurs d'autres projets vinrent l'occuper.

« Dès que je serai habillée je veux aller à Meryton, dit-elle, conter cette heureuse nouvelle à ma sœur Philips. En revenant, je pourrai bien passer chez les Lucas et chez Mme Long ; Kitty, allez demander la voiture ! j'ai besoin de prendre l'air. Mes enfans, puis-je faire quelque chose pour vous à Meryton ? Oh, voilà Hills ; eh bien, Hills, savez-vous la bonne nouvelle ? miss Lydia va se marier, nous la verrons bientôt. »

Mistriss Hills en témoigna sa joie, Élisabeth à son tour reçut ses félicitations ; et fatiguée de ces scènes ridicules elle se réfugia dans sa chambre, où du moins elle pouvait sans contrainte se livrer à ses réflexions. La position de Lydia était toujours bien malheureuse, mais qu'elle

ne fut pas pire, c'est de quoi il fallait rendre grâces au ciel; car bien qu'Élisabeth ne pût espérer pour sa sœur ni un bonheur intérieur, et solide, ni les jouissances brillantes qu'offre la fortune, toutefois en se rappelant ce qu'ils avaient craint quelques heures auparavant, elle sentit tous les avantages de leur présente situation.

## CHAPITRE VII.

Depuis long-temps, M. Bennet regrettait beaucoup de n'avoir point épargné sur ses revenus une somme annuelle, qui, placée prudemment, aurait assuré une existence indépendante à sa femme et à ses enfans; maintenant il le regrettait bien plus encore; si à cet égard il eût fait son devoir, Lydia ne serait point en ce moment redevable à son oncle du peu de considération et de bonheur qu'on pouvait désormais espérer pour elle; la satisfaction d'engager un des plus mauvais sujets de la Grande-Bretagne à devenir son époux aurait du moins appartenu à celui qui de droit la devait obtenir.

Il élait sincèrement affligé qu'une affaire si peu avantageuse pour aucun d'eux fût terminée par les soins et aux dépens

de son beau-frère, et il résolut de faire tout ce qui dépendrait de lui pour découvrir le montant de ses avances, et acquitter cette dette sacrée, le plus tôt qu'il lui serait possible.

Dans les premières années du mariage de M. Bennet, toute économie avait été regardée comme chose parfaitement inutile, car naturellement, ils ne pouvaient manquer d'avoir un fils; ce fils, dès qu'il serait majeur devait se joindre à son père pour annuller la substitution, et par ce moyen on ferait un sort à la veuve, et aux autres enfans. Cinq filles vinrent successivement au monde, cependant un fils était toujours attendu; et bien des années après la naissance de Lydia, Mme Bennet était sûre qu'il naîtrait enfin; et lorsque tout espoir en fut perdu, il n'était plus temps de devenir économe; Mme Bennet ne pouvait d'ailleurs s'y résoudre, et l'amour de son mari pour l'indépendance les avait seul empêchés d'excéder leur revenu.

Cinq mille livres sterlings avaient été

placés par contrat sur Mme Bennet et ses enfans; mais comment cette somme devait-elle être partagée entre ceux-ci? voilà ce qui dépendait entièrement de la volonté des parens. Ce point, quant à Lydia du moins, devait à cette heure être décidé, et M. Bennet ne pouvait hésiter à accepter les propositions alors sous ses yeux. Dans les termes de la plus douce reconnaissance, quoique brièvement exprimée, il confia au papier son approbation de tout ce qui avait été fait par M. Gardener, et sa promesse solennelle de remplir tous les engagemens qu'on pourrait prendre en son nom; jamais il n'avait espéré que, si même on réussissait à décider Wickham à épouser sa fille, cela se pût faire à des conditions aussi peu onéreuses que celles qu'on lui imposait aujourd'hui; et ce qui lui plaisait peut-être le mieux dans cet arrangement, c'était le peu d'embarras que tout cela lui donnait; car dès que les premiers transports d'indignation, qui avaient causé tant d'activité dans ses démarches pour

retrouver sa fille, furent passés, il retomba naturellement dans son apathie ordinaire; sa lettre néanmoins fut bientôt expédiée, car quoique lent à entreprendre une affaire, il élait prompt dans l'exécution. Il priait son frère de lui laisser connaître plus en détail, les obligations qu'il lui avait; mais il était trop courroucé contre Lydia, pour lui envoyer le plus simple message.

Cette bonne nouvelle se répandit bientôt dans le voisinage, elle y fut reçue avec assez d'indifférence; si Mlle Lydia Bennet avait été abandonnée sur le pavé de Londres, ou bien encore si ses parens l'eussent envoyée dans quelque ferme éloignée cacher sa honte et la leur, cela aurait fourni, il est vrai, plus de matières à la conversation; mais enfin son mariage même offrait à la méchanceté force occasions de s'occuper, et les bons souhaits que formèrent pour sa prospérité toutes les charitables voisines de Meryton, ne perdirent que peu de sel à ce changement de circonstances, car avec

un tel mari, son malheur était regardé comme certain.

Deux semaines s'étaient écoulées, depuis que Mme Bennet n'avait quitté son appartement; mais ce beau jour la vit reprendre, et sa place à table, et ses occupations habituelles. Aucun sentiment de honte ne venait troubler sa joie; le mariage d'une de ses filles qui, depuis qu'Hélen était entrée dans sa seizième année avait été l'objet de tous ses désirs, allait enfin être accompli; le trousseau, les bijoux, occupaient seuls sa pensée; elle cherchait avec empressement une maison dans le voisinage qui pût convenir à sa fille, et sans considérer ou même savoir quel pourrait être leur revenu, en rejetait beaucoup comme n'étant ni assez grandes ni assez bien situées.

« Hay-Park pourrait convenir, dit-elle, si les Goulding voulaient le quitter, ou la grande maison à Stocke, si le salon était plus grand. Asworth est trop loin; je serais malheureuse si je ne pouvais la

voir tous les jours; et quant à Purai-lodge, les attiques sont affreux. »

Pendant que les domestiques étaient présens, son mari la laissa parler sans l'interrompre; mais dès qu'ils se furent retirés, « Mme Bennet, lui dit-il, avant que vous n'arrêtiez une de ces maisons, ou toutes même, pour votre fille et votre gendre, entendons-nous, je vous prie, il en est une dans le voisinage où ils ne seront jamais admis; je ne veux point paraître approuver leur imprudence, en les recevant à Longbourn. »

Une vive dispute suivit cette déclaration; mais M. Bennet fut inébranlable, ce qui donna bientôt lieu à une autre scène encore plus animée; car Mme Bennet vit avec horreur et étonnement que son mari ne voulait pas lui faire la moindre avance pour acheter les habits de noces de sa fille. Elle ne pouvait concevoir que son ressentiment fût poussé au point de refuser à Lydia un avantage sans lequel son mariage lui paraissait à

peine valide; et elle était bien plus vivement humiliée de l'inconvenance qu'il y avait pour sa fille à se marier sans bijoux et chiffons, que du souvenir de sa honteuse fuite et des quinze jours qu'elle avait passés avec Wickham avant leur mariage.

Elisabeth à cette heure regrettait amèrement d'avoir été entraînée par le premier mouvement d'effroi et de douleur à révéler à M. Darcy leur crainte concernant Lydia; car son mariage devant bientôt donner à leur fuite une couleur moins défavorable, on pouvait espérer d'en cacher les funestes commencemens à ceux qui n'étaient pas absolument sur les lieux.

Toutefois elle n'appréhendait pas que par lui cela se répandît plus loin; il y avait peu de personnes à la discrétion desquelles elle se fût fiée avec plus de confiance; mais aussi n'en existait-il aucune à qui elle eût désiré davantage cacher la faiblesse d'une sœur, non qu'elle craignît

que cette connaissance lui pût faire à elle-même aucun tort particulier ; car de toute manière il semblait qu'une barrière insurmontable les séparait désormais. Si même le mariage de Lydia eût été conclu de la manière la plus honorable, il n'était pas à croire que M. Darcy voulût s'unir à une famille qui venait d'ajouter encore à tant d'autres inconvéniens, une alliance la plus étroite, la plus intime avec l'homme qu'il méprisait si justement. Elle ne pouvait s'étonner qu'il eût horreur d'une semblable liaison ; et alors comment espérer même que le désir d'être estimé d'elle, qu'il lui avait si ouvertement montré dans Derbyshire, pût résister à une pareille épreuve ; elle était chagrine, humiliée ; elle se repentait sans trop savoir de quoi ; elle devenait jalouse de son estime, maintenant qu'elle ne pouvait plus en espérer aucun avantage ; elle désirait avoir de ses nouvelles, lorsqu'il était si peu probable qu'elle en reçût jamais ; et maintenant que, selon tou-

tes les apparences, ils ne devaient plus se revoir, elle sentait qu'elle aurait pu être heureuse avec lui.

M. Gardener ne tarda pas à récrire à son frère ; aux remercîmens de M. Bennet, il ne répondit que par l'assurance du plaisir qu'il aurait toujours à faire quelque chose qui lui pût être utile ou agréable, et finissait en le priant instamment de ne plus parler de cette affaire. Le principal but de sa lettre était de leur faire savoir que M. Wickham avait le projet de quitter la milice.

« Je le désirais beaucoup dès que son mariage fut décidé, ajoutait-il, et je pense que vous sentirez comme moi combien ce déplacement est à désirer, non-seulement pour lui, mais pour ma nièce. M. Wickham a l'intention d'entrer dans la troupe de ligne, et parmi ses anciens amis, il s'en trouve quelques-uns qui ont la volonté et les moyens de le servir dans ce projet; on lui promet une sous-lieutenance dans le régiment du général***, maintenant en garnison au nord

de l'Angleterre : cet éloignement même nous offre quelqu'avantage. Wickham fait de belles promesses; et j'espère que parmi des étrangers où ils auront tous deux une réputation à conserver, ils seront plus raisonnables. J'ai écrit au colonel Forster pour lui faire connaître nos arrangemens, et le prier d'apaiser les créanciers de Wickham à Brighton, par la promesse d'un prompt paiement, dont je m'offre moi-même pour garant. Voulez-vous porter la même nouvelle à ses créanciers de Meryton; je vous en joins ici la liste telle que Wickham me l'a donnée; j'espère que sur ce point, du moins, il ne nous trompe pas ? Haggerston a maintenant nos instructions, et je pense que dans huit jours tout sera conclu....; ils se rendront alors à leur destination, à moins qu'ils ne soient auparavant invités à aller passer quelques jours à Longbourn; et j'apprends par Mme Gardener que ma nièce désire fort vous voir tous avant son départ pour le nord. Elle se porte bien, et me prie de vous offrir,

ainsi qu'à sa mère, ses respectueux souvenirs.

» Je suis, etc.

» EDW. GARDENER. »

M. Bennet et ses filles virent tout aussi bien que M. Gardener les avantages du déplacement de Wickham; mais Mme Bennet n'en fut pas aussi satisfaite. Le départ de Lydia pour le nord, au moment où elle se promettait le plus de plaisir dans sa société (car elle n'avait nullement abandonné le projet de les fixer dans Herfordshire), fut pour elle une vive contrariété; et d'ailleurs, n'était-il pas cruel d'éloigner Wickham d'un régiment où sa femme avait tant d'amis.

« Elle aime tant Mme Forster, dit-elle, il est bien dur de l'en séparer! et puis, les officiers dans le régiment de..... peuvent bien ne pas être aussi aimables que ceux du colonel Forster. »

La demande de Lydia d'être admise dans sa famille avant son départ, reçut d'abord de M. Bennet un refus absolu;

mais Hélen et Elisabeth, désirant toutes deux, pour la réputation de leur sœur, qu'elle fût accueillie par ses parens lors de son mariage, le prièrent avec tant de douceur, et toutefois si instamment, de la recevoir à Longbourn ainsi que son mari, qu'il se laissa enfin persuader qu'elles avaient raison, et se décida à faire ce qu'elles désiraient. Mme Bennet eut donc la satisfaction de savoir qu'elle pourrait montrer sa fille, nouvellement mariée, à tout le voisinage, avant qu'elle ne fût bannie à Newcastle. Lorsque M. Bennet répondit à son beau-frère, il donna son assentiment à leur voyage dans Herfordshire; et il fut décidé qu'aussitôt après la cérémonie, ils se rendraient à Longbourn. Elisabeth cependant fut étonnée que Wickham consentît à ce plan; et si elle n'eût consulté que ses propres sentimens, toute entrevue avec lui aurait été bien loin de ses désirs.

# CHAPITRE VIII.

Le jour du mariage de leur sœur arriva, et Hélen et Elisabeth y pensaient avec plus d'inquiétude qu'elle n'en éprouvait probablement elle-même. La voiture fut envoyée à leur rencontre jusqu'à la ville de....., et ils devaient être à Longbourn vers l'heure du dîner. Leur arrivée était redoutée par les deux filles aînées, surtout par Hélen, qui, prêtant à Lydia les sentimens qui l'eussent pénétrée elle-même si elle avait été la coupable, souffrait extrêmement en pensant à la position embarrassante de sa sœur.

Ils arrivèrent; la famille était réunie dans le salon pour les recevoir. Comme la voiture approchait, tous les traits de Mme Bennet exprimèrent la plus vive satisfaction; son mari avait l'air extrême-

ment grave et sérieux, ses filles inquiètes, émues, agitées.

La voix de Lydia fut entendue dans le vestibule, la porte s'ouvrit, et elle s'élança au salon; sa mère s'avançant vers elle, l'embrassa avec des transports de joie, donna la main à Wickham qui suivait sa jeune femme, et leur fit à tous deux son compliment avec un empressement, une allégresse, qui ne montrait aucun doute sur leur bonheur.

La réception qu'ils reçurent de M. Bennet, vers lequel ils se tournèrent alors, ne fut pas tout-à-fait aussi cordiale; son air même devint plus austère, et à peine leur dit-il deux mots. L'assurance, la gaîté des nouveaux époux étaient en effet bien propres à l'irriter, Élisabeth en fut outrée, et M^lle^ Bennet en demeura toute interdite. Lydia était toujours cette même Lydia si folle, si hardie, si inconsidérée, si bruyante. S'adressant tour-à-tour à chacune de ses sœurs, elle leur demandait leurs félicitations; et lorsqu'enfin, ils furent tous assis, elle jeta les yeux au-

tour de la chambre, remarqua quelques légers changemens faits dans l'ameublement pendant son absence, et dit en riant, qu'il y avait bien long-temps qu'elle n'y était venue.

Wickham ne paraissait pas plus embarrassé qu'elle; mais ses manières étaient si gracieuses que si sa conduite eût toujours été celle d un homme d'honneur, son aimable sourire, lorsqu'il sollicitait leur amitié, les aurait comblées de joie; Élisabeth ne l'avait pas cru capable d'une pareille assurance; mais elle résolut de ne plus tracer désormais de limites à l'impudence d'un homme impudent. Elle rougissait, et Hélen rougissait aussi; mais le front de ceux qui causaient leur embarras n'éprouva aucune altération.

Sa conversation ne languit point; la mariée et la mère ne pouvaient discourir assez vite, et Wickham que le hasard avait placé près d'Élisabeth, se mit à lui demander des nouvelles de toutes les

personnes qu'il avait connues dans le voisinage, avec une aisance et une gaîté, qu'elle se sentait bien peu capable d'imiter; ils paraissaient avoir tous deux la plus heureuse mémoire, aucun souvenir du passé ne leur semblait pénible, et Lydia les ramenait volontiers à des sujets auxquels ses sœurs n'eussent pas voulu, pour tout au monde, faire allusion.

« Se peut-il, s'écria-t-elle, que trois mois se soient écoulés, depuis mon départ pour Brighton? en vérité, il me semble qu'il y a à peine huit jours que je vous ai quittés; cependant bien des choses se sont passées depuis! ciel! qui aurait dit que je serais mariée avant mon retour? je n'en avais nulle idée; néanmoins, je pensais que si cela se pouvait faire, ce serait une chose bien singulière. »

Son père leva les yeux au ciel, Hélen était au supplice; Élisabeth regarda Lydia d'une manière très-expressive; mais

elle qui ne voyait et ne comprenait jamais ce qu'elle ne voulait point apercevoir, continua gaîment :

« Oh maman, nos voisins savent-ils que je me suis mariée aujourd'hui? je craignais qu'ils l'ignorassent; aussi, dans la route, quand nous avons rencontré William Goulding en phaéton, j'ai baissé la glace de la voiture, et ayant ôté mon gant, je lui ai montré ma bague; j'espère qu'il m'a comprise. »

Élisabeth n'en put écouter davantage, elle quitta le salon, et ne revint que lorsqu'elle les entendit passer dans la salle à manger; mais alors, elle les joignit encore assez tôt pour voir Lydia se placer d'un air triomphant à la droite de Mme Bennet, et l'entendre dire à sa sœur aînée :

« Ah Hélen ! je prends votre place maintenant; il faut que vous me cédiez vos droits, je suis une femme mariée. »

Il n'était pas à présumer que le temps pût donner à Lydia cet embarras, cette timidité qu'elle avait si peu éprouvée

dès les premiers momens; son aisance, sa belle humeur ne firent que croître au contraire; elle mourait d'envie de voir Mme Philips, les Lucas, et tous leurs autres voisins; de s'entendre appeler Mme Wickham par chacun d'eux, et en attendant, elle fut, aussitôt après le dîner, montrer sa bague et se vanter d'être mariée, à mistriss Hills et aux deux femmes-de-chambre.

« Eh bien! maman, dit-elle, lorsqu'elles furent toutes revenues au salon, que pensez-vous de mon mari? n'est-il pas un charmant homme? je suis sûre que mes sœurs me portent envie; je leur souhaite seulement la moitié de ma bonne fortune; mais il faut qu'elles aillent à Brighton; voilà vraiment l'endroit pour trouver des maris; quel dommage, maman, que nous n'y soyons pas tous allés!

» — Cela est vrai! j'en avais bien le désir; mais, ma bien-aimée Lydia, je n'aime pas du tout à vous voir aller si loin; ce voyage est-il vraiment indispensable?

» — Oh oui! mais cela ne doit pas vous

chagriner; quant à moi, j'en suis très-contente; il faut que vous, papa et mes sœurs veniez me voir à Newcastle; nous y passerons tout l'hiver; on y donne sans doute beaucoup de bals, et j'aurai soin de choisir pour elles les plus agréables danseurs.

» — Cela me ferait un plaisir extrême, dit sa mère.

» — Et alors quand vous partirez vous pourrez me laisser une ou deux de mes sœurs, et je ne doute point que je ne leur trouve des maris avant la fin de l'hiver.

» — Je vous remercie pour ma part de cette faveur, dit Élisabeth, mais je n'aime pas extrêmement votre manière de trouver des maris. »

Leurs hôtes ne devaient demeurer que dix jours à Longbourn; M. Wickham ayant reçu son brevet avant de quitter Londres, se trouvait obligé de joindre son régiment à la fin de la quinzaine.

La seule Mme Bennet regrettait que leur séjour dans Herfortshire dût être si court,

aussi voulut-elle le mettre à profit; chaque jour elle sortait avec sa fille ou recevait du monde chez elle; les assemblées offraient à tous quelques agrémens; car éviter un cercle de famille était même une chose encore plus désirable pour ceux qui réfléchissaient, que pour ceux qui ne le faisaient point.

L'attachement de Wickham pour Lydia était exactement ce qu'Elisabeth l'avait supposé, il n'égalait pas celui qu'avait Lydia pour lui. A peine eut-elle besoin de la plus légère observation pour être persuadée que la passion de Lydia, bien plus que celle de Wickham, avait été cause de leur fuite, et elle se fût demandée avec étonnement pourquoi, sans se soucier beaucoup d'elle, il s'était décidé à l'enlever si elle n'eût été assurée que ses dettes l'obligeaient à fuir; et les choses étant ainsi, il n'était pas homme à résister à l'occasion d'avoir une compagne.

Lydia l'aimait éperduement, il était toujours son cher, son bien-aimé Wick-

ham, on ne le pouvait comparer à qui que ce fût; il excellait en tout; et elle était sûre qu'au premier septembre, il tuerait plus de gibier que le meilleur chasseur du pays.

Un matin, peu de jours après leur arrivée, comme elle travaillait avec ses deux sœurs aînées, elle dit à Élisabeth :

« Lizzy, je ne vous ai jamais donné aucuns détails sur mon mariage; vous n'étiez pas là lorsque j'ai tout raconté à maman, ne désirez-vous pas savoir comment cela s'est passé?

» — Non vraiment, répondit Élisabeth, je pense qu'on n'en saurait trop peu dire sur ce sujet.

» — Oh que vous êtes singulière! mais il faut absolument que je vous conte tout cela : nous nous sommes mariés, vous savez, à St-Clement; parce que l'appartement de Wickham se trouvait dans cette paroisse; il fut décidé que nous nous y rendrions à onze heures, mon oncle, ma tante et moi; et les autres devaient nous

rencontrer à l'église. Eh bien, le lundi matin arriva, et j'étais si agitée, si impatiente, je craignais que quelqu'événement imprévu ne vînt différer la cérémonie; oh! j'en serais devenue folle de chagrin! et puis, pendant que je m'habillais, ma tante n'est-elle pas venue me sermoner, avec un air si sérieux, que j'ai vraiment cru qu'elle me lisait un sermon; mais grâces au ciel, je n'en ai point entendu dix mots; car je pensais, comme vous pouvez le croire, à mon cher Wickham, je mourais d'envie de savoir, s'il se marierait avec son habit bleu.

» — Enfin nous déjeûnames à dix heures, comme de coutume, et j'ai cru que nous n'aurions jamais fini; car à propos, il faut que vous sachiez que mon oncle et ma tante ont été bien désagréables tout le temps que j'étais chez eux : je n'ai pas sorti une seule fois; cela est-il croyable? j'y suis cependant restée quinze jours; pas une pauvre soirée, ni assemblée d'aucune espèce; il est vrai que

Londres était bien désert; mais enfin le petit spectacle de Hay-Market (1) était ouvert, et ne voilà-t-il pas qu'au moment où nous allions monter en voiture, ce vilain M. Stone arrive et veut absolument parler d'affaires à mon oncle; et vous savez qu'une fois qu'ils sont ensemble, ils n'en finissent plus.... Oh! j'étais si contrariée, car mon oncle devait me servir de témoin, et si nous avions passé l'heure, nous n'aurions pas pu nous marier ce jour-là; heureusement il revint bientôt et nous partîmes; cependant je me suis rappelée depuis, que si même mon oncle n'avait pu venir, cela ne nous aurait point obligés à différer notre mariage, car M. Darcy pouvait fort bien le remplacer.

» — M. Darcy, répéta Élisabeth avec la plus vive surprise.

» — Mais oui! il devait y venir avec Wickham, vous savez..... Oh ciel! que

---

(1) Les grands spectacles sont fermés pendant une partie de l'été.

viens-je de faire; je n'en devais pas parler, je leur avais si formellement promis d'être discrète, que dira Wickham? cela devait être un si grand secret!

» — Si cela devait être un secret, répartit Hélen, n'en parlons plus, soyez assurée que je ne chercherai pas à en savoir davantage.

» — Oh certainement! dit Élisabeth, quoique sa curiosité fût vivement excitée, nous ne vous ferons aucunes questions.

» — Je vous remercie, car si vous m'en faisiez je vous dirais tout; et alors Wickham serait si fâché! »

Pour ne pas profiter d'un tel encouragement à se satisfaire, Élisabeth se vit obligée d'en fuir l'occasion en quittant le salon.

Mais demeurer dans l'ignorance sur un tel point, était chose impossible, ou du moins il était impossible de ne pas chercher quelqu'éclaircissement. M. Darcy avait été au mariage de Lydia! le moyen de comprendre une semblable démarche! quel motif pouvait le con-

duire dans un pareil moment parmi des personnes, avec lesquelles, selon toutes les apparences, il avait si peu affaire, qu'il avait tant de répugnance à fréquenter? Les conjectures les plus étranges, les plus diverses, se présentèrent en foule à son esprit; mais aucune d'elles ne la put satisfaire; celles qui lui plaisaient le mieux, comme plaçant la conduite de Darcy dans le jour le plus favorable, lui semblaient aussi les moins naturelles; elle ne put long-temps demeurer dans cet état de doute et d'incertitude, et saisissant avec vivacité une feuille de papier, elle écrivit une courte lettre à sa tante, pour lui demander l'explication du peu de mots que Lydia avait laissé échapper, si toutefois cela était compatible avec le secret qu'on semblait vouloir garder.

« Vous pouvez facilement concevoir, ajoutait-elle, à quel point ma curiosité doit être excitée, en sachant qu'une personne, qui n'a nul rapport avec nous, et qui est pour ainsi dire, inconnue,

étrangère à notre famille, se soit trouvée parmi vous dans un pareil moment? je vous supplie de me répondre à la réception de la présente, et de m'expliquer cette énigme; à moins que des raisons bien graves ne vous obligent à garder sur ce point un silence inviolable, comme Lydia semble le croire; alors, il me faudra demeurer satisfaite, s'il est possible, de mon ignorance. »

» — Et voilà ce que je ne saurai faire, se dit-elle à elle-même en finissant la lettre; car ma chère tante, si vous ne me le dites pas franchement, je serai forcée d'user de finesse pour le découvrir. »

La délicate discrétion d'Hélen l'empêchait de parler en particulier à Élisabeth de ce qu'avait dit Lydia; Élisabeth n'en fut pas fâchée. Jusqu'à ce qu'elle connût quel succès auraient ses recherches, elle aimait autant n'avoir point de confidente.

## CHAPITRE IX.

Élisabeth eut la satisfaction de recevoir, par le retour du courrier, une réponse à sa lettre. Dès qu'on la lui remit, elle courut s'enfoncer dans le petit bois, et, s'étant assise sur un des bancs, se prépara à être heureuse; car la longueur de la lettre lui disait assez qu'elle ne contenait pas un refus.

De la rue de Grace-Church, ce 6 septembre.

« Je reçois votre lettre à l'instant, ma chère nièce, et je consacre ma matinée à vous répondre, car je vois bien qu'une courte lettre ne saurait contenir tout ce que j'ai à vous communiquer. J'avoue que votre demande me cause une vive surprise, je ne m'attendais pas à en recevoir une semblable de vous; ne croyez

pas cependant qu'elle m'ait déplu; je veux seulement vous laisser savoir que je n'imaginais pas qu'une pareille prière pût venir de votre part : si vous ne voulez pas me comprendre, du moins excusez mon indiscrétion. Votre oncle est aussi étonné que je puis l'être moi-même. Rien au monde, que la ferme persuasion que vous étiez une personne intéressée dans cette affaire, n'aurait pu l'engager à agir comme il l'a fait : mais, si vraiment vous êtes dans l'ignorance, il faut que je m'explique plus clairement. Le jour même de mon retour ici, votre oncle reçut une visite bien inattendue. M. Darcy vint, et demeura plusieurs heures avec lui; tout était terminé avant mon retour : ainsi, ma curiosité ne fut pas aussi vivement excitée que la vôtre semble l'être. Il était venu dire à votre oncle qu'il avait découvert la retraite des deux fugitifs; qu'il les avait vus l'un et l'autre; qu'il leur avait parlé, à Wickham plusieurs fois, à Lydia une seule. D'après ce que j'ai pu entrevoir, il quitta Derbyshire

seulement un jour après nous, et se rendit à Londres dans le dessein de les chercher. Son motif pour agir ainsi était, à son dire, la conviction du tort qu'il avait eu, en ne faisant pas connaître le caractère de Wickham de manière à ne plus laisser à aucune femme honnête la possibilité même de l'aimer ou de se fier en lui. Il a fort généreusement attribué son silence à un sot orgueil; avouant que jusqu'à ce moment il aurait cru blesser sa propre dignité en rendant le monde confident de sa conduite privée, et en se confiant à son caractère connu pour assurer sa réputation. Il croyait donc, disait-il, qu'il était de son devoir de se montrer dans cette circonstance, et de chercher à porter remède à un mal dont il était en quelque sorte la cause. S'il a un autre motif, je suis persuadée qu'il ne saurait être qu'honorable. Il demeura plusieurs jours en ville avant de pouvoir découvrir les fugitifs; mais il avait quelques indices qui pouvaient diriger ses recherches; et voilà ce qui nous manquait. Il y a, à ce

qu'il paraît, une certaine Mme Young, qui fut autrefois institutrice de Mlle Darcy, et qu'on avait renvoyée pour quelques motifs qu'il ne nous a point expliqués ; elle prit alors une belle maison dans la rue d'Edouard, et s'est depuis occupée à louer des appartemens garnis. Cette dame Young était, il le savait, intimement liée avec M. Wickham : il se rendit donc chez elle dès son arrivée ; mais cette démarche fut d'abord infructueuse ; il fallut, je présume, acheter son secret ; car elle savait évidemment où trouver son ami. Il paraît même que Wickham, lors de leur arrivée à Londres, s'était rendu chez elle avec l'intention d'y demeurer ; mais elle n'avait pu leur donner un appartement. A la fin cependant notre ami obtint cette adresse tant désirée ; il vit Wickham et insista pour voir Lydia. Son but, comme il nous l'a avoué depuis, était d'engager votre sœur à quitter sur-le-champ sa honteuse situation, et à retourner chez ses parens aussitôt qu'on pourrait les décider à la

recevoir, offrant de la servir en tout ce qui dépendrait de lui; mais il trouva Lydia fort peu disposée à écouter ses avis. Elle ne se souciait d'aucun de ses parens; elle n'avait nul besoin de ses services, et ne voulait point surtout se séparer de Wickham; elle était sûre qu'ils se marieraient un jour ou l'autre. Peu lui importait que cela se fît maintenant ou plus tard, puisque telle était sa confiance : il pensa qu'il ne restait plus d'autre ressource que de conclure promptement leur mariage. Dès sa première entrevue avec Wickham, il apprit facilement qu'il n'avait jamais eu la moindre intention de l'épouser ; des dettes d'honneur très-pressantes l'avaient obligé, il l'avouait, à quitter le régiment, et il ne se faisait aucun scrupule d'attribuer à l'étourderie, à la vanité de Lydia toutes les suites fâcheuses que pouvait entraîner sa fuite. Il comptait donner sur-le-champ sa démission ; il n'avait point encore formé de plan pour sa conduite future : il fallait bien qu'il allât

quelque part; mais où ? voilà ce qu'il ignorait; et de toute manière il se trouvait sans aucune ressource. M. Darcy lui demanda alors pourquoi il n'avait pas épousé votre sœur; car encore que M. Bennet ne fût pas réputé très-riche, il aurait pu du moins faire quelque chose pour lui; mais par la réponse de Wickham, M. Darcy vit qu'il chérissait encore l'espoir de faire quelque jour un mariage riche et brillant. Dans des circonstances aussi embarrassantes, il n'était cependant pas à supposer qu'il résistât long-temps à l'offre d'un secours immédiat. Ils se virent plusieurs fois, car il y avait force matière à discussion. M. Wickham, comme de raison, demandait beaucoup plus qu'on ne lui voulait donner; mais à la fin il se vit forcé d'être raisonnable. Tout étant décidé entre eux, M. Darcy voulut alors en instruire votre oncle, et il passa chez nous, pour la première fois, la veille de mon arrivée; mais M. Gardener n'était pas visible, et M. Darcy apprit aussi que

votre père était encore avec lui, et qu'il devait quitter Londres le lendemain m - tin. Pensant donc que dans une semblable affaire il était plus à propos de consulter votre oncle que votre père, il résolut d'attendre que ce dernier fût parti. Il ne laissa pas son nom, et, jusqu'au lendemain, on sut seulement qu'un Monsieur avait passé pour affaires. Il revint; votre père était parti, et votre oncle était à la maison : ils eurent, comme je vous l'ai déjà dit, une longue conférence ensemble. Ils se rencontrèrent le dimanche, et alors je le vis à mon tour. Tout fut terminé le lundi, et sur-le-champ on envoya un exprès à votre père; mais notre ami fut ( comment dirai-je? ) fort obstiné. Je crois, Lizzy, que l'obstination est son défaut véritable; on lui en a plusieurs fois trouvé beaucoup d'autres; mais voilà celui vers lequel il a le plus de penchant. Démarches, recherches, dépenses, tout enfin a été fait par lui seul. Quoique je sois persuadée

(et je ne le dis pas pour recevoir des remercîmens, ainsi ne m'en faites point) que votre oncle eût avec plaisir terminé lui-même cette affaire, ce point a été long-temps et évidemment discuté entre eux; c'était plus que ne méritaient ceux qui causaient cette discussion; mais enfin votre oncle s'est vu forcé de céder, et au lieu d'être vraiment utile à sa nièce, il a été obligé de laisser présumer seulement qu'il l'avait été, ce qui le contrariait fort. Je suis donc persuadée que votre lettre de ce matin lui a causé un plaisir extrême, parce qu'en exigeant une explication, elle lui ravit une gloire qui ne lui appartient pas, pour la porter sur celui à qui elle est due. Mais, tout ceci ne doit pas aller plus loin que vous ou Hélen tout au plus: vous savez, je pense, à peu près ce qui a été fait pour ces jeunes époux? Les dettes de Wickham, qui montaient à beaucoup plus que mille livres sterlings, ont été payées, son brevet acheté, et mille livres sterlings ajoutés à la dote de Lydia, et

placés sur sa tête. Je vous ai dit plus haut pour quel motif tout ceci devait être fait par lui seul. « S'il avait, disait-il, fait connaître, comme il le devait, le caractère de Wickham, celui-ci n'aurait point reçu dans Herfordshire un accueil si favorable. Ce raisonnement a peut-être quelque justesse ; mais je doute fort cependant que son silence, ou le silence de qui que ce soit, doive rendre responsable d'un pareil événement; mais en dépit de tous ces beaux discours, vous pouvez être assurée, chère Lizzy, que votre oncle n'eût jamais cédé, s'il n'avait cru que M. Darcy avait plus d'un motif pour en user ainsi. Quand tout fut décidé, il alla rejoindre ses amis qui étaient encore à Pemberley, et promit d'être de retour à Londres pour le jour du mariage, les affaires pécuniaires devant alors se terminer. Je crois maintenant vous avoir tout dit ; c'est un récit qui doit, me dites-vous, vous causer une vive surprise; j'espère du moins qu'il ne vous

fera pas de peine. Lydia vint demeurer avec nous, et Wickham eut permission de la venir voir tous les jours. Quant à lui, je l'ai trouvé tel que je l'avais vu dans Herfordshire; mais je ne vous dirais pas combien j'ai été peu satisfaite des procédés de Lydia durant son séjour avec moi, si je n'avais entrevu par la dernière lettre d'Hélen, que sa conduite, à son arrivée chez ses parens, n'a pas été plus raisonnable; par conséquent, ce que j'ai à ajouter ne saurait vous causer de nouveaux chagrins. Je lui ai parlé plusieurs fois de la manière la plus sérieuse, lui représentant le tourment, les angoisses, que sa coupable conduite avait causés à sa famille; la honte dont elle s'était elle-même couverte. Si elle m'a entendue, c'est vraiment un bonheur; car je suis sûre que jamais elle ne m'a écoutée. Parfois j'en étais indignée; mais alors me rappelant ma chère Elisabeth, ma bonne Hélen, pour l'amour d'elle je prenais patience. M. Darcy revint au jour mar-

qué, et assista, comme vous l'a dit Lydia, à leur mariage. Il dîna avec nous le jour suivant, et devait quitter Londres le mercredi ou le jeudi. M'en voudrez-vous, chère Lizzy, si je prends cette occasion de vous confier (ce que jamais je n'ai encore osé vous dire), combien il est noble et estimable. Sa conduite à notre égard, a été en tout point aussi aimable que lors de notre rencontre dans Derbyshire; ses opinions, sa tournure d'esprit, sa conversation sont fort de mon goût, il ne lui manque qu'un peu d'enjouement et de vivacité; et voilà, s'il se marie convenablement, ce que sa femme lui pourra donner. Je l'ai trouvé d'une prudence extrême; car à peine a-t-il prononcé deux fois votre nom; mais la prudence semble être à la mode. Je vous en prie, pardonnez-moi si mes conjectures vous déplaisent, ou du moins pour me punir, ne me défendez pas l'entrée de Pem..... Je ne serai satisfaite que lorsque j'aurai fait le tour du parc dans une calèche

basse, avec deux petits chevaux. Mais il faut que je vous quitte, voilà plus d'une heure que mes enfans me réclament.

» Tout à vous, bien sincèrement.

» M. GARDENER. »

Le contenu de cette lettre fit éprouver à Elisabeth une bien vive émotion, mêlée à la fois de plaisir et de peine; ses vagues soupçons sur ce que M. Darcy avait pu faire pour faciliter le mariage de Lydia, se trouvaient en tout réalisés; il l'avait à dessein suivie jusqu'à Londres, il avait pris sur lui le tourment, et l'humiliation, suites naturelles d'une semblable recherche qui le forcaient non-seulement à voir, mais à supplier une femme qu'il méprisait si justement; et chez cette femme, il s'était soumis à rencontrer, à entretenir et finalement à gagner par la persuasion et l'appât de l'or, celui qu'il devait éviter, et dont le nom seul lui était pénible à entendre; il avait fait tout cela, pour qui?.....

Le cœur d'Elisabeth lui disait bien tout bas qu'il l'avait fait pour elle; mais d'autres réflexions vinrent bientôt détruire cet espoir.

« Aimer encor, se disait-elle, une femme qui l'a refusé! et l'aimer au point de vaincre pour elle un sentiment aussi juste que l'horreur que lui doit inspirer l'idée seule de devenir le beau-frère de Wickham! oh non! cela est impossible. »

La fierté, l'estime de soi-même, ne peuvent que le révolter à une semblable pensée, il avait sans doute rendu à leur famille un service bien important; plus elle y songeait, plus sa confusion augmentait; mais la raison alléguée par lui pour en user ainsi, pouvait paraître naturelle; il sentait évidemment le tort qu'il avait eu; il était généreux et avait les moyens de l'être; et sans se placer comme son objet principal, elle pouvait peut-être croire qu'un reste d'attachement pour elle l'avait aussi quelque peu engagé à intervenir dans une affaire qui la devait si vivement intéresser; il était

pénible ! extrêmement pénible de penser que ses parens avaient, sans même le savoir, contracté une si grande obligation envers une personne qu'ils ne pourraient jamais obliger à leur tour. Sans lui que serait devenue la malheureuse Lydia, son déshonneur était certain. Oh combien ne se reprocha-t-elle pas alors, chaque parole, chaque pensée injuste ou méchante qu'elle s'était autrefois permise contre lui ! ce retour sur elle-même l'humiliait; mais aussi elle était fière de lui, fière de ce qu'il avait su sacrifier son ressentiment, ses préventions même, au désir d'être utile; elle lut et relut plus d'une fois l'éloge fait de lui par M^me^ Gardener; elle le trouvait trop modeste, cependant elle en était flattée; elle éprouva même un certain plaisir, quoique mêlé de regrets, en voyant combien M. et M^me^ Gardener, étaient encore persuadés que cette douce confiance, fruit naturel d'un attachement sincère, existait entre elle et M. Darcy.

Quelqu'un s'approchant de ce côté,

vint la tirer de ses réflexions, et avant qu'elle n'eût le temps de passer dans une autre allée, Wickham la joignit.

« J'interromps peut-être mal-à-propos, lui dit-il, votre promenade solitaire, ma chère sœur?

» — Vous l'interrompez, il est vrai, répondit-elle, en souriant; mais il n'est pas dit pour cela que ce soit mal-à-propos.

» — J'en serais vraiment désolé: nous avons toujours été bons amis, et maintenant nous devons l'être bien plus encore.

» — Sans doute; mes sœurs vont-elles sortir?

» — Je ne sais; Mme Bennet et Lydia sont allées en voiture à Meryton. Il est donc vrai, ma chère sœur, comme me l'a assuré notre tante, que vous avez été à Pemberley? »

Elle répondit affirmativement.

« C'est un plaisir que je vous envie, et cependant il serait pour moi trop mêlé d'épines, sans quoi j'y pourrais

passer en me rendant à Newcastle; et vous avez sans doute vu la bonne vieille femme de charge? Pauvre Reynolds! elle m'a toujours beaucoup aimé; mais naturellement elle n'a point prononcé mon nom devant vous?

» — Si vraiment!

» — Et qu'a-t-elle dit de moi?

» — Que vous aviez pris la carrière militaire; mais qu'elle craignait fort que vous ne fussiez devenu un peu étourdi; à une si grande distance, les choses, vous le savez, sont souvent singulièrement rapportées.

» — Certainement, répondit-il, en se mordant les lèvres. »

Élisabeth espérait l'avoir reduit au silence; mais bientôt il reprit :

« J'ai été fort surpris de voir M. Darcy à Londres, le mois dernier; qu'est-ce qui peut l'y attirer maintenant? nous nous sommes rencontrés plusieurs fois.

» — Peut-être se prépare-t-il à conclure son mariage avec Mlle de Brough, répondit, Elisabeth; il n'y a que des af-

faires bien importantes qui puissent l'y conduire dans cette saison.

» — Sans doute; l'avez-vous vu, durant votre séjour à Lambton? je crois en avoir entendu dire quelque chose aux Gardener.

» — Oui! nous l'avons vu, il nous a présenté sa sœur.

» — Et vous plait-elle?

» — Oui, beaucoup!

» — J'ai ouï dire, il est vrai, que depuis deux ans, elle avait infiniment changé en mieux; lorsque je l'ai vue, la dernière fois, elle ne promettait pas beaucoup; je suis vraiment aise qu'elle vous ait plu; j'espère qu'elle donnera de la satisfaction à sa famille.

» — Je le crois, elle a passé l'âge le plus critique.

» — Êtes-vous passé par le village de Kympton?

» — Je ne m'en souviens pas.

» — Je vous en parle, parce que c'est la cure que je devais avoir. D'ailleurs, c'est

un site enchanteur, le presbytère est charmant, cela m'eût convenu sous tous les rapports.

» — Comment! vous auriez aimé à faire des sermons!

» — Assurément; je m'en serais occupé comme d'une partie de mes devoirs, et bientôt la peine m'eût paru légère. Enfin il ne faut pas se plaindre, et cependant une vie si douce, si tranquille, si retirée, aurait répondu à toutes mes idées de bonheur; mais cela ne devait pas être. Avez-vous entendu Darcy parler de cette circonstance, lors de votre séjour dans Kent?

» — J'ai appris, et d'une personne qui m'a semblé tout aussi instruite que lui sur cette affaire, que cette cure ne vous avait été laissée que conditionnellement, et à la volonté du présent donataire.

» — Mais oui! c'est à peu près cela; je vous l'avais dit autrefois, si vous vous rappelez?

» — J'ai appris aussi qu'il fut un temps ou écrire des sermons ne vous paraissait pas une occupation aussi agréable qu'elle semble l'être maintenant; que vous aviez même solennellement déclaré votre résolution de ne point prendre les ordres, et que cette affaire avait été terminée comme vous le désiriez?

» — Il y a quelque vérité dans tout cela; vous pouvez vous rappeler ce que je vous dis à ce sujet la première fois que nous en parlâmes? »

Ils approchaient maintenant de la maison, car Elisabeth désirant se séparer de lui, avait pressé le pas; mais ne voulant point le fâcher par égard pour Lydia, elle lui répondit avec un sourire de bonté:

« Allons, M. Wickham, nous sommes frère et sœur, vous le savez, ne querellons donc pas sur le passé; j'espère que dorénavant nous serons toujours d'accord. »

**Elle lui tendit la main, qu'il baisa avec une affectueuse galanterie, bien qu'il sût à peine quelle contenance faire, et ils entrèrent dans la maison.**

## CHAPITRE X.

C'EN fut assez pour M. Wickham, il ne chagrina plus sa chère sœur Elisabeth, en abordant un sujet qui lui pouvait attirer quelques mortifications; elle s'en réjouit, et se félicita de lui en avoir dit assez pour le reduire au silence.

Le jour fixé pour son départ et celui de Lydia, arriva bientôt, et Mme Bennet se vit forcée de se soumettre à une séparation qui pouvait bien durer au moins un an; car son mari ne semblait pas fort approuver son projet d'aller à Newcastle.

« Oh! ma chère, ma bien-aimée Lydia, s'écria-t-elle, quand nous reverrons nous?

» — Je ne sais, vraiment : dans deux ou trois ans, peut-être.

» — Chère enfant! écrivez-moi bien souvent.

» — Aussi souvent que je le pourrai;

mais les femmes mariées n'ont jamais, vous le savez, le temps de tenir de longues correspondances. Mes sœurs peuvent m'écrire, elles n'ont rien de mieux à faire. »

Les adieux de M. Wickham furent bien plus affectueux que ceux de sa femme; il sourit, il avait l'air gracieux, et leur dit à tous un mot aimable.

« Il est vraiment bon garçon, dit M. Bennet, dès qu'ils eurent quitté la maison; il nous sourit, nous fait à tous les yeux doux, et trouve toujours un compliment à nous faire; j'en suis prodigieusement fier, je défie même à sir William Lucas de montrer un gendre plus précieux. »

La perte de sa fille rendit Mme Bennet triste pendant plusieurs jours.

« Je pense souvent, disait-elle, qu'il n'y a rien d'aussi pénible que l'éloignement de ses amis, tout vous paraît sans eux si morne, si désert!

» — Voilà ce que c'est, maman, que de marier ses enfans, répartit Élisabeth;

cela doit vous faire moins regretter, que les quatre autres ne le soient pas encore.

» — Je ne crois pas cela du tout. Lydia ne me quitte pas, parce qu'elle est mariée, mais seulement parce que le régiment de son mari se trouve cantonné au loin; s'il avait été plus proche de nous, elle ne m'eût pas quittée sitôt. »

Cependant une nouvelle qui commençait à se répandre dans le voisinage, vint bientôt dissiper sa tristesse et lui donner encore une fois les plus vives espérances. La femme de charge de Netherfield avait reçu l'ordre de tout préparer pour l'arrivée de son maître, qui devait y venir chasser pendant quelques semaines; Mme Bennet était sur les épines. Elle regardait Hélen, souriait et pouvait à peine se soutenir.

« Ainsi donc, ma sœur, M. Bingley revient enfin dans Herfordshire (car ce fut Mme Philips qui lui en apporta la première nouvelle). Allons, tant mieux; après tout, cependant, ce retour ne m'intéresse guères, il ne nous est rien, vous

le savez? et je me soucie fort peu de le revoir; il fait bien néanmoins de venir à Netherfield, si cela lui convient. Et qui sait ce qui peut arriver? mais cela ne doit pas nous occuper. Vous savez, ma sœur, qu'il y a long-temps que nous nous sommes promis de n'en plus parler? Cependant êtes-vous bien sûre qu'il doit arriver?

» — Vous pouvez y compter, reprit l'autre, car mistriss Nichols était hier soir à Meryton; je la vis passer, et je sortis aussitôt pour lui parler moi-même..... Elle m'a assuré que son maître serait ici jeudi prochain, au plus tard, peut-être même mercredi; elle allait de ce pas ordonner des provisions pour le mercredi. »

Mlle Bennet n'avait pu, sans rougir, entendre parler de ce retour. Bien des mois s'étaient écoulés, depuis que le nom du propriétaire de Netherfield n'avait été prononcé par elle; mais, maintenant, dès qu'elle fut seule avec Élisabeth, elle lui dit :

« Je vous ai vu me regarder fixement ce matin, Lizzy, quand ma tante a parlé de la nouvelle du jour..... Je sais que j'ai paru décontenancée; mais ne vous imaginez pas qu'une sotte faiblesse soit la cause de ce moment d'embarras ! j'ai rougi, parce que je savais qu'on me regarderait; je vous assure que ce retour ne me fait ni plaisir ni peine; je suis aise qu'il vienne seul, parce que nous le verrons moins souvent; ce n'est pas cependant que j'aie aucune crainte pour moi, mais je redoute les remarques des autres. »

Élisabeth ne savait trop qu'en penser. Si elle ne l'avait point vu dans Derbyshire elle aurait pu croire qu'il venait à Netherfield sans autre projet que celui qu'on lui supposait; mais elle le croyait toujours fort attaché à Hélen, et elle doutait encore, s'il était plus probable qu'il y vînt avec la permission de son ami, ou qu'il fût assez hardi pour faire sans le consulter une semblable démarche.

« Cependant, il est bien dur, pensait-elle quelquefois, que ce pauvre jeune homme ne puisse venir à une maison qu'il a louée, sans donner lieu à tant de conjectures. Allons! allons! il faut le laisser tranquille. »

Malgré les sentimens qu'Hélen professait et qu'elle croyait sincèrement éprouver, Élisabeth s'aperçut facilement qu'elle était plus pensive et beaucoup moins calme qu'elle ne l'avait encore vue.

Le sujet qui un an auparavant avait été si vivement discuté par leurs parens, le fut encore aujourd'hui, avec non moins de chaleur.

« Dès que M. Bingley sera ici, dit Mme Bennet, vous lui ferez sans doute une visite, ma chère?

» — Non, non! vraiment, vous m'avez forcé à y aller l'année dernière, me promettant qu'il épouserait une de mes filles; mais il n'en a rien été, et on ne m'attrape pas deux fois. »

Sa femme lui représenta combien il

serait nécessaire, important même, que tous les voisins donnassent à M. Bingley dès son retour une semblable marque d'attention.

« C'est une étiquette que je méprise, répondit M. Bennet; s'il désire me voir, qu'il me cherche, il connaît ma demeure; je ne veux point passer mon temps à courir après mes voisins, chaque fois qu'il leur plaît de s'en aller, et de revenir.

» — Eh bien, tout ce que je sais, c'est qu'en n'y allant point, vous lui ferez une incivilité; enfin peu importe, cela ne m'empêchera pas de l'engager à dîner, nous devons un de ces jours avoir Mme Long et les Goulding avec notre famille, cela fera treize personnes; ainsi il y aura justement à table une place pour lui. »

Consolée par cette résolution elle put supporter avec plus de résignation le manque de politesse de son mari, quoiqu'il fût très-mortifiant de songer que

tous ses voisins verraient avant elle M. Bingley.

Comme le jour de son arrivée approchait : « je commence à être fâchée de son retour, dit Hélen à sa sœur; pour moi seule, ce ne serait rien, je puis le revoir avec une parfaite indifférence; mais ce m'est une chose bien pénible, d'entendre continuellement parler de lui; ma mère a de bonnes intentions, je n'en doute point; mais ni elle, ni personne au monde ne peut savoir, combien ce qu'elle dit me cause du chagrin. Oh! que je serai heureuse, quand il aura pour toujours abandonné Netherfield!

» — Je voudrais pouvoir vous donner quelques consolations, répondit Élisabeth; mais cela m'est impossible, vous devez le sentir, et la ressource ordinaire de prêcher la patience à ceux qui souffrent, m'est ici refusée; car vous en avez toujours plus que tout autre. »

M. Bingley arriva; Mme Bennet par l'entremise des domestiques en fut des

premières instruite; elle comptait les jours qui devaient s'écouler, avant qu'elle pût envoyer son invitation, désespérant de le voir avant; mais le troisième jour après son arrivée dans Herfordshire, comme elle travaillait dans le salon avec ses enfans, elle le vit entrer à la grille et s'avancer vers la maison.

Ses filles furent aussitôt appelées à partager sa joie; Hélen resta à sa place; mais Élisabeth pour contenter sa mère s'approcha de la fenêtre; elle regarda, elle vit M. Darcy avec lui, et se rassit sur-le-champ près de sa sœur.

«Il y a un monsieur avec lui, maman, dit Kitty: qui peut-il être?

» — Quelqu'un de ses amis, je suppose, ma chère; en vérité, je ne le connais pas.

» — La! la! reprit Kitty, il ressemble à celui qui était avec lui l'an passé M..... quel est son nom? ce bel homme si fier!

» — M. Darcy? c'est bien lui! vous avez raison, tous les amis de M. Bingley seront toujours reçus par moi avec plai-

sir; j'avouc, cependant, qu'il en est peu que je ne préfère à celui-ci. »

Hélen regarda Élisabeth avec étonnement. Elle ne savait que fort peu de choses de leur entrevue dans Derbyshire, et pensait combien sa sœur devait se trouver embarrassée, en le voyant presque pour la première fois, depuis qu'elle avait reçu la fameuse lettre justificative. Les deux sœurs n'étaient, il est vrai, nullement à leur aise, chacune d'elle souffrait pour l'autre, et naturellement pour elles-mêmes; et leur mère continua à discourir sur M. Darcy, à parler de son antipathie pour lui et de son intention de ne le recevoir poliment, que par égard pour M. Bingley, sans être entendue de ses deux filles aînées. Mais Elisabeth avait une cause d'inquiétudes qui ne pouvait être soupçonnée par Hélen, à qui elle n'avait point encore eu le courage de montrer la lettre de M^me^ Gardener, ou de confier le changement qui s'était opéré dans ses sentimens envers

lui. Pour Hélen, il n'était que l'homme dont elle avait rejeté les vœux, et déprécié le mérite; mais pour elle, que n'était-il point? elle voyait en lui une personne à qui toute sa famille devait un service des plus importans, et pour lequel elle sentait elle-même un intérêt, sinon aussi tendre, du moins aussi juste et aussi raisonnable, que celui qu'Hélen éprouvait pour Bingley; sa surprise de le savoir à Netherfield, à Longbourn, de ce qu'il la recherchait encore, était au moins égale à celle qu'elle avait éprouvée dans Derbyshire, en remarquant pour la première fois le changement de son ton et de ses manières.

L'éclat de son teint, qu'avait terni le premier moment d'émotion, se ranima un instant; et un sourire de bonheur vint ajouter encore à l'expression de ses yeux, en pensant que les sentimens, les désirs de Darcy, pouvaient bien n'être point altérés; toutefois elle ne voulut pas s'abandonner entièrement à cet espoir.

« Voyons d'abord comment il se con-

duira, se dit-elle, je pourrai alors plus sûrement former des conjectures. »

Elle reprit donc son ouvrage, s'efforçant de se calmer, et n'osant lever les yeux, jusqu'au moment, où une tendre curiosité les porta sur sa sœur; comme le domestique approchait de la porte, Hélen était un peu plus pâle que de coutume; mais bien moins encore qu'Elisabeth ne l'aurait présumé. A l'approche de ces Messieurs son front se colora davantage. Cependant, elle les reçut d'un air assez aisé, et ses manières polies, sans être trop prévenantes, ne laissèrent cependant apercevoir aucune marque de ressentiment.

Elisabeth leur dit à l'un et l'autre aussi peu que la politesse le permit, et se remit à son ouvrage avec une assiduité que rarement elle y mettait. Une seule fois elle avait osé jeter les yeux sur Darcy; il paraissait aussi sérieux que de coutume, et cet air aimable qu'elle lui avait vu à Pemberley semblait l'avoir abandonné; mais peut-être qu'en présence de M^me^ Ben-

net, il ne pouvait se montrer avec autant d'avantages qu'il l'avait fait devant M. et Mme Gardener; cette conjecture quoique pénible était cependant assez probable.

Elle avait aussi observé Bingley pendant un instant, et dans ce court espace elle le vit content et embarrassé. Il fut reçu par Mme Bennet avec un degré de civilité, qui rendit ses filles toutes confuses, surtout lorsqu'elle la comparait au froid et cérémonieux accueil que M. Darcy reçut d'elle.

Elisabeth, particulièrement, qui savait que sa mère devait à ce dernier la réputation de sa fille bien-aimée, souffrait extrêmement d'une si maladroite distinction.

Darcy, après avoir demandé des nouvelles de M. et Mme Gardener, question à laquelle Élisabeth ne put répondre sans rougir, ne parla presque plus. Il ne se trouvait pas, il est vrai, placé près d'elle; peut-être était-ce là la cause de son silence; mais dans Derbyshire il n'en avait point été ainsi : là, il parlait à ses pa-

rens, lorsqu'il ne lui pouvait parler à elle même; mais ici plusieurs minutes se passèrent avant qu'on entendît le son de sa voix; et si parfois, ne pouvant vaincre sa curiosité, elle se hasardait à lever les yeux sur lui, elle se trouvait aussi souvent regardant Hélen qu'elle-même, et plus fréquemment encore ses regards semblaient ne s'arrêter sur rien. Plus de réserve et moins d'empressement à plaire que lors de leur dernière rencontre; cela était évident! Elle en était contrariée, et se reprochait de l'être.

« Comment pouvais-je m'attendre à le trouver autrement? se disait-elle; et cependant pourquoi vient-il ici? »

Elle n'était en humeur de causer avec nul autre que lui, et n'avait pourtant pas le courage de parler; elle lui demanda néanmoins des nouvelles de sa sœur; mais ne put en dire davantage.

« Vous avez été bien long-temps absent, M. Bingley? dit Mme Bennet.

» — Il est vrai, Madame!

» — Je commençais à craindre que

vous ne revinssiez plus ; on disait même qu'à la S.-Michel vous abandonniez entièrement le pays : j'espère que cela est faux ? Bien des choses se sont passées dans le voisinage depuis votre départ : Mlle Lucas est mariée; une de mes filles l'est aussi; vous en avez, je présume, entendu parler ? vous avez dû le voir il est vrai, dans les journaux ? c'était dans *le Times* et *le Courrier* (1) ?

» — Je le sais ; mais l'article était mal rédigé ; il n'y avait que ces mots : Dernièrement Georges Wickham Ew. et miss Lydia Bennet, sans même mentionner son père ou le lieu de sa résidence.

» — C'est cependant mon frère Gardener qui a envoyé la note au rédacteur, et je m'étonne vraiment qu'il s'en soit si mal acquitté : l'avez-vous remarqué ? »

Bingley répondit qu'oui, et il fit son compliment. Elisabeth n'osa lever les

---

(1) On n'a point l'usage, en Angleterre, d'envoyer des *lettres de faire part;* on fait annoncer son mariage dans les journaux.

yeux ; elle ne put donc savoir quelle contenance avait M. Darcy.

« C'est vraiment un grand bonheur d'avoir une fille bien mariée, continua la mère ; mais en même temps, M. Bingley, il est bien pénible de s'en séparer ! Ils sont allés à Newcastle, qui, dit-on, est tout-à-fait au nord, et là ils doivent rester bien long-temps : le régiment de mon gendre est en garnison dans cette ville ; car vous avez sans doute appris qu'il a quitté la milice pour entrer dans la troupe de ligne ? Grâces au ciel, il a encore quelques amis, cependant pas autant qu'il le mérite. »

Elisabeth qui savait que tout ceci s'adressait à M. Darcy, souffrait le martyre ; à peine pouvait-elle cacher son impatience ; mais faisant un nouvel effort sur elle-même, elle chercha à rompre cette conversation, en demandant à Bingley s'il comptait rester quelque temps dans le pays.

« Quinze jours ou trois semaines, ce fut sa réponse.

» — Quand vous aurez tué tout votre gibier, M. Bingley, lui dit Mme Bennet, j'espère que vous viendrez chasser tant qu'il vous plaira sur les terres de M. Bennet; je suis sûre qu'il en sera très-flatté. »

Une attention aussi inutile, aussi officieuse, accrut encore le tourment d'Élisabeth, et la persuada que si même les espérances flatteuses qui l'an passé les avaient tant séduit, renaissaient de nouveau, elle aurait encore le chagrin de les voir se terminer de la même manière; et en ce moment, elle pensait que des années de félicité ne pourraient dédommager ni Hélen, ni elle-même, de tant d'instans pénibles, et d'une si mortifiante confusion.

« Mon désir le plus sincère, se dit-elle, est de ne les jamais revoir : j'achète trop chèrement le faible plaisir que m'offre leur société; puissé-je leur parler aujourd'hui à l'un et à l'autre pour la dernière fois. »

Cependant cet ennui si cruel, pour

lequel des années de bonheur ne devaient offrir nulle compensation, reçut bientôt après un grand soulagement, lorsqu'elle remarqua combien la beauté de sa sœur avait ranimé l'admiration de Bingley. D'abord, il lui parla peu; mais chaque instant semblait l'attirer davantage vers elle: il la trouva aussi belle que le premier jour qu'il l'avait vue; aussi naturelle, aussi aimable, mais un peu moins parlante. Hélen s'efforçait de ne laisser apercevoir en elle aucun changement; elle croyait même discourir tout autant qu'autrefois; mais avec un esprit si préoccupé, le moyen qu'elle s'aperçût toujours de son silence!

Quand ces Messieurs se levèrent pour prendre congé, Mme Bennet n'oublia pas son projet d'invitation; ils furent donc conviés à dîner pour le jeudi de la semaine suivante.

« Vous me devez en effet une visite, M. Bingley, ajouta-t-elle; car l'hiver dernier, avant votre départ pour Londres, vous me promîtes qu'aussitôt après votre

retour vous viendriez me demander le dîner de famille; je ne l'ai point oublié, et je vous assure même que j'étais fort contrarié que vous ne vinssiez pas remplir vos engagemens. »

Bingley parut un peu déconcerté à cette dernière réflexion, et dit quelque chose de son regret d'avoir été retenu par des affaires.

Mme Bennet avait été fort tentée de les engager ce jour même à dîner; mais encore qu'elle tînt habituellement une très-bonne table, elle ne pensa pas cependant qu'un repas d'un seul service pût satisfaire la vanité et l'appétit d'un homme qui possédait dix mille livres sterlings de rente, et encore bien moins être offert à celui sur lequel elle fondait de si grandes espérances.

## CHAPITRE XI.

Dès qu'ils furent partis, Élisabeth chercha, par une promenade, à remettre ses esprits; ou, pour mieux dire, voulut sans contrainte se livrer à des réflexions, qui ne pouvaient que les troubler davantage : la conduite de M. Darcy l'avait surprise et contrariée.

« Pourquoi venir ici, se disait-elle, s'il voulait être grave, silencieux et indifférent comme autrefois?»

Elle ne put le définir d'aucune manière satisfaisante pour elle.

« Il pouvait encore être aimable, amical avec mon oncle et ma tante, lors de son dernier voyage à Londres, et pourquoi ne pas l'être avec moi?..... s'il me craint, pourquoi me venir voir, s'il n'a plus aucun sentiment pour moi, à quoi

peut-on attribuer son silence ?..... Oh! quel homme ! il m'impatiente, vraiment..; je ne veux plus penser à lui. »

L'approche de sa sœur la força, pendant quelques instans, à garder sa résolution. Hélen la joignit d'un air riant, qui prouvait assez qu'elle était mieux qu'Élisabeth satisfaite de leur visite.

« A présent, dit-elle, que cette première entrevue est passée, je me sens tout à l'aise; je connais mes forces et ne crains plus d'être embarrassée en le voyant ; je suis même contente qu'il vienne ici jeudi, alors tout le monde verra que nous nous rencontrons l'un et l'autre avec une parfaite indifférence.

» — Oui, oui, vraiment, avec beaucoup d'indifférence, répartit Elisabeth en riant : oh! Hélen, prenez garde.

» — Ma chère Lizzy, vous ne pouvez me croire assez faible pour courir encore quelque danger.

» — Je vous crois fort en danger de le rendre plus amoureux de vous que jamais. »

Elles ne revirent plus les hôtes de Netherfield jusqu'au jour du repas ; et durant cet intervalle, Mme Bennet se livrait avec joie à toutes les brillantes espérances que l'enjouement et la civilité de Bingley, dans une visite d'un quart-d'heure, avaient déjà fait renaître.

Le jeudi une nombreuse société était réunie à Longbourn ; et les deux personnes qu'on désirait avec le plus d'impatience, à la gloire de leur réputation comme chasseurs, ne se firent point attendre. Lorsqu'ils passèrent dans la salle à manger, Élisabeth regardait avec inquiétude si Bingley prendrait la place, qui autrefois dans leurs parties lui avait toujours appartenue ; celle auprès d'Hélen. Sa prudente mère, occupée de la même pensée, se garda bien de l'engager à se placer près d'elle. En entrant dans l'appartement, il parut hésiter ; mais il arriva qu'Hélen tourna les yeux de son côté, et, par hasard sourit, cela décida tout ; il s'assit auprès d'elle.

Elisabeth, d'un air satisfait, regarda

Darcy; mais, lui, supportait cette vue avec une noble indifférence; et elle aurait pu imaginer que Bingley avait obtenu la permission d'être heureux, si elle n'avait remarqué ses regards également tournés vers son ami, avec une expression de plaisir mêlée d'inquiétude.

Sa conduite envers Hélen pendant le dîner, quoique plus retenue qu'autrefois, trahissait assez son attachement pour elle; et Élisabeth demeura convaincue que, s'il n'était guidé que par ses propres désirs, le bonheur d'Hélen et le lien seraient bientôt assurés; et encore qu'elle n'osât s'abandonner entièrement à cet espoir, elle en éprouva cependant quelque plaisir, et dut à cette pensée le peu d'enjouement qu'elle montra; car elle n'était vraiment pas en humeur d'être gaie. M. Darcy, placé aussi loin d'elle que la table le permettait, était de plus à la droite de M^me^ Bennet. Élisabeth savait combien ce voisinage était peu propre à les faire paraître l'un et l'autre avec avantage, et encore moins à leur

offrir quelque plaisir. Trop éloignée d'eux pour entendre leur conversation, elle croyait assez cependant, par leur air froid et ennuyé, qu'elle n'était point fort animée. Ce manque de civilité de sa mère rendit plus pénible encore, pour elle, le souvenir des obligations qu'ils avaient à M. Darcy. Que n'eût-elle donné pour lui dire, que sa bonté, son noble désintéressement étaient du moins connus, et appréciés par quelqu'un de la famille.

Elle avait l'espoir que la soirée leur fournirait quelqu'occasion de discourir un peu ensemble; et, inquiète et impatiente, l'heure qui s'écoula au salon avant le retour de ces messieurs, fut pour elle bien pénible; elle attendait le moment de leur entrée, comme le seul qui lui pût offrir quelque plaisir.

« S'il ne me joint pas alors, se disait-elle, je l'abandonne pour toujours. »

Les hommes revinrent; elle vit aussitôt les regards de Darcy se tourner vers elle, et ne douta plus qu'il ne répondît

à ses espérances; mais, hélas ! les dames s'étaient pressées en foule autour de la table, où miss Bennet faisait le thé, et Élisabeth servant le café à côté de sa sœur, fut tellement entourée qu'on ne pouvait trouver place auprès d'elle; et d'ailleurs, à l'approche de ces messieurs, une des demoiselles, tirant sa chaise encore plus proche, lui dit à demi-voix :

« Les hommes ne nous sépareront pas, j'y suis décidée, nous n'avons nul besoin d'eux; n'est-il pas vrai ?»

Darcy était déjà à un autre bout du salon; elle le suivait des yeux, portait envie à tous ceux à qui il parlait, avait à peine assez de patience pour servir du café à qui que ce fût, et s'en voulait beaucoup d'être aussi préoccupée.

« Un homme qui a été une fois refusé ! comment pouvais-je être assez simple pour espérer même lui inspirer de l'amour? En est-il un seul au monde qui ne s'indignât à la seule pensée de demander deux fois la même femme? »

Elle fut cependant un peu rassurée,

en le voyant rapporter lui-même la tasse; et ne voulant pas perdre cette occasion, elle lui dit :

« Mademoiselle votre sœur est-elle encore à Pemberley ?

» — Oui, elle doit y rester jusqu'à Noël.

» — Et toute seule ? ses amies l'ont-elles quittée ?

» — Mme Annesley est toujours avec elle; mais il y a à peu près trois semaines que miss Bingley et sa sœur sont parties pour Scarborough. »

Elle ne put trouver autre chose à lui dire; mais s'il désirait converser avec elle, peut-être aurait-il plus de succès : il demeura cependant debout auprès d'elle pendant plusieurs minutes, sans proférer un seul mot; et enfin, une des jeunes personnes ayant encore parlé à voix basse à Élisabeth, il se retira.

Quand le thé fut pris, et les tables à jeu placées, toutes les dames se levèrent; Élisabeth espérait alors qu'il ne tarderait pas à la venir joindre; mais son at-

tente fut trompée, lorsqu'elle vit Mme Bennet s'emparer de lui pour en faire sa victime à une table de whist. Tout espoir de plaisir était maintenant perdu pour elle. Ils se trouvaient tous deux retenus pour le reste de la soirée à des parties différentes; et tout ce qu'elle pouvait désirer, c'était que les regards de Darcy fussent assez souvent tournés vers elle, pour le faire jouer aussi malheureusement qu'elle-même.

Mme Bennet avait eu l'intention de retenir à souper les deux hôtes de Netherfield; mais leur voiture fut demandée avant celle d'aucune autre personne; elle ne put donc exécuter son projet.

«Eh bien, mes enfans, dit-elle, dès que la société se fut retirée, que pensez-vous de cette journée? je crois, vraiment, que tout s'est bien passé. Le dîner était délicieux; jamais je n'en ai vu un meilleur; le quartier de venaison était-il assez beau, assez bien rôti? tout le monde m'en a fait compliment; et la soupe! celle que les Lucas nous ont donnée la

semaine dernière, ne la valait pas de beaucoup; et même M. Darcy a avoué que les perdrix étaient parfaitement accommodées, et il a, je présume, deux ou trois cuisiniers français. Et toi, ma chère Hélen, jamais je ne t'ai vue plus belle; Mme Long me l'a dit aussi, car je lui ai demandé si elle ne te trouvait pas charmante aujourd'hui; et que penses-tu qu'elle ait ajouté? « Ah Mme Bennet, nous la verrons à Netherfield! après tout, elle me l'a dit; je trouve vraiment que Mme Long est la meilleure créature que je connaisse; ses nièces aussi savent fort bien se conduire : elles ne sont pas jolies, mais je les aime extrêmement. »

Mme Bennet, en un mot, était en fort belle humeur : la conduite de Bingley à l'égard d'Hélen avait ranimé toutes ses espérances, et elle fut très-désappointée en ne le voyant point venir le lendemain faire ses propositions.

« Cette journée s'est passée fort agréablement, dit Mlle Bennet à Elisabeth, la société était si choisie, si aimable; j'es-

père que maman donnera souvent de semblables assemblées. »

Elisabeth sourit.

« Lizzy, je ne veux pas de ce sourire; il ne faut pas avoir d'arrière-pensée, cela me mortifie. Je vous assure que j'ai maintenant appris à jouir de sa conversation, comme de celle d'un jeune homme aimable, instruit ; ma pensée ne va pas au-delà. La conduite qu'il a tenue aujourd'hui avec moi, m'a convaincue qu'il n'avait jamais eu le moindre désir de m'inspirer aucun sentiment particulier; mais seulement qu'il possède plus qu'aucun autre cette douce aménité, et ce désir général de plaire qui séduit si facilement.

» — Vous êtes bien cruelle, dit sa sœur, vous ne voulez pas me permettre de sourire, et vos discours m'y provoquent à chaque instant. Ah ! qu'il est pénible, dans certains cas, d'être crue, et dans d'autres combien cela est difficile !

» — Mais pourquoi me vouloir persuader que je sens plus que je n'avoue?

» — Voilà une question à laquelle je ne sais trop que répondre ; nous aimons tous à instruire, quoique nous ne puissions apprendre aux autres que ce qui ne vaut pas la peine d'être su. Pardonnez-moi, et, si vous persistez dans votre indifférence, ne me prenez pas pour confidente.

# CHAPITRE XII.

Quelques jours après, M. Bingley revint leur faire visite; il était seul, son ami l'avait quitté la veille pour aller à Londres, où il devait rester une dizaine de jours. Il demeura avec eux plus d'une heure, et fut d'une gaîté remarquable. Mme Bennet voulut le retenir à dîner; mais, avec regret, il avoua qu'il était engagé.

« J'espère qu'une autre fois nous serons plus heureux, lui dit-elle. »

» — Il se trouverait toujours fort honoré, etc., etc., et choisirait une occasion prochaine, puisqu'elle le voulait bien permettre, de venir leur rendre ses devoirs.

» — Pouvez-vous venir demain?

» — Oui ! » Il n'avait aucun engage-

ment pour le lendemain, et cette invitation fut acceptée avec joie.

Il vint, et de si bonne heure, que toutes ces dames étaient encore à leur toilette. Mme Bennet aussitôt de courir en robe de chambre, et les cheveux à moitié épars à l'appartement de sa fille, s'écriant d'un air empressé :

« Ma chère Hélen, hâtez-vous de descendre, il est venu ! M. Bingley est venu, je ne vous trompe pas.... allons ! allons ! Dépêchez-vous, Sara, venez sur-le-champ ; passez la robe de miss Bennet, peu importe la coiffure de Mlle Lizzy.

» — Nous descendrons aussitôt que possible, répondit Hélen, mais je crois bien que Kitty est prête, car elle s'est mise à sa toilette long-temps avant nous.

» — Peste soit de Kitty ! ce n'est pas elle dont on a besoin : ciel ! que vous êtes lente ; où est donc votre ceinture, mon enfant ? »

Mais lorsque la mère fut partie, on ne put engager Hélen à descendre sans une de ses sœurs.

Dans le courant de la soirée cependant, leur désir de se trouver seuls ensemble, se laissait assez apercevoir. Après le thé, M. Bennet, selon sa coutume, se retira dans son cabinet et Mary à son piano; pour Mme Bennet, c'étaient deux importuns de moins. Aussi fort impatiente, elle regardait Elisabeth et Catherine d'une manière très-expressive, mais le tout inutilement. Elisabeth ne la voulait pas comprendre, et lorsqu'enfin Kitty l'aperçut, elle dit fort innocemment: «Que me voulez-vous, maman; pourquoi me regardez-vous ainsi; que dois-je faire? »

» — Rien, ma fille; je ne vous regardais pas. » Elle fut alors tranquille pendant quelques instans; mais bientôt, ne pouvant se résoudre à perdre une occasion aussi précieuse, elle se lève, et s'adressant à Kitty :

« Venez ici, mon enfant; j'ai quelques choses à vous dire. »

Hélen jeta un regard suppliant sur Elisabeth, qui exprimait assez son em-

barras; quelques secondes après Mme Bennet, ouvrant à moitié la porte, s'écria :

« Lizzy, j'ai besoin de vous ici. »

Elisabeth se vit forcée de quitter le salon.

« Nous ferons aussi bien de les laisser seuls. »

Elisabeth n'essaya point de raisonner avec elle; mais demeura tranquillement dans le vestibule, tandis que sa mère et Kitty montaient l'escalier; puis elle revint au salon.

Tous les soins de Mme Bennet furent ce jour-là vainement prodigués; Bingley était aimable, mais il ne se montra point l'amant déclaré de sa fille. Son aisance, sa gaîté ajoutaient un grand charme à leur cercle de famille, et de plus il supportait l'officieuse civilité de Mme Bennet, ses ridicules remarques, avec une indulgence extrêmement agréable à sa fille.

A peine eut-il besoin d'une invitation pour rester au souper; et durant ce repas, une partie de chasse pour le lendemain fut formée entre lui et M. Bennet.

Depuis ce jour, Hélen ne parla plus de son indifférence, pas un mot concernant Bingley ne fut dit entre les deux sœurs : mais Elisabeth se coucha avec la douce persuasion que le bonheur de sa sœur serait bientôt assuré, à moins que M. Darcy ne revînt avant le jour marqué pour son retour; elle était cependant presque convaincue que tout cela s'était fait avec l'approbation de cet ami.

Bingley fut exact à son engagement, et lui et M. Bennet passèrent, ainsi qu'on en était convenu, la matinée ensemble; ce dernier fut beaucoup plus aimable que son compagnon ne l'avait espéré.... Les manières de Bingley, si franches et si naturelles, ne pouvaient mériter son mépris, ou exciter son humeur satirique; il fut donc plus communicatif et moins froid que l'autre ne l'avait encore vu. Bingley tout naturellement revint dîner avec lui; et dans la soirée le génie inventif de Mme Bennet se mit encore à l'ouvrage pour éloigner tout le monde et le laisser seul avec sa fille. Elisabeth

qui avait une lettre à écrire se retira dans sa chambre, dès que le thé fut pris, car les autres étant tous occupés au jeu, on ne pouvait avoir besoin d'elle pour prévenir les projets de sa mère.

Mais à son retour au salon, elle vit avec surprise, qu'il y avait tout lieu de craindre que sa mère n'eût été trop habile pour elle. En ouvrant la porte elle aperçut sa sœur et Bingley qui tous deux debout près la cheminée semblaient causer fort sérieusement ensemble; et lors même que ceci n'eût fait naître aucun soupçon, leur rougeur, leur air confus comme ils s'éloignaient à la hâte l'un de l'autre, en auraient dit assez; leur position était embarrassante sans doute, mais la sienne l'était bien plus encore. Pas un mot ne fut prononcé; et Elisabeth allait se retirer de nouveau, lorsque Bingley, qui à l'exemple de son amie s'était assis, se leva soudain, et lui ayant dit quelques mots à demi-voix sortit précipitamment.

Hélen ne pouvait avoir aucun secret

pour Elisabeth, lorsqu'elle avait quelque chose d'agréable à lui confier; aussi se jetant à l'instant dans ses bras, elle lui avoua avec la plus vive émotion, qu'elle était la plus heureuse des femmes.

«Mon bonheur est trop grand! ajouta-t-elle, j'ose à peine y croire; qu'ai-je fait pour le mériter? Oh! que n'êtes-vous toutes aussi heureuses que moi. »

Les félicitations d'Élisabeth furent exprimées avec une chaleur, une sincérité, une joie, que les mots ne sauraient rendre que faiblement; chaque douce expression ajoutait encore au bonheur d'Hélen; mais elle ne voulut point demeurer avec sa sœur, ni lui dire alors tout ce qu'elle avait à lui communiquer.

«Il faut que j'aille sur-le-champ trouver maman, s'écria-t-elle, je ne voudrais pas pour tout au monde me jouer un instant de sa tendre sollicitude, ou permettre qu'elle l'apprît par une autre que moi ; il est maintenant chez mon père. Oh! Lizzy! quel délice de penser à la joie

que cette nouvelle va causer à toute ma bonne famille! »

Alors elle se hâta d'aller joindre sa mère, qui avait à dessein rompu la partie et s'était retirée avec Kitty dans son cabinet.

Élisabeth étant demeurée seule, put se livrer à son aise aux plus douces réflexions, et sourit en songeant à la facilité avec laquelle s'était enfin terminée une affaire, qui naguères leur avait causé tant de regrets et d'inquiétude.

« Et voila à quoi aboutit, après tout, la prudente circonspection de son amie, la fausseté, les artifices de ses sœurs! s'écria-t-elle. »

Bientôt elle fut jointe par Bingley, dont la conférence avec M. Bennet avait été courte mais importante.

« Où est votre sœur, dit-il, en entrant.

» — Avec maman; mais je crois bien qu'elle ne tardera pas à descendre. »

Il ferma alors la porte, et s'avançant

vers elle, de l'air le plus aimable, lui demanda son amitié et ses félicitations. Élisabeth l'assura de grand cœur qu'elle partageait vivement sa joie, et trouverait un vrai plaisir à le nommer son frère; ils se donnèrent la main avec la plus douce cordialité; et jusqu'au moment où sa sœur les vint joindre, ce fut à elle qu'il vanta sa félicité, les divines perfections d'Hélen; et, tout amant qu'il était, ses espérances de bonheur cependant ne parurent pas déraisonnables à Elisabeth, parce qu'elles avaient pour base le caractère angélique d'Hélen, son esprit si juste et si aimable, et cette grande similitude de goûts et de sentimens qui existaient entre elle et lui.

Cet événement répandit la joie dans toute la famille, et cette soirée put être comptée parmi ces momens heureux dont on jouit encore long-temps après qu'ils sont passés. Une douce satisfaction peinte dans tous les traits de miss Bennet la rendaient plus belle que jamais; Kitty souriait, parlait bas à sa mère, et

espérait sans doute que son tour viendrait bientôt.

Mme Bennet ne pouvait exprimer à son gré, sa satisfaction, bien que pendant plus d'une demi-heure, elle ne parlât à Bingley d'autre chose ; et lorsque M. Bennet les joignit au souper, sa voix, ses manières disaient assez combien il était heureux.

Pas un mot cependant qui pût faire allusion à ce qui causait sa joie, ne fut prononcé en présence de leur convive ; mais dès que celui-ci les eut quittés, se tournant vers sa fille :

« Hélen, lui dit-il, je vous félicite, votre bonheur me paraît assuré. »

Hélen alla sur-le-champ l'embrasser, et le remercier de sa bonté.

« Vous êtes une bien bonne enfant, ajouta-t-il, j'ai un grand plaisir à songer que je vous puis établir si convenablement ; car je ne doute point, que vous ne soyiez fort heureux ensemble : vos caractères se ressemblent assez ; vous êtes l'un et l'autre si complaisans que

vous ne pourrez jamais vous décider à rien, si faciles que tous vos domestiques vous tromperont, et si généreux que vous dépenserez toujours plus que votre revenu.

» — J'espère que non, dit Hélen, il serait vraiment impardonnable à moi de manquer d'ordre, ou de prudence.

» — Dépenser plus que leur revenu ! mon cher M. Bennet, s'écria sa femme, vous rêvez, je crois ; ne savez-vous pas qu'il a quatre ou cinq mille livres sterlings de rente, et peut-être davantage; alors s'adressant à sa fille: oh, ma bien-aimée Hélen ! continua-t-elle, je suis si heureuse, que je n'en dormirai pas de la nuit. Je savais bien que cela en viendrait là; je l'ai toujours dit : il était impossible que tant de grâces et de beauté ne vous servissent à rien ; je me rappelle que la première fois que je le vis, l'idée me vint que vous étiez destinés l'un à l'autre, et je ne me suis pas trompée! Oh! c'est le plus bel homme qu'on ait jamais vu ! »

Wickham, Lydia furent entièrement oubliés, Hélen était sans comparaison sa fille favorite ; en ce moment aucune des autres ne pouvait mériter son attention. Les sœurs cadettes d'Hélen vinrent à leur tour solliciter des faveurs qu'à une époque future elle serait en droit de leur accorder.

Mary demandait le libre usage de la bibliothèque de Netherfield, et Kitty la priait avec instance de donner au moins trois ou quatre bals tous les hivers.

Bingley depuis ce jour fut un habitué de Longbourn; il y venait souvent avant déjeûner, et se retirait toujours assez tard le soir, à moins que quelque barbare voisin, qu'on ne pouvait assez maudire, ne l'eût convié à un repas qu'il se croyait obligé d'accepter.

Elisabeth ne trouvait maintenant que peu d'instans pour causer avec sa sœur, car lorsque Bingley était présent Hélen ne pouvait s'occuper que de lui; mais aussi elle leur fut d'une grande utilité à tous deux dans ces momens de sépara-

tion, qu'on ne saurait toujours éviter; en l'absence d'Hélen, le désir de parler d'elle rapprochait Bingley d'Elisabeth, et lorsqu'il était parti Hélen la recherchait à son tour, pour le même motif.

« Il m'a rendu si heureuse, dit-elle, un soir à sa sœur, en m'assurant qu'il ignorait absolument, le printemps dernier, que je fusse alors à Londres! je ne croyais pas que cela pût être possible!

» — Quant à moi, je l'avais toujours présumé, répondit Elisabeth; mais comment vous a-t-il expliqué son ignorance?

» — C'était sans doute l'ouvrage de ses sœurs, elles ne se souciaient point certainement de le voir s'attacher à moi; et le moyen de m'en étonner! il pouvait faire un choix bien plus avantageux pour lui; mais enfin lorsqu'elles verront, comme je l'espère, leur frère heureux avec moi, elles s'en consoleront; et bien que notre liaison ait perdu son plus grand charme, du moins nous serons encore bien ensemble.

» — Oh! dit Elisabeth, si je vous vois

encore la dupe des protestations d'amitie de Mlle Bingley, je vous en voudrai vraiment.

» —Croiriez-vous, chère Lizzy, que lorsqu'il est parti pour Londres, au mois de novembre dernier, il m'aimait sincèrement, et que la seule persuasion de mon indifférence pour lui, l'a empêché de revenir?

» — Il s'abusait un peu, il est vrai; mais enfin cela fait honneur à sa modestie. »

Ceci naturellement amena Hélen à faire l'éloge de son ami et du peu de vanité qu'il tirait des qualités aimables dont l'avait doué la nature.

Elisabeth se réjouit en voyant qu'il n'avait point trahi la part que Darcy avait prise dans cette affaire; car encore qu'Hélen possédât le cœur le plus noble, le plus indulgent, elle savait cependant que c'était une circonstance, qui aurait pu la prévenir contre lui.

« Peut-il exister dans l'univers une femme aussi heureuse que moi? s'écria

Hélen, oh! Lizzy, pourquoi suis-je ainsi choisie parmi toutes mes sœurs? Si au moins je pouvais vous voir jouir d'un bonheur égal; si seulement, il y avait dans le monde un autre homme comme lui, qui vous aimât comme il m'aime.

» — Quand vous m'en donneriez cent encore meilleur que lui, je ne saurais être aussi heureuse que vous! si je n'ai votre aimable candeur, votre bonté, comment avoir votre bonheur? non, non! laissez-moi courir ma chance, et peut-être, si la fortune me traite en amie, trouverai-je avec le temps un autre M. Colins. »

L'événement qui comblait de joie la famille de Longbourn, ne put être longtemps un secret : Mme Bennet obtint la permission de le confier à Mme Philips, et celle-ci se hasarda sans permission à user de la même confiance avec toutes ses bonnes voisines de Meryton.

Aussitôt, il fut décidé que les Bennet étaient les gens les plus heureux du

monde, bien que peu de semaines auparavant, lors de la fuite de Lydia, il eût été généralement prouvé, que le malheur semblait les suivre en tout.

# CHAPITRE XIII.

Huit ou dix jours après que l'engagement entre Hélen et Bingley eût été formé, comme toute la famille était ensemble dans le petit salon, le bruit d'une voiture attire soudain l'attention, et une calèche à quatre chevaux entra par la grille; ce n'était pas une heure à attendre des visites, et d'ailleurs, la voiture ne ressemblait nullement à celle d'aucun de leurs voisins. Elle paraissait même attelée de chevaux de poste, et la livrée des gens qui la précédaient leur était inconnue; comme il était évident, néanmoins, que quelqu'un allait se présenter, Bingley engagea Mlle Bennet, pour éviter toute importunité, à venir avec lui faire un tour de jardin; elle y consentit, et ils partirent ensemble, laissant les autres former, quoique sans succès, les

conjectures les plus diverses; elles finirent enfin, et la personne qui les faisait naître parut; c'était lady Catherine de Brough.

Ils s'attendaient assurément à être surpris, mais leur étonnement passa leur attente; et quelque grande que fût la surprise de Mme Bennet et de Kitty à qui cette dame était entièrement inconnue, elle ne pouvait, cependant, égaler celle qu'éprouvait Elisabeth.

Lady Catherine entra d'un air fort peu aimable, ne répondit que par une simple inclination de tête au compliment d'Elisabeth, et s'assit sans proférer un seul mot; Elisabeth en la voyant l'avait nommée à sa mère, quoiqu'elle n'eût en aucune manière demandé cette présentation,

Mme Bennet, fort surprise, était flattée cependant de recevoir une si grande dame, et l'accueillit avec la plus parfaite politesse. Après avoir été assise quelques instans en silence, elle dit froidement à Elisabeth:

« Votre santé me paraît bonne, Mlle Bennet; cette dame, je présume, est votre mère ? »

Elisabeth répondit très-brièvement, qu'elle l'était.

« Et celle-ci, sans doute, est une de vos sœurs?

» — Oui, Madame, dit Mme Bennet toute enchantée de parler à une lady, c'est une de mes filles cadettes; la plus jeune s'est mariée dernièrement, et l'aînée se promène en ce moment avec un jeune homme qui, je crois, fera bientôt partie de notre famille.

» — Votre parc me paraît bien petit, reprit lady Catherine après une courte pause.

» — Il doit sans doute paraître tel, comparé à Rosings, mylady; mais je puis vous assurer qu'il est beaucoup plus grand que celui de sir William Lucas.

» — Cette pièce-ci doit être bien désagréable dans les soirées d'été, elle est en plein couchant. »

Mme Bennet l'ayant assurée qu'ils ne

s'y tenaient jamais après le dîner, ajouta:

« Oserai-je prendre la liberté de vous demander, milady, si vous avez laissé M. et Mme Colins en bonne santé?

» — Oui, ils se portent fort bien, je les ai vus avant-hier soir. »

Elisabeth s'attendait maintenant à la voir produire une lettre de Charlotte à son adresse, pensant que c'était le seul motif probable auquel on pût attribuer sa visite; mais cette lettre ne parut point, et elle ne savait plus que penser.

Mme Bennet, avec une extrême civilité, offrit à lady Catherine quelques rafraîchissemens; celle-ci refusa d'une manière plus décidée que polie, et alors se levant dit à Elisabeth :

« Mlle Bennet, ce petit labyrinthe qui se trouve d'un côté de l'avenue, m'a paru assez joli, je serais aise d'y faire un tour, si vous voulez m'accompagner?

» — Allez ma fille, s'écria la mère, montrez à milady les différentes allées, je crois que l'ermitage sera de son goût. »

Elisabeth obéit, et courant à sa chau-

bre prendre son parasol, descendit avec lady Catherine; comme elles passaient dans le vestibule, cette dame ouvrit la porte du salon et de la salle à manger, et avoua, après les avoir quelques instans examinées, que ces pièces étaient passables, et continua son chemin.

En passant près de la voiture, Elisabeth vit que la dame de compagnie y était restée. Toutes deux elles traversèrent, en silence, la grande allée qui conduisait au labyrinthe. Elisabeth était décidée à ne point chercher à lier conversation avec une personne qui toujours hautaine et fâcheuse l'était maintenant à un point intolérable.

« Comment ai-je jamais pu trouver qu'elle ressemblait à son neveu, se dit-elle en la regardant. »

Dès qu'elles furent dans le petit bois, lady Catherine rompit ainsi le silence :

« Vous pouvez facilement comprendre, M^lle^ Bennet, le sujet qui m'amène ici? Votre cœur, votre conscience doivent assez vous le dire. »

Une surprise vive et bien naturelle se peignit dans tous les traits d'Elisabeth.

« En vérité, madame, vous vous trompez; je n'ai pu d'aucune manière m'expliquer l'honneur que vous nous faites aujourd'hui.

» — Mlle Bennet, reprit lady Catherine, d'un ton courroucé, vous deviez savoir qu'on ne se joue pas de moi; mais enfin qu'il vous convienne ou non d'être sincère, je ne vous en ferai pas moins savoir mes sentimens; mon caractère a toujours été admiré pour sa noble franchise, et dans une affaire aussi importante que celle-ci, je ne changerai certainement pas de principes. Un rapport des plus alarmans m'est parvenu il y a deux jours; on m'a dit que non-seulement votre sœur allait faire un mariage très-brillant, mais que vous! que Mlle Élisabeth Bennet serait, selon toutes les apparences, bientôt unie à mon neveu, mon propre neveu, M. Darcy; bien que je sache que cela ne peut être qu'une fausseté scandaleuse, quoique je ne veuille

pas lui faire l'injure de penser même qu'une semblable chose fût possible..... cependant je me suis décidée à me rendre sur-le-champ ici, afin de vous parler moi-même.

» — Si ce rapport vous paraît si dénué de vérité, répartit Élisabeth, rouge d'étonnement et d'indignation, il me surprend, madame, que vous vous soyez donné la peine de venir si loin; quel pouvait être votre but?

» — D'ordonner, d'enjoindre que ce bruit fût sur-le-champ contredit.

» — Votre apparition à Longbourn, votre visite à ma famille, dit froidement Élisabeth, le confirmerait plutôt, si vraiment il existait.

» — Si! pretendriez-vous par hasard l'ignorer? n'est-ce pas vous et vos parens, qui l'avez adroitement répandu? ou du moins, ne savez-vous pas qu'il n'est question que de cela dans le voisinage?

» — Je n'en avais jamais ouï parler!

» — Et pouvez-vous également affirmer que ce rapport est sans fondement?

» — Je n'ai pas la prétention, madame, d'imiter votre franchise, vous pouvez me faire des questions, auxquelles il ne me conviendra pas de répondre.

» — Cecin'est pas supportable! Mlle Bennet, j'insiste pour savoir la vérité! vous a-t-il..... Mon neveu vous a-t-il demandé en mariage?

» — Vous avez déclaré que cela était impossible?

» — Cela devrait l'être, s'il a encore un peu de sang dans les veines; mais votre finesse, votre artificieuse coquetterie a pu le conduire, dans un moment de faiblesse, à oublier ce qu'il se devait à lui-même, vous l'avez peut-être séduit!

» — S'il en est ainsi, pouvez-vous croire, madame, que je veuille l'avouer?

» — Mlle Bennet, me connaissez-vous? je n'ai pas été accoutumée à un pareil langage; je suis pour ainsi dire, la plus proche parente qu'il ait maintenant au monde, et j'ai le droit de connaître ses plus chers intérêts.

» — Mais, vous n'avez nul droit de

connaître les miens ! et une telle conduite n'est guères propre à gagner ma confiance.

» — Écoutez-moi, je vous prie; cette alliance à laquelle vous avez la présomption d'aspirer ne peut jamais avoir lieu; non jamais ! M. Darcy est promis à ma fille; maintenant, qu'avez-vous à me répondre?

» — Un mot seulement ! c'est que s'il en est ainsi, vous ne pouvez avoir aucunes raisons de supposer qu'il me fasse l'offre de sa main. »

Lady Catherine réfléchit quelques instans, puis elle reprit :

« Leur engagement est d'une nature toute particulière; dès leur enfance, ils ont été destinés l'un à l'autre; la mère de M. Darcy désirait comme moi cette alliance : nos enfans étaient encore au berceau, lorsque nous en formâmes le projet, et maintenant que toutes nos espérances se pourraient réaliser par leur mariage, serais-je réduite à voir mon attente trompée? et pour qui! pour une

jeune personne sans naissance ni fortune, et parfaitement inconnue de notre famille : ne faites-vous aucun cas des désirs de ses parens? de cet engagement tacite avec M^lle^ de Brough? avez-vous perdu tout sentiment d'honneur et de délicatesse; ne vous souvient- il plus de m'avoir entendu dire qu'il était destiné à sa cousine?

» — Si vraiment! j'en avais même ouï parler auparavant; mais qu'est-ce que cela me peut faire, s'il n'y a aucun autre obstacle à mon mariage avec votre neveu; la connaissance du désir qu'avait sa mère et sa tante de l'unir à M^lle^ Brough, ne saurait m'empêcher de le conclure; vous avez toutes deux fait tout ce qui était en votre pouvoir en concertant cette alliance, son accomplissement dépendait d'autres que de vous. Si l'homme ou l'inclination ne lie pas M. Darcy à sa cousine, pourquoi lui serait-il défendu de faire un autre choix? et si je suis la femme qu'il a choisie, pourquoi ne pourrais-je accepter sa main?

» — Parce que l'honneur, la bienséance, la prudence, votre intérêt même le défendent. Oui, Mlle Bennet, votre intérêt; car ne vous attendez pas à être reconnue par aucuns de ses parens, si vous agissez volontairement contre leur désir! vous serez censurée, méprisée par tous ceux qui lui appartiennent; votre alliance le couvrira de honte, et jamais votre nom ne sera même prononcé par aucun de nous.

» — Ces malheurs sont grands, en vérité, répondit Elisabeth; mais la qualité d'épouse de M. Darcy doit par elle-même être une si grande source de bonheur, que celle qui en serait revêtue ne pourrait, après tout, avoir aucun sujet de se plaindre.

» — Quel égoïsme! quel entêtement! j'en rougis pour vous! est-ce là la reconnaissance que vous ont inspireé les attentions dont je vous ai comblée le printemps dernier; ne me devez-vous rien de ce côté-là?

» — Asseyons-nous; il vous faut bien

comprendre, Mlle Bennet, que je suis venue ici avec la ferme intention d'atteindre mon but, et rien ne saurait m'en dissuader; je ne suis point femme à me soumettre au caprice de qui que ce soit, et je n'ai point été accoutumée à me voir contrariée d'aucune manière.

» — Votre position, Madame, n'en sera alors que plus pénible; mais une semblable considération ne peut avoir aucun effet sur moi.

» — Je ne veux pas être interrompue, écoutez-moi en silence : Ma fille et mon neveu sont nés l'un pour l'autre, le même sang coule dans leurs veines; tous deux ils sont descendus, par leur mère, d'une illustre maison, et peuvent se vanter l'un et l'autre d'appartenir, du côté paternel, à une famille des plus anciennes, quoique sans titre : leurs fortunes à tous deux sont considérables, tous les membres de leur noble famille les destinèrent l'un à l'autre; et qui donc peut es séparer? les ambitieuses prétentions d'un e femme sans nom, sans fortune¿

cela n'est pas supportable ! on saura l'empêcher ! si vous connaissiez même votre propre avantage, vous ne chercheriez pas à sortir de la classe où vous êtes née.

» — Et en épousant votre neveu, je ne croirai pas en sortir ; il est gentilhomme, je suis la fille d'un gentilhomme ; ainsi, sur ce point, nous sommes égaux.

» — Il est vrai, vous êtes la fille d'un gentilhomme ; mais, qui était votre mère ? quel état professent encore vos oncles ? croyez-vous que j'ignore ce qu'ils sont ?

» — Quelles que soient mes liaisons, dit Élisabeth, si votre neveu n'y fait point d'objection, elles ne sauraient aucunement vous importer.

» — Dites-moi une fois pour tout, êtes-vous engagée avec M. Darcy ? »

Répondre à cette question dans la seule vue d'obliger lady Catherine, voilà ce qu'Élisabeth n'aurait point voulu faire ; cependant elle ne put s'empêcher de dire, après un moment de réflexion :

« Je ne le suis pas. »

Lady Catherine parut satisfaite.

« Et voulez-vous me promettre de ne jamais former avec lui aucun engagement de ce genre ?

» — Je ne saurais vous faire une semblable promesse.

» — Mlle Bennet, je suis surprise, choquée de votre conduite ; je m'attendais à trouver en vous une femme raisonnable ; mais ne vous flattez pas que je veuille me désister de ma demande; je ne sortirai pas d'ici que vous ne m'ayez donné la promesse que j'exige.

» — Vous ne l'obtiendrez jamais; je ne suis point d'un caractère à me laisser dicter des lois si déraisonnables. Vous voulez, Madame, que M. Darcy épouse votre fille ? mais si même je vous donnais cette promesse tant désirée, cela rendrait-il leur mariage plus probable? Supposez que votre neveu me soit attaché, qu'il m'offre sa main ! mon refus pourrait-il l'engager à la donner à sa cousine ? Permettez-moi de vous dire, lady Catherine, que les raisonnemens avec lesquels vous avez soutenu cette extraordinaire

démarche, m'ont paru aussi frivoles que la démarche était en elle-même peu sensée; vous vous êtes vraiment abusée, si vous pensiez que de semblables argumens me pussent faire impression. Si votre neveu approuve ou non votre intervention dans ses affaires, voilà ce que j'ignore; mais certainement vous n'avez nul droit de vous mêler des miennes. Je vous supplierai donc de ne me point importuner davantage à ce sujet.

» — Un peu moins de vivacité, je vous prie; il me reste plus d'un mot à vous dire. A toutes les objections déjà mentionnées par moi, j'en puis ajouter une bien plus fondée encore: la conduite, la fuite honteuse de votre sœur n'est pas ignorée par moi, j'en connais les moindres détails; je sais tout ce qu'il en a coûté à votre père et à votre oncle pour conclure ce mariage. Et quoi! se pourrait-il qu'une femme semblable devînt la sœur de mon neveu! et son mari, qui est fils de l'intendant de feu M. Darcy, sera le beau-frère de celui qui fut jadis

son maître? Oh ciel! y pensez-vous ? verrai-je à ce point profaner les ombrages de Pemberley ?

» — Vous ne pouvez avoir autre chose à me dire, répondit-elle avec émotion ; vous m'avez insultée de toutes les manières, il est temps que je rentre chez moi. »

Elle se leva en prononçant ces mots ; lady Catherine suivit cet exemple, et elles reprirent ensemble le chemin de la maison : l'indignation de cette dame était au comble.

« Vous n'avez donc aucun égard à l'honneur, à la réputation de mon neveu ? Fille insensible ! modèle parfait d'égoïsme ! ne savez-vous pas qu'une alliance avec vous le déshonorera pour jamais.

» — Lady Catherine, je n'ai plus rien à vous dire, vous connaissez mes sentimens.

» — Vous êtes donc décidée à l'épouser ?

» — Je n'ai point dit une pareille chose, e suis seulement décidée à agir de la ma-

nière qui pourra le mieux, selon moi, assurer mon bonheur, sans consulter ni vous, Madame, ni aucune autre personne étrangère à ma famille.

» — Fort bien ; vous refusez donc de m'obliger ? vous refusez d'obéir à la voix de l'honneur, de la reconnaissance? vous êtes résolue à lui faire perdre l'estime de ses amis? vous voulez le rendre la risée du public?

» — Ni l'honneur, ni la reconnaissance, répartit Elisabeth, n'ont rien à m'imposer dans la présente circonstance; en épousant M. Darcy, je ne croirais nullement violer aucuns de mes devoirs ; et quant à l'indignation de ses parens, si elle était réellement l'effet de son mariage avec moi, elle ne saurait me causer un moment de souci ; et le monde en général serait trop sensé pour partager leur opinion.

» — Et voilà votre sentiment, votre dernière résolution, cela me suffit : je saurai maintenant comment agir ! mais ne vous imaginez pas, M^lle^ Bennet, voir

jamais votre ambition satisfaite. J'étais venue vous éprouver, je m'atttendais à vous trouver plus raisonnable; mais soyez assurée que j'attendrai mon but. »

Ainsi parla lady Catherine, tout en se rendant à sa voiture; et avant d'y monter, elle ajouta :

« Je ne prends pas congé de vous, miss Bennet, je ne vous charge d'aucuns complimens pour votre mère; vous ne méritez pas une telle faveur; vous m'avez sérieusement offensée. »

Elisabeth ne fit aucune réponse, et sans chercher à engager cette dame à rentrer dans la maison, en prit elle-même tranquillement le chemin; comme elle montait l'escalier. elle entendit partir la voiture; sa mère d'un air fort empressé vint à sa rencontre, pour lui demander pourquoi lady Catherine n'était pas rentrée se reposer.

« Cela ne lui a pas convenu, dit sa fille, elle a voulu partir.

» — Elle est bien belle femme vraiment! sa visite est d'une honnêteté ex-

trême; car elle est venue, je présume, nous dire que les Colins se portent bien; elle passait sans doute par Meryton et alors elle a pensé qu'elle ferait aussi bien de venir vous voir? j'imagine, Lizzy, qu'elle n'avait rien de particulier à vous dire? »

Elisabeth se vit forcée de trahir ici quelque peu la vérité; car avouer le sujet de leur conversation, était absolument impossible.

# CHAPITRE XIV.

L'ÉMOTION que cette extraordinaire visite avait causée à Elisabeth, ne put être facilement surmontée, et plusieurs heures se passèrent qu'elle y rêvait encore. Lady Catherine avait (tout le disait du moins) entrepris ce voyage, dans la seule vue de rompre l'engagement qu'on supposait exister entre elle et M. Darcy; ce plan était fort raisonnable, il est vrai! mais d'où pouvait naître l'idée de cet engagement? voilà ce qu'Élisabeth cherchait vainement à deviner, lorsque soudain elle se rappelle que lui, étant l'ami intime de Bingley, et elle, la sœur d'Hélen, cela pouvait suffire dans un moment où l'attente d'une noce en faisait à chacun désirer une autre; et ses voisins de Lucas Lodge (car par eux et les Colins ce rap-

port était, selon toute apparence, parvenu jusqu'à lady Catherine ) n'avaient, après tout, désigné comme chose prochaine et décidée, que ce qu'elle regardait elle-même comme pouvant se faire à quelque époque future.

Toutefois, en repassant dans sa mémoire les expressions de lady Catherine, elle éprouvait quelqu'inquiétude ; car la résolution d'empêcher leur mariage, si ouvertement manifestée par cette dame, lui donna lieu de présumer qu'elle avait dessein de s'adresser directement à son neveu, et quelle impression pouvait faire sur lui un semblable détail des inconvéniens attachés à une union avec elle ; voilà ce qu'elle n'osait décider ; elle ne savait pas s'il portait à sa tante une affection bien sincère, s'il se fiait beaucoup à son jugement ; mais de toute manière il était naturel de supposer qu'il jugeait cette dame bien plus favorablement qu'elle ne le pouvait faire, et d'ailleurs comment ne se point rappeler qu'en lui représentant les ridicules auxquels il

s'exposerait en s'alliant à une personne dont la famille n'était pas d'un rang égal au sien, sa tante le prendrait par son faible; et alors le moyen de ne point craindre qu'il ne trouvât beaucoup de sens et de solidité dans les raisonnemens qui lui avaient paru à elle si faibles et si ridicules!

S'il était encore indécis sur la conduite qu'il devait tenir, ce qui avait souvent semblé probable, les avis, les prières d'une si proche parente pourraient mettre fin à son incertitude, et le décider enfin à être aussi heureux que les jouissances de la vanité le pourraient rendre; dans ce cas il ne reviendrait plus. Lady Catherine le pourrait voir à son passage à Londres, et la promesse donnée par lui à Bingley de revenir à Netherfield, serait naturellement rompue.

«Si donc dans quelques jours il s'excuse auprès de son ami, de ne pouvoir le venir joindre, ajouta-t-elle, j'en saurai comprendre le motif, j'abandonnerai alors tout espoir, tout désir de le ramener à

moi; s'il se contente de me regretter lorsqu'il pourrait obtenir ma main et mon cœur, il ne mérite pas mes regrets. »

La surprise qu'éprouva le reste de la famille, en apprenant la visite qui leur avait été faite, fut grande sans doute, mais fort obligeamment ils demeurèrent satisfaits de la même supposition qui avait déjà apaisé la curiosité de Mme Bennet, et Élisabeth ne fut pas trop tourmentée à ce sujet.

Le lendemain matin, comme elle descendait au salon, son père la rencontra, il sortait de son cabinet et avait une lettre à la main.

« Lizzy, lui dit-il, j'allais vous chercher; entrez ici avec moi. »

Elle obéit; sa curiosité de savoir ce qu'il avait à lui dire, était d'autant plus vive, qu'elle présumait que cela devait avoir quelque rapport à la lettre qu'il tenait : l'idée lui vint même que lady Catherine pouvait en être l'auteur, et elle anticipait avec crainte sur l'explication qui en serait la suite.

Elle suivit son père jusqu'à la cheminée, et là, s'étant tous deux assis, il prit ainsi la parole:

« J'ai reçu ce matin une lettre qui m'a fort étonné; comme son contenu vous concerne particulièrement, je dois vous la faire connaître: j'ignorais auparavant, que j'eusse deux filles sur le point d'être mariées; laissez-moi vous féliciter d'une conquête aussi importante. »

La plus vive rougeur vint déceler l'embarras d'Élisabeth; et comme elle pensait que ce devait être une lettre du neveu plutôt que de la tante, elle ne savait trop s'il fallait être satisfaite de le voir s'expliquer enfin, ou mécontente de ce que la lettre ne lui fût pas adressée à elle-même, lorsque son père continua :

« Vous rougissez, je crois; les demoiselles ont sur de pareilles matières une extrême pénétration; mais je puis, ce me semble, vous défier, quelque sagacité dont vous soyez douée, de deviner le nom de votre futur.... Cette lettre est de M. Colins.

» —De M. Colins ! que peut-il avoir à nous dire ?

» — Sûrement quelque chose de fort à propos ! il commence par me féliciter sur l'approche du mariage de ma fille aînée, qui lui a été communiqué, à ce qu'il paraît, par quelques-unes de nos bonnes voisines de Lucas-Lodge ; mais je ne veux point me faire un jeu de votre impatience, en vous lisant ce qu'il dit à ce sujet ; ce qui vous regarde est ainsi conçu : « Vous ayant maintenant offert nos sincères félicitations sur cet heureux événement, permettez-moi ici de vous ajouter quelques mots au sujet d'une autre nouvelle qui nous est parvenue de la même manière. Votre fille Élisabeth, on le présume du moins, ne portera guères plus long-temps que sa sœur le nom de Bennet ; et celui auquel elle doit unir sa destinée, peut raisonnablement être regardé comme l'un des personnages les plus illustres de l'Angleterre.

» —Devinez-vous, Lizzy, qui cela peut être ? — Le ciel a été prodigue envers lui

de tous les dons qui peuvent le mieux satisfaire le cœur de l'homme; une grande fortune, une famille des plus nobles, et des attributions importantes; cependant, malgré tous ces avantages, laissez-moi, monsieur, par votre entremise, prévenir ma cousine Élisabeth des maux auxquels elle se pourrait exposer en se rendant trop facilement aux vœux de son noble ami, ce que naturellement elle sera très-portée à faire.

» — Eh bien, Lizzy, qui donc est ce futur si fameux; mais vous allez le savoir?

« Mon motif, pour vous donner cet avis est, que nous avons tout lieu de croire que sa tante, lady Catherine de Brough, ne voit pas ce mariage d'un œil favorable.

» — M. Darcy, vous le voyez, est cet illustre personnage: j'espère, Lizzy, vous avoir étonnée; les Lucas pouvaient-ils choisir dans toute notre société, un homme dont le nom seul démentît plus formellement leur récit? M. Darçy, qui ne regarde une femme que pour lui trouver un défaut,

et qui probablement ne vous a jamais regardée de sa vie, c'est admirable! »

Elisabeth s'efforçait de prendre part aux plaisanteries de son père; cependant jamais sa gaîté n'avait été excitée par un motif si peu agréable pour elle.

» — Cela ne vous réjouit-il pas?

» — Oh oui! continuez, je vous en prie!

» Lui ayant hier au soir parlé de cette union, comme d'une chose probable, elle m'a aussitôt, avec sa grâce ordinaire, exprimé ses sentimens à ce sujet; et il paraît que par suite de quelques circonstances désagréables relatives à la famille de ma cousine, elle ne pourrait jamais donner son assentiment à une alliance qu'elle assure être des plus déshonorantes pour son neveu. J'ai donc pensé qu'il était de mon devoir de vous en donner sur-le-champ avis, afin que ma cousine et son noble adorateur fissent quelques réflexions, et ne se hâtassent pas trop de conclure un mariage qui n'a pas été sanctionné comme il con-

vient. » M. Colins ajoute encore : « Je suis vraiment aisé que la triste affaire de ma cousine Lydia ait été si bien étouffée ; il est fâcheux cependant que les détails de sa fuite soient si généralement connus. Je ne puis ici négliger les devoirs de mon état, et vous citer la vive surprise que j'ai éprouvé, en apprenant que vous aviez reçu dans votre maison les nouveaux époux aussitôt après leur mariage ; c'était encourager le vice ; et si j'eusse été le pasteur de Longbourn, je m'y serais formellement opposé.... Vous deviez sans doute leur pardonner comme chrétien, mais jamais ne les recevoir, et défendre même que leur nom fût prononcé devant vous.

» — Voilà ses idées de la charité chrétienne ! Dans le reste de la lettre, il n'est question que de sa chère Charlotte et de ses espérances à ce sujet. Mais, Lizzy, cela ne semble pas vous divertir ? vous n'allez pas faire l'enfant, j'espère, et prétendre vous formaliser d'un conte pareil ? Pourquoi vivons-nous, si ce n'est pour

donner à rire à nos voisins, et nous réjouir d'eux à notre tour?

» — Oh! s'écria Élisabeth, ce rapport me divertit extrêmement; mais il est si singulier!

» — Sans doute, et voilà pourquoi je le trouve charmant : s'ils avaient fait choix de toute autre personne, cela n'aurait pas eu le même sel; mais la parfaite indifférence de M. Darcy, et votre extrême antipathie pour lui rendent la chose si absurde, si plaisante! D'ordinaire je hais les correspondances; mais je ne voudrais pas pour tout au monde n'en point avoir une avec M. Colins. Certes, lorsque je lis une de ses lettres, je ne puis m'empêcher de le préférer, même à Wickham; cependant je prise fort l'impudence et l'hypocrisie de mon gendre.... Et que dit lady Catherine de cette nouvelle, Lizzy? est-elle venue vous refuser son consentement? »

A cette question, sa fille ne répondit que par un éclat de rire; et comme elle lui fut adressée sans le moindre soupçon,

elle n'eut pas le chagrin de l'entendre répéter. Jamais Élisabeth n'avait eu tant de peine à dissimuler ses sentimens; il lui fallait prendre un air riant, lorsque volontiers elle eût fondu en larmes. Ce que son père avait dit de l'indifférence de M. Darcy, la mortifiait cruellement, elle ne pouvait que s'étonner d'un tel manque de pénétration, ou craindre même que ses propres désirs ne l'eussent trompée, et que son père, loin d'en voir trop peu, ne lui eût dit, hélas! que la juste vérité.

# CHAPITRE XV.

Bingley, au lieu de recevoir une lettre d'excuse de son ami, comme Élisabeth l'avait presque présumé, put au contraire, peu de jours après la visite de lady Catherine, l'amener avec lui à Longbourn. Les deux amis arrivèrent de bonne heure; et avant que Mme Bennet n'eût le temps de dire à M. Darcy que sa tante était venue les voir, ce qu'Élisabeth redoutait extrêmement, Bingley qui désirait être seul avec Hélen, proposa une promenade: on y consentit. Mme Bennet n'avait pas coutume de marcher beaucoup, Mary ne pouvait jamais en trouver le temps; mais les cinq autres partirent ensemble. Bingley et Hélen cependant se laissèrent bientôt devancer; ils demeurèrent derrière, tandis qu'Élisabeth, Kitty et Darcy se devaient tous

trois amuser de leur mieux. Leur conversation ne fut pas très-animée. Kitty craignait trop son chevalier pour parler beaucoup ; Élisabeth formait en secret une sérieuse résolution ; et peut-être était-il occupé de la même manière.

Ils dirigèrent leurs pas vers Lucas-Lodge, Kitty ayant le désir de voir Maria; et comme Élisabeth ne jugea pas qu'il fût nécessaire de rendre la visite générale, lorsque Kitty les eut quittés, elle continua hardiment son chemin seule avec lui. Le moment était venu d'exécuter sa résolution, et craignant que la moindre réflexion ne vînt détruire son courage, elle dit avec vivacité :

« M. Darcy, je suis une égoïste, et le désir de soulager mon cœur, me force peut-être à vous causer de la peine; mais je ne saurais me taire davantage : oui ! il me faut vous remercier de votre bonté envers ma pauvre sœur; dès que ce bienfait a été connu de moi, j'ai désiré sincèrement vous dire combien j'en suis reconnaissante ; s'il était également su du

reste de ma famille, ma gratitude ne serait pas la seule que j'aurais à exprimer.

» — Je suis fâché, extrêmement fâché, répondit Darcy d'un ton qui marquait et sa surprise et son émotion, que vous ayez été instruite d'une chose, qui, mal interprétée, pouvait vous causer de l'inquiétude : je ne pensais pas qu'on pût si peu se fier en Mme Gardener.

» — Ne blâmez pas ma bonne tante! Lydia m'a d'abord, inconsidérément, appris que vous aviez eu quelque part à cette affaire, et naturellement je n'ai pu avoir de repos que je n'en connusse tous les détails : laissez-moi au moins une fois vous remercier, au nom de toute ma famille, de cette généreuse compassion qui vous a fait prendre tant de peine, et supporter de si vives mortifications pour découvrir leur retraite.

» — Si vous voulez me remercier, répondit-il, que ce soit pour vous seule, le désir de vous causer quelque joie a pu, je l'avoue, être un des motifs qui m'ont guidé dans cette circonstance;

mais vos parens ne me doivent rien ; encore que je les respecte sincèrement, je n'ai jamais songé qu'à vous. »

Élisabeth était si troublée, qu'elle ne put prononcer un seul mot. Après une courte pause, Darcy continua : « Vous êtes trop généreuse pour vous jouer de moi; si vos sentimens sont encore ce qu'ils étaient au mois d'avril dernier, dites-le-moi franchement ; mes désirs, mes affections n'ont point changé; mais un mot de vous les forcera pour jamais au silence. »

Sentant tout ce qu'avait de pénible et d'embarrassant la position de Darcy, elle sut vaincre son émotion, et aussitôt, quoiqu'avec hésitation, elle lui donna à entendre que depuis l'époque qu'il désignait, ses sentimens avaient éprouvé un changement suffisant, pour lui faire recevoir, avec reconnaissance et avec plaisir, les vœux qu'il lui adressait : réponse délicieuse ! qui le combla d'une joie telle, que sans doute il n'en avait jamais éprouvé de pareille: aussi l'exprima-t-il avec une

chaleur, une sensibilité qui ne saurait être bien comprise que par celui-là seul qui a sincèrement aimé. Si Élisabeth avait pu lever ses regards sur les siens, elle aurait vu combien cette douce expression de bonheur, répandue dans tous ses traits, en tempérait agréablement la dignité; mais si elle ne put le regarder, du moins elle savait l'écouter; et il l'entretenait de sentimens, qui, en prouvant combien elle lui était chère, rendaient à chaque instant son attachement plus précieux.

Ils marchèrent long-temps sans savoir dans quelle direction. Exprimer leur pensée, parler de leur félicité, était tout ce qui les pouvait occuper. Elle apprit bientôt de son ami, que leur bonne intelligence actuelle était due à lady Catherine, qui avait effectivement passé chez lui à son retour par Londres, et là, lui avait raconté son voyage à Longbourn, le motif qui l'y avait amenée, et le sujet de sa conversation avec Élisabeth; s'arrêtant avec emphase à chaque expres-

sion de celle-ci, qui, selon cette noble dame, démontrait sa perverse opiniâtreté et ses hardies prétentions, dans l'idée qu'un tel récit devrait l'aider à obtenir, au moins de son neveu, cette promesse qu'elle avait en vain demandée à Élisabeth; mais, par malheur pour elle, l'effet que produisit sa démarche fut tout contraire à celui qu'elle en attendait.

« Je lui ai l'obligation d'avoir fait renaître mes espérances, dit Darcy, car je connaissais assez votre caractère, pour être certain que si vous aviez été irrévocablement décidée contre moi, vous l'eussiez, avec franchise, déclaré à ma tante. »

Elisabeth rougit, et répondit en souriant : « Oh oui, vous devez assez connaître ma franchise pour m'en croire capable; après toutes les injures que je vous ai dites en face, je ne pouvais me faire scrupule de vous maltraiter auprès de vos parens.

» — Qu'avez-vous dit de moi que je ne méritasse? bien que vos accusations fussent mal fondées et produites par de

fausses apparences, ma conduite envers vous, à cette époque, méritait les plus sévères reproches ; elle était impardonnable, je n'y puis songer sans indignation.

» — Il ne serait pas facile de dire qui de nous a eu le plus ou le moins de torts durant cette soirée, notre conduite à l'un et à l'autre, si on l'examine sévèrement, ne peut être irréprochable ; mais depuis ce temps, nous sommes tous deux, je l'espère, devenus plus polis ?

» — Je ne saurais me réconcilier si facilement avec ce souvenir ; mes expressions, ma conduite, mes manières dans cette fâcheuse entrevue, sont maintenant, et ont été depuis long-temps, le sujet de tous mes regrets : jamais je n'oublierai le reproche si juste que vous m'adressâtes : « si votre conduite avait été celle d'un homme bien élevé », ce sont vos propres paroles ! vous ne savez, vous ne pouvez concevoir combien elles m'ont tourmenté ; bien que d'abord, je le con-

fesse, je ne fusse pas assez raisonnable pour m'avouer leur vérité.

» — J'étais bien loin de présumer qu'elles vous fissent une si forte impression.

» — Je le crois; vous pensiez alors, je suis sûr, que j'étais dépourvu de tous sentimens honnêtes: je n'oublierai de ma vie l'expression de votre regard, comme vous ajoutiez: « de quelque manière que vos vœux m'eussent été exprimés, jamais vous n'auriez pu m'engager à les recevoir. »

» — Oh! ne me rappelez pas le langage que je vous tins alors, je l'ai plus d'une fois sincèrement regretté, et ne puis y penser sans rougir. »

Darcy parla de sa lettre:

« Vous a-t-elle forcée à me juger moins sévèrement? avez-vous, en la lisant, ajouté foi à son contenu? »

Elle lui avoua l'impression que cette lecture avait faite sur elle, et combien

ses anciennes préventions s'étaient peu à peu évanouies.

« Je savais, dit-il, que ces explications devaient vous causer de la peine; mais elles étaient nécessaires. J'espère que vous avez brûlé ma lettre ? je ne voudrais pas pour tout au monde, qu'il vous fût possible de la relire? je me rappelle plusieurs expressions qui pourraient, avec justice, m'attirer votre haine.

» — La lettre sera sans doute brûlée, si vous pensez que cela soit nécessaire pour vous conserver mon estime ; mais, encore que nous ayons l'un et l'autre raison de croire que mes sentimens ne sont pas absolument invariables, il serait malheureux vraiment qu'ils fussent aussi faciles à changer que cela semblerait le dire.

» — Lorsque j'écrivis cette lettre, reprit Darcy, je me croyais parfaitement calme; mais depuis j'ai été convaincu que je l'avais écrite avec aigreur et emportement.

» — Le commencement peut-être est sé-

vère; mais non la fin : l'adieu même n'est pas sans douceur ; mais ne pensons plus à la lettre! les sentimens de la personne qui l'a écrite et de celle qui l'a reçue, sont maintenant si différens de ce qu'ils étaient alors, qu'il ne faut plus y songer. Apprenez un peu ma philosophie : ne penser au passé qu'autant que ses souvenirs nous offrent quelques plaisirs.

» — Je ne puis vous faire un mérite d'une semblable philosophie; vos réflexions sur le passé doivent être si libres de tous remords, qu'elles ne sauraient vous causer que de la satisfaction; mais pour moi il n'en est pas de même, des souvenirs pénibles qu'on ne peut, qu'on ne doit pas repousser, viennent m'importuner: j'ai été toute ma vie un égoïste, non de cœur, mais par système. Dans mon enfance on m'a appris à connaître la vertu, mais non à la pratiquer ; j'ai reçu de bons principes, mais jamais on ne m'a appris à vaincre mon humeur. Etant malheureusement fils unique (et pendant bien des années le seul enfant),

j'ai été gâté par mes parens, qui, quoi que bons eux-mêmes (mon père surtout a été un modèle de vertu et de bonté), m'ont encouragé, je dirai presque m'ont enseigné à être égoïste et suffisant, à n'avoir d'estime et d'affection que pour ceux qui étaient de notre famille, à mépriser le reste des hommes, ou du moins à les juger bien inférieurs à moi. Tel j'ai été depuis l'âge de huit ans jusqu'à trente; et tel je serais sans doute encore sans vous, charmante Élisabeth! que ne vous dois-je pas? Vous me donnâtes une leçon pénible, il est vrai, mais des plus avantageuses: par vous j'ai été justement humilié; je suis venu à vous sans le moindre doute sur l'accueil que je recevrais, et vous m'avez montré combien toutes mes prétentions étaient insuffisantes pour plaire à une femme qui méritait réellement qu'on l'aimât.

» — Vous vous étiez donc persuadé que j'accéderais à vos vœux?

» — Oui, vraiment! qu'allez-vous penser de ma vanité? je vous croyais atten-

dant, désirant même ma déclaration.

» — Je vous ai alors trompé bien innocemment, je vous assure; peut-être même que le peu de soins, le peu de désirs que je témoignais de vous plaire, a pu, mon caractère ne vous étant pas connu, servir à vous abuser. Oh! combien vous avez dû me détester après cette entrevue!

» — Vous détester! j'étais peut-être courroucé; mais mon courroux a bientôt commencé à prendre une juste direction.

» — Je n'ose à peine vous demander ce que vous pensâtes de moi, lors de notre rencontre à Pemberley; vous me blâmiez d'y être venue?

» — Non, vraiment, mais ma surprise fut grande.

» — Elle ne pouvait surpasser celle que j'éprouvai en me voyant si bien accueillie par vous. Ma conscience me disait que je ne méritais aucune attention particulière; et j'avoue que je ne m'attendais pas à en recevoir plus qu'on ne m'en devait.

» — Mon but alors, répondit Darcy, était de vous prouver, par ma civilité, par mes soins, que je n'avais pas la faiblesse de conserver le ressentiment du passé; j'espérais aussi obtenir mon pardon, rendre votre opinion de moi moins défavorable, en vous montrant que vos reproches avaient eu quelqu'effet sur moi; d'autres désirs, je l'avoue, vinrent aussi bientôt m'occuper. »

Il lui parla alors du plaisir que Georgiana avait eu à la voir, et de son chagrin en apprenant leur départ; récit qui les ramena naturellement à la cause de ce départ; et Elisabeth apprit qu'avant même de la quitter, il avait formé le dessein de partir sur-le-champ pour Londres à la recherche de Lydia, et que l'effort qu'il faisait sur lui-même en prenant une semblable résolution, avait seul été cause de cet air soucieux et chagrin, qui fut alors si différemment interprété par elle.

Elle lui exprima encore sa vive reconnaissance; mais ce sujet leur offrait à

tous deux de trop pénibles souvenirs, pour qu'ils pussent s'en occuper long-temps.

Après avoir fait plusieurs milles, sans même y songer, ils s'aperçurent enfin qu'il était l'heure d'être de retour.

« Où donc étaient M. Bingley et Hélen, ne nous suivaient-ils pas ? »

Ce fut une question qui amena la conversation sur leur compte. Darcy était enchanté de leur engagement ; son ami lui en avait déjà donné connaissance.

« Il faut absolument que je vous demande si cet événement vous a surpris? dit Élisabeth.

» — Non ! lorsque je partis, je prévoyais sa conclusion prochaine.

» — C'est-à-dire que vous y aviez donné votre assentiment ; je m'en suis doutée. »

Et bien qu'il se récriât beaucoup contre cette expression, elle vit cependant qu'elle ne l'avait pas si mal employée.

« Le soir, avant mon départ pour Londres, reprit Darcy, je lui fis un aveu, qui, je

crois, aurait dû être fait depuis long-temps. Je lui dis toutes les circonstances qui avaient rendu mon intervention dans ses affaires aussi absurde qu'inconvenante. Son étonnement fut grand; jamais il n'avait eu le moindre soupçon à ce sujet. J'ajoutai encore que je pensais m'être trompé, en supposant, comme je l'avais fait, que votre sœur le voyait avec indifférence; et que comme je m'apercevais facilement que son attachement pour elle avait résisté à une longue absence, je n'avais nul doute qu'ils ne fussent heureux ensemble. »

Élisabeth ne put s'empêcher de sourire à cette manière si facile de diriger son ami.

« Lui parliez-vous d'après vos propres observations, lui dit-elle, lorsque vous l'assuriez qu'il était aimé de ma sœur, ou seulement d'après ce que je vous en ai dit le printemps dernier?

» — Mes remarques seules me dictaient ce langage; j'avais attentivement observé votre sœur pendant mes deux dernières

visites à votre famille, et j'étais persuadé de son attachement pour Bingley.

» — Et l'assurance que vous lui donnâtes, je suppose, l'en a aussitôt convaincu ?

» — Oui, Bingley est d'une modestie sans égale; sa défiance de soi-même l'avait empêché de s'en rapporter à son propre jugement dans une affaire si intéressante; mais voyant ses espérances confirmées par son ami, il s'y livra bientôt avec une assurance entière. Je fus obligé de lui avouer une chose qui, pour quelque temps et avec justice, l'irrita contre moi; je ne pouvais me permettre de lui laisser ignorer davantage que votre sœur avait passé trois mois à Londres l'hiver dernier, que je l'avais vue, et le lui avais à dessein caché : il en fut très-piqué; mais son courroux ne dura qu'autant qu'il lui resta encore quelques doutes sur les sentimens de votre sœur, maintenant il m'a sincèrement pardonné. »

Elisabeth eut bien quelqu'envie de remarquer ici que M. Bingley avait été

l'ami le plus commode du monde, si facile à conduire, à diriger, qu'il était d'un prix inestimable; mais elle sut vaincre ce désir, se rappelant que Darcy n'avait pas encore appris à se prêter aux plaisanteries, et que ce serait peut-être l'essayer un peu promptement.

En parlant du bonheur de Bingley, qui ne pouvait être que l'égal du sien, Darcy continua la conversation jusqu'à leur arrivée à Longbourn.

# CHAPITRE XVI.

« Ma chère Lizzy, jusqu'où avez-vous donc été? » fut une question qu'Élisabeth reçut d'Hélen à son entrée dans sa chambre, et que toute sa famille lui répéta lorsqu'on se mit à table. Pour toute réponse, elle ne put que leur dire qu'elle s'était trompée de route, et avait par-là prolongé sa promenade. Elle rougissait en donnant cette explication, mais la rougeur ne fit pas soupçonner la vérité.

La soirée se passa tranquillement sans aucune circonstance remarquable : les amans reconnus parlaient et riaient; ceux dont la passion était ignorée gardaient le silence. Darcy n'était point un homme que le bonheur pût rendre jovial; et Elisabeth, agitée et confuse, savait plutôt qu'elle était heureuse qu'elle ne le

sentait réellement. Elle pensait, avec trouble, à ce que diraient ses parens, lorsque sa position avec Darcy serait connue; elle n'ignorait pas qu'Hélen était la seule qui eût quelqu'estime pour lui, et craignait que son rang et toute sa fortune ne pussent même détruire l'impression défavorable qu'il avait faite au reste de sa famille.

Le soir, étant seule avec Hélen, elle lui ouvrit son cœur; bien que toute idée de défiance fût ordinairement loin du caractère de M^lle^ Bennet, en ce moment elle demeura incrédule.

« Vous plaisantez, Lizzy, ceci ne peut être! Recherchée par M. Darcy! non, non, vous ne m'abuserez pas, je sais que cela est impossible!

» — Voici vraiment un triste commencement; mon seul espoir était en vous; et qui donc me croira si vous ne me croyez pas? cependant je vous parle sérieusement, je ne dis que la vérité, il m'aime encore, et nous sommes engagés. »

Hélen la regarda d'un air de doute :

« Oh Lizzy ! cela n'est pas croyable ; je sais quelle aversion vous avez toujours eue pour lui.

» — Vous ne savez ce que vous dites ! d'ailleurs, le passé doit être oublié ; peut-être ne l'ai-je pas toujours aimé comme je l'aime maintenant ; mais dans un cas pareil trop de mémoire serait impardonnable : voici la dernière fois que je veux moi-même me le rappeler. »

Mademoiselle Bennet ne pouvait revenir de sa surprise ; Elisabeth l'assura de nouveau, et encore plus sérieusement qu'elle lui disait la vérité.

« N'est-ce pas un rêve ? cela peut-être ! cependant, il faut bien vous croire, s'écria Hélen. Chère bonne Lizzy ! je voudrais, oui, je dois vous féliciter ; mais, êtes-vous certaine ?..... pardonnez cette demande, êtes-vous certaine de pouvoir trouver votre bonheur avec lui ?

» — Il est déjà décidé entre nous que nous serons les plus heureux époux qui existent dans l'univers. Mais, Hélen,

êtes-vous contente? aimerez-vous à le nommer votre frère?

» — Oui, ma chère, je vous assure; rien ne saurait faire plus de plaisir à Bingley; nous y avons souvent pensé, mais nous en parlions comme d'une chose impossible; et l'aimez-vous vraiment assez pour l'épouser? Oh, ma Lizzy! surtout ne vous mariez pas sans inclination! Etes-vous bien sûre d'éprouver pour lui cette affection sincère qu'il a droit d'attendre de vous? laissez-moi savoir tout ce qui a rapport à une affaire si intéressante; dites-moi, je vous en prie, depuis quand vous l'aimez?

» — Mon attachement pour lui est venu si graduellement, que je sais à peine quand il a commencé...; mais peut-être a-t-il pris naissance le jour où je vis, pour la première fois, les beaux bois de Pemberley. »

Sa sœur la priant avec instance de parler sérieusement, elle se rendit à ce désir, et l'eut bientôt satisfaite par une assurance solennelle et bien sincère de

son attachement pour Darcy. Lorsque Mlle Bennet fut convaincue sur ce point, elle n'eut plus rien à désirer.

« Maintenant, dit-elle, mon bonheur est parfait, car vous serez aussi heureuse que moi ; j'ai toujours eu une haute opinion de lui, et l'attachement qu'il a eu pour vous, aurait seul suffi pour me le faire estimer ; mais à cette heure, qu'il est non-seulement l'ami intime de Bingley, mais encore votre amant, qui donc, après Bingley et vous, peut m'être plus cher ? Mais, Lizzy, vous avez été bien discrète, bien réservée avec moi, à peine m'avez-vous dit un mot de ce qui s'est passé à Lambton et à Pemberley ; je dois tout ce que j'en ai appris à un autre que vous. »

Élisabeth lui dit alors les motifs de son silence ; elle avait craint de prononcer le nom de Bingley, et ses propres sentimens étant si incertains, lui faisait également éviter de parler de son ami ; mais maintenant elle ne voulait pas lui laisser ignorer davantage la conduite qu'il

avait tenue à l'occasion du mariage de Lydia. Tout fut avoué, et la moitié de la nuit était déjà écoulée, qu'elles avaient encore bien des choses à se dire.

« Oh ciel! s'écria Mme Bennet, comme elle regardait à la fenêtre le lendemain matin, ne voilà-t-il pas encore cet ennuyeux M. Darcy, avec notre cher Bingley; qu'est-ce qui peut donc l'engager à venir nous importuner si souvent? j'espérais qu'il serait allé chasser quelque part, et nous aurait au moins aujourd'hui laissé en repos. Que ferons-nous de lui? Lizzy, il faut bien que vous alliez vous promener avec lui, afin qu'il ne soit pas sur le chemin de Bingley. »

Élisabeth sourit à une telle proposition; cependant elle était vivement contrariée d'entendre sa mère donner toujours à Darcy une si fâcheuse épithète.

Dès qu'ils entrèrent, M. Bingley la regarda d'un air si expressif, et lui prit la main avec tant d'amitié, qu'elle ne douta plus qu'il ne fût instruit de tout; et quelques instans après il dit à haute voix:

« M. Bennet n'avez-vous pas dans le voisinage quelqu'autres chemins de traverses, où Lizzy puisse encore s'égarer aujourd'hui ?

» — Je conseille à M. Darcy, Élisabeth et Kitty, dit Mme Bennet, d'aller ce matin à Oakham ; c'est une longue promenade, et, de la montagne, la vue est superbe : M. Darcy sans doute n'a jamais été de ce côté-là.

» — Cette promenade peut fort bien convenir à Élisabeth et à Darcy, reprit Bingley, mais je suis sûr qu'elle serait trop longue pour Kitty ! n'est-il pas vrai, Kitty ? »

Catherine avoua qu'elle préférait rester à la maison. Darcy parut fort curieux d'admirer la vue de la montagne, et Élisabeth, par son silence, consentit à le suivre. Comme elle montait dans sa chambre pour s'habiller, sa mère la suivit.

« Je suis vraiment fâchée, Lizzy, lui dit-elle, que vous soyez obligée d'entretenir vous seule ce fâcheux personnage ; mais j'espère que cela ne vous contrarie

pas extrêmement... C'est pour votre chère Hélen que vous le faites, elle vous en remerciera ; d'ailleurs, il n'est point nécessaire de lui parler beaucoup, dites-lui un mot seulement de temps à autre, ne vous gênez pas trop. »

Pendant leur promenade, il fut arrêté que le consentement de M. Bennet serait demandé dans le courant de la soirée. Elisabeth se réserva de faire elle-même la communication à sa mère; elle ne savait trop comment elle prendrait la chose, et doutait parfois que toute la fortune de Darcy fût même suffisante pour vaincre l'extrême éloignement qu'elle avait pour lui; mais qu'elle approuvât ou non cette alliance, une chose cependant était certaine, c'est qu'elle ne pourrait jamais exprimer ses sentimens d'une manière qui fît honneur à son esprit; et Élisabeth craignait autant que M. Darcy entendît les premiers transports de sa joie, que ceux que lui pourrait dicter un sentiment tout opposé.

Le soir, lorsque M. Bennet se retira

dans son cabinet, elle vit M. Darcy se lever et le suivre : cette vue lui causa une vive émotion; elle ne craignait pas le refus de son père, mais on allait l'affliger ! et c'était elle ! elle, son enfant de prédilection, qui, par le choix qu'elle avait fait, allait le rendre malheureux, allait lui causer tant de craintes et d'inquiétudes en disposant d'elle; réflexion pénible ! et jusqu'au moment où M. Darcy reparut, son agitation fut extrême; mais alors levant les yeux sur lui, elle vit son sourire et fut un peu soulagée. Quelques momens après il s'approcha de la table, près de laquelle elle était assise avec Kitty; et feignant d'admirer son ouvrage, il lui dit à demi-voix : « Allez à votre père, il vous attend dans son cabinet » ; elle se leva sur-le-champ.

Son père se promenait dans sa chambre d'un air grave et soucieux : « Lizzy, dit-il, que faites-vous, vous rêvez, je crois, d'accepter cet homme, ne l'avez-vous pas toujours détesté ? »

Combien ne désira-t-elle pas alors que

ses anciennes opinions eussent été plus raisonnables, ses expressions plus modérées ! cette prudente conduite lui aurait épargné des explications assez embarrassantes, mais qui maintenant étaient nécessaires; et elle assura son père, non sans confusion, de son attachement pour M. Darcy.

« Ou, pour mieux dire, vous êtes décidée à l'épouser ? Il est riche sans doute, et vous pourrez avoir des parures plus brillantes, de plus beaux équipages qu'Hélen ; mais cela fera-t-il votre bonheur ?

» — La persuasion de mon indifférence, dit Élisabeth, est-elle votre seule objection ?

» — Oui, nous le connaissons tous pour être un homme fier et désagréable, mais ceci ne serait rien si vous l'aimiez réellement ?

» — Oh oui, je l'aime, répondit-elle les yeux remplis de larmes ; je l'aime et bien sincèrement ! il n'a point, je vous

assure, de fierté déplacée; vous ne le connaissez pas; aussi, je vous en conjure, ne m'affligez pas en me parlant ainsi de lui.

» — Lizzy, lui dit son père, je lui ai donné mon consentement : il est un de ces hommes, il est vrai, auxquels il est difficile de refuser ce qu'ils condescendent à vous demander; maintenant, je vous le donne, si vraiment vous êtes décidée à l'épouser; mais laissez-moi vous conseiller d'y réfléchir encore; je connais votre caractère, ma Lizzy, je sais que vous ne pourriez être heureuse, si vous n'avez pour votre mari une estime réelle, si vous ne le regardez comme un être qui vous est supérieur..... Votre vivacité, votre imagination légère et brillante, vous exposeraient, dans un mariage disproportionné, aux plus grands dangers; vous pourriez à peine éviter le déshonneur et tous les maux qui en sont la suite. Mon enfant, épargnez-moi la douleur de vous voir chercher vainement à respecter ce-

lui avec lequel vous devez passer toute votre vie; vous n'y avez pas sérieusement pensé ? »

Elisaboth encore plus émue, l'assura de la manière la plus solennelle, que ses sentimens étaient tels qu'il les pouvait désirer; et enfin lorsqu'elle eut expliqué comment ses anciennes préventions contre M. Darcy avaient graduellement fait place à une estime sincère, ajoutant qu'elle était certaine que son attachement pour elle, loin d'être l'ouvrage d'un jour, avait résisté à plusieurs mois d'incertitude et d'épreuves; et détaillant aussi avec énergie toutes ses bonnes qualités, elle sut vaincre l'incrédulité de son père, et le réconcilier avec ce mariage.

« Eh bien, ma fille, lui dit-il, dès qu'elle eut cessé de parler, s'il en est ainsi, il mérite vos affections; il faut vraiment, ma Lizzy, qu'il soit tel que vous me le dites, pour me décider à me séparer de vous. »

Voulant ajouter à la bonne impression que ce récit avait fait sur son père, elle

lui dit alors tout ce que M. Darcy avait volontairement fait pour Lydia. Son père l'écoutait avec étonnement.

« Voici vraiment une soirée de merveilles ! Ainsi donc Darcy a arrangé toute cette affaire ? le mariage a été fait, les dettes de Wickham acquittées, sa femme dotée, et son brevet obtenu, par lui seul ? tant mieux ! cela m'épargnera bien de l'ennui et du tourment : si cet arrangement eût été l'ouvrage de votre oncle, mon devoir m'obligerait à rembourser ses dépenses, et je l'eusse fait.....; mais ces jeunes amans-là veulent tout faire à leur guise ; demain je lui proposerai de le payer : pour toute réponse, sans doute, il me fera quelque déclaration bien tendre de son amour pour vous, et ainsi se terminera mon affaire. »

Il se rappela alors l'embarras d'Élisabeth à la lecture de la lettre de M. Colins ; et, après s'en être un peu amusé, il lui permit enfin de se retirer, lui disant, comme elle quittait l'appartement : « Si quelques jeunes gens se présentent pour

Mary et Kitty, envoyez-les-moi, j'ai tout le loisir de les écouter. »

Maintenant Élisabeth se trouvait délivrée d'une bien vive inquiétude, et après avoir resté une demi-heure dans sa chambre à réfléchir tranquillement, elle put rentrer au salon avec un esprit assez calme; sa situation lui paraissait trop nouvelle pour qu'elle se livrât à sa gaieté ordinaire: cependant elle fut moins silencieuse que la veille, et la soirée se passa fort agréablement.

Lorsque sa mère se retira dans sa chambre, elle la suivit, et lui fit l'importante révélation. Son effet sur Mme Bennet fut des plus extraordinaires; car d'abord elle demeura immobile, et ne put prononcer un seul mot; plusieurs minutes même s'écoulèrent qu'elle ne pouvait encore comprendre ce qu'on lui disait, bien que de coutume, elle ajoutât facilement foi aux choses qui paraissaient avantageuses pour sa famille, surtout si l'amour y avait quelque part. Enfin, elle

commença à se remettre, se leva, se rassit, et finalement s'écria :

« Oh ciel! se peut-il? M. Darcy! qui aurait pu l'espérer! et cela est-il bien vrai...? Oh, ma bien-aimée Lizzy! quelle grande dame vous allez être! comme vous serez riche! que d'argent, que de bijoux, que d'équipages vous allez avoir! la fortune d'Hélen ne peut être comparée à la vôtre! Oh! non certainement; je suis si contente, un si aimable homme, si grand, si beau! Oh, ma chère Lizzy! faites-lui mes excuses de ce que je l'ai si longtemps détesté; j'espère qu'il me le pardonnera. Chère, chère Lizzy! une maison en ville! tout ce qu'on peut désirer de plus charmant! trois filles mariées, dix mille livres sterlings de rente! oh ciel! ma joie est trop grande, j'en deviendrai folle! »

C'en était assurément assez pour prouver que son approbation n'était pas douteuse; et Elisabeth se réjouissant que de semblables effusions ne fussent enten-

dues que par elle, se retira bientôt; mais à peine avait-elle été quelques instans dans sa chambre, que sa mère vint l'y trouver.

« Ma chère enfant, dit-elle, je ne puis songer à autre chose, dix mille livres sterlings de rente ! et sans doute davantage, tant de richesses équivaut au titre de Lady ! Il faut que vous soyez mariée par dispense spéciale (1); certainement il le faut.... Mais, ma toute belle, quel est le plat favori de M. Darcy, afin que je l'aie demain ? »

Ceci était un triste présage de la conduite que sa mère tiendrait envers lui; et Élisabeth, bien qu'elle possédât les plus chères affections de celui qu'elle aimait, et qu'elle fût assurée du consentement de ses parens, avait encore néanmoins quelque chose à désirer. Le lendemain cependant se passa mieux qu'elle ne l'avait espéré; car Mme Bennet

---

(1) Droit de se marier sans publication de bans.

craignait tant son gendre futur, qu'elle n'osait lui parler, à moins qu'il ne dépendît d'elle de lui faire quelque civilité, ou de lui témoigner l'entière déférence qu'elle avait pour ses opinions.

Élisabeth eut la satisfaction de voir son père chercher à connaître vraiment M. Darcy, et bientôt il assura sa fille que son estime pour lui augmentait à chaque instant.

« J'estime beaucoup mes trois gendres, dit-il ; Wickham peut-être est celui que j'affectionne le plus ; mais, je crois que j'aimerai votre mari tout autant que celui d'Hélen. »

# CHAPITRE XVII.

ÉLISABETH, reprenant bientôt son enjouement naturel, voulut apprendre de M. Darcy comment il avait pu s'attacher à elle :

« Je comprends facilement que le premier pas fait, le reste vous était facile ; mais, qu'est-ce qui a pu vous faire faire ce premier pas ?

» — En vérité, je ne saurais désigner le jour, le lieu, le moment qui virent naître ce sentiment en moi ; il était déjà bien puissant que je croyais l'ignorer encore.

» — Vous aviez de bonne heure résisté à mes charmes ; et quant à mes manières, le moyen de les admirer ! ma conduite envers vous était pour ainsi dire incivile : je ne vous parlais jamais sans désirer plutôt vous offenser que vous plaire. Al-

lons, soyez sincère, serait-ce mon impertinence qui vous aurait plu ?

» — La vivacité de votre esprit m'a, je l'avoue, fort intéressé.

» — Dites plutôt mon impertinence; car ce n'était guères moins : le fait est que vous étiez las de civilités, d'attentions, de soins officieux ; vous étiez ennuyé de ces femmes qui ne pensaient, n'agissaient, ne parlaient que pour mériter votre seule approbation. Je vous ai occupé, intéressé même, parce que je leur ressemblais si peu ! si vous n'eussiez pas été réellement aimable, cela seul m'aurait attiré votre haine; mais, malgré le soin que vous preniez de vous déguiser, vos sentimens ont toujours été nobles et justes ! et dans votre âme vous méprisiez les personnes qui vous flattaient si servilement. Là, je vous ai épargné la peine de me l'expliquer; et vraiment, tout considéré, je commence à penser que c'était assez naturel. Vous ne saviez, il est vrai, aucun bien réel de moi; mais nul ne songe aux qua-

lités sérieuses, lorsqu'il devient amoureux.

» — Votre affectueuse conduite envers Hélen, lorsqu'elle fut malade à Netherfield, ne prouvait-elle pas la bonté de votre cœur?

» — Cette chère Hélen, qui pouvait faire moins pour elle? mais, admirez-la, sans doute mes bonnes qualités sont sous sa protection, et vous devez les exagérer autant que possible; en retour, il m'appartient de vous tourmenter aussi souvent que je le puis; aussi dois-je débuter, dès à présent, et vous demander ce qui vous faisait tant différer d'en venir enfin à une explication; ce qui vous rendait si réservé lors de votre première visite ici? mais surtout, pourquoi, durant cette visite, vous aviez tout l'air de me voir avec indifférence?

» — C'est que vous étiez grave et silencieuse, et que vous ne me donniez aucun encouragement.

» — Mais j'étais embarrassée.

» — Et moi aussi.

» — Vous auriez pu me parler davantage le jour que vous vîntes dîner ici?

» — Un homme moins occupé de vous l'aurait pu.

» — N'est-il pas malheureux que vous ayez toujours une bonne réponse à me donner, et que je sois assez raisonnable pour m'en contenter? mais, je voudrais savoir combien de temps vous auriez gardé le silence, si on vous avait laissé à vous-même? La résolution prise par moi de vous remercier pour Lydia, a eu un grand effet, trop peut-être; car si notre bonheur naît d'un manque de foi, cela n'est pas bien moral, et l'on m'avait défendu de parler de cette affaire.

» — Tranquillisez-vous, tout est dans l'ordre, je vous jure : lady Catherine, en voulant nous séparer, n'a réussi qu'à détruire tous mes doutes..... Je ne dois pas ma félicité actuelle à votre désir empressé de me témoigner votre reconnaissance; je n'étais pas disposé à attendre aucun encouragement de vous; le discours de ma tante m'avait appris à espé-

rer, et j'étais décidé enfin à tout savoir.

» — Lady Catherine nous a été très-utile vraiment; et cela doit la réjouir, car elle aime fort à se rendre utile. Mais, dites-moi, quel dessein vous a amené à Netherfield? était-ce uniquement pour vous promener jusqu'à Longbourn, et paraître embarrassé, ou bien aviez-vous formé quelques projets plus sérieux?

» — Vous voir, chercher si je pouvais espérer de me faire aimer de vous, était mon vrai motif; observer votre sœur, et juger si elle était encore attachée à Bingley, voilà celui que je m'avouais.

» — Aurez-vous jamais le courage d'annoncer à lady Catherine ce qui doit vous arriver?

» — Il est plus probable, Élisabeth, que je manque de temps que de courage; mais cela devrait être fait, et si vous voulez me donner une feuille de papier, je m'acquitterai sur-le-champ de ce devoir.

» — Si je n'avais moi-même une lettre à écrire, je pourrais m'asseoir près de

vous, et admirer l'égalité de vos lignes, comme le fit autrefois une autre demoiselle ; mais j'ai aussi une tante que je ne saurais plus long-temps négliger. »

Une certaine répugnance à avouer combien l'on avait exagéré sa liaison avec M. Darcy, était cause que la longue lettre de Mme Gardener était demeurée si longtemps sans réponse ; mais Élisabeth ayant maintenant à communiquer une nouvelle qui, elle le savait, serait des mieux accueillies, se reprochait, pour ainsi dire, d'avoir fait perdre à sa tante trois jours de bonheur. Elle lui écrivit donc ce qui suit :

« Je vous aurais remerciée plutôt, chère tante, ainsi que je le devais, de votre longue, aimable et satisfaisante explication, des détails, etc., etc. ; mais, à dire vrai, j'étais de trop mauvaise humeur pour vous écrire. Vos suppositions avaient été trop loin ; mais à cette heure, supposez tout ce que vous voudrez, abandonnez votre imagination à tous les rêves que ce sujet vous peut offrir ; et à moins que vous ne

me croyiez décidément mariée, vous ne sauriez beaucoup vous abuser. Il vous faut me répondre au plus vite, et faire de lui un bien plus grand éloge que dans votre dernière. Je vous remercie mille et mille fois de ne m'avoir point menée aux lacs : pouvais-je être assez sotte pour le désirer! Votre idée de la calèche basse est délicieuse; nous ferons tous les jours le tour du parc. Je suis la plus heureuse des femmes, d'autres l'ont dit avant moi; mais aucune avec autant de justice : je suis même plus heureuse qu'Hélen. Elle sourit seulement, moi je ris. M. Darcy voudrait bien vous dire mille et mille jolies choses; mais le moyen pour lui de penser à d'autres qu'à moi! Vous devez tous venir à Pemberley à Noël.

» Votre, etc., etc. »

La lettre de M. Darcy à lady Catherine, était d'un style différent; et bien différente aussi, fut celle adressée par M. Bennet à son cousin, en réponse à la dernière.

« MONSIEUR ET AMI,

» Il me faut encore une fois vous demander des félicitations : Élisabeth sera dans peu la femme de M. Darcy. Consolez lady Catherine de votre mieux ; mais si j'étais vous, je me tiendrais du côté du neveu, il a plus à donner.....

» Je suis, etc. »

Les félicitations de Mlle Bingley à son frère, au sujet de son mariage, furent tout ce qu'on pouvait dire de plus tendre et de moins sincère. Elle écrivit même à Hélen pour lui exprimer sa satisfaction, et répéter toutes ses anciennes assurances d'amitié. Hélen ne pouvait être de nouveau abusée; mais encore qu'elle sentît le peu de fond qu'on pourrait faire sur l'affection de miss Bingley, elle ne put s'empêcher de lui répondre d'une manière bien plus amicale qu'elle ne le méritait.

La joie exprimée par Mlle Darcy, en recevant une semblable nouvelle, fut

aussi sincère que celle qu'éprouvait son frère à la lui apprendre. Les quatre côtés du papier suffirent à peine pour contenir l'expression de son bonheur, et son désir réel d'être aimée par sa sœur.

Avant qu'on pût recevoir une réponse de M. Colins, la famille de Longbourn apprit qu'il était arrivé avec sa femme à Lucas-Lodge. La cause d'un voyage si inattendu fut bientôt évidente. Lady Catherine avait été tellement irritée par la lettre de son neveu, que Charlotte se réjouissant réellement de ce mariage, fut bien aise de s'éloigner un peu et d'attendre que l'orage fût apaisé. Dans un moment pareil, l'arrivée de son amie était un vrai plaisir pour Élisabeth; bien que par fois elle ne pût s'empêcher de penser que cette jouissance était chèrement achetée, lorsqu'elle voyait M. Darcy exposé à la servile et officieuse civilité de M. Colins; toutefois M. Darcy la supportait avec une patience admirable. Il pouvait même, d'un air assez sérieux, écouter sir William le féliciter

d'avoir obtenu la perle de la province, et exprimer son espoir qu'ils se verraient tous fréquemment à la cour ; s'il haussait les épaules, ce n'était que lorsque sir William ne le pouvait plus apercevoir.

Le langage trivial, les manières si communes de Mme Philips, exercèrent peut-être davantage sa patience. Et bien que Mme Philips, à l'exemple de sa sœur, le regardât avec trop de respect pour lui parler avec cette familiarité que la gaieté de Bingley encourageait, cependant lorsqu'elle parlait, le moyen qu'elle le fît avec mesure ! et si toute sa crainte la rendait plus modérée, elle ne pouvait-cependant la rendre plus aimable. Élisabeth cherchait, autant que possible, à lui épargner leurs trop fréquentes attentions, et s'efforçait de l'occuper d'elle seule, ou de ceux de sa famille avec lesquels il pouvait s'entretenir sans ennui. Si les sentimens pénibles attachés à un pareil soin vinrent mêler quelques épines à la douceur de leurs amours, ils

ajoutèrent aux espérances qu'offrait une époque prochaine; et elle pensait avec délice au temps, où éloignée d'une société si peu agréable à tous deux, ils jouiraient de tous les plaisirs qu'offrirait dans Pemberley leur cercle de famille.

## CHAPITRE XVIII ET DERNIER.

HEUREUX pour Mme Bennet fut le jour où elle se sépara de ses deux plus aimables filles : aucune inquiétude ne vint troubler sa joie; les voir mariées était toute son envie; sa sollicitude maternelle n'allait pas au-delà. Avec quelle satisfaction elle visitait ensuite Mme Bingley et parlait de Mme Darcy! Et je voudrais, pour le bien de sa famille, qu'il me fût possible d'ajouter que l'établissement de ses enfans, en remplissant tous ses vœux, sut aussi la rendre, pour le reste de sa vie, une femme aimable, sensée et instruite.

M. Bennet regretta beaucoup sa seconde fille ; sa tendresse pour elle l'éloigna plus souvent de chez lui qu'aucune autre chose ne le pouvait faire. Il aimait

extrêmement à aller à Pemberley, surtout lorsqu'il y était le moins attendu.

M. et Mme Bingley ne demeurèrent qu'un an à Netherfield : le voisinage de Longbourn et de Meryton lassa enfin, et le caractère facile du mari et le bon cœur d'Hélen. Les sœurs de Bingley virent alors leurs désirs accomplis ; car leur frère fit l'acquisition d'une terre dans un comté voisin de Derbyshire ; et Hélen et Élisabeth ajoutèrent à tant d'autres sources de félicité, le bonheur de n'être qu'à trente milles l'une de l'autre.

Kitty, à son grand avantage, passa la plus grande partie de son temps avec ses deux sœurs aînées, dans une société bien supérieure à celle qu'elle avait jusqu'alors connue. Ses progrès furent grands ; elle n'était point d'un caractère aussi indomptable que Lydia ; et recevant, au lieu des mauvais exemples de celle-ci, des conseils sages et utiles, elle devint, avec le temps, plus raisonnable

et moins ignorante. On l'éloigna avec soin de la société de Lydia ; et bien que Mme Wickham l'invitât souvent à la venir voir, lui promettant et des bals et des danseurs choisis, son père ne voulut jamais consentir à la voir s'éloigner.

Mary était la seule qui restait maintenant à Longbourn, et nécessairement elle fut distraite de ses études par Mme Bennet, qui ne pouvait se passer de société. Mary se vit donc obligée d'aller plus souvent dans le monde; mais elle pouvait encore faire des réflexions morales sur chaque visite du matin; et comme elle n'était plus mortifiée par des comparaisons entre la beauté de ses sœurs et la sienne, son père eut quelque idée qu'elle se soumettait à ce changement sans beaucoup de répugnance.

Quant à Lydia et son mari, leur caractère ne subirent aucune révolution par le mariage de leurs sœurs. Wickham supporta avec philosophie l'idée que sa fausseté et son ingratitude seraient dé-

sormais entièrement connues d'Élisabeth, et malgré tout, peut-être, espérait-il encore qu'on pourrait décider Darcy à faire sa fortune. La lettre de félicitation qu'Élisabeth reçut de Lydia, lui prouva que sa femme du moins formait cet espoir. Tel en était le contenu :

« Ma chère Lizzy,

» Je vous félicite ! si vous aimez M. Darcy moitié autant que je chéris mon cher Wickham, vous devez être bien heureuse. C'est pour nous une grande consolation de vous savoir si riche ; et lorsque vous n'aurez rien de mieux à faire, j'espère que vous penserez à nous. Je suis sûre que Wickham aimerait fort une place à la cour, et je crois que sans quelques secours, notre revenu ne saurait nous suffire : n'importe quelle place, pourvu qu'elle fût de trois ou quatre cent livres sterlings de rente, elle ferait notre affaire ; mais

cependant n'en parlez pas à M. Darcy si vous croyez ne le devoir pas faire. »

» Votre, etc. »

Comme il arriva qu'Élisabeth était persuadée qu'elle ne le devait point faire, elle chercha dans sa réponse à mettre fin à toutes demandes de ce genre; cependant souvent elle leur envoyait les secours que ses économies particulières lui permettaient de leur offrir. Elle avait toujours présumé qu'une fortune comme la leur, gérée par deux personnes si peu réglées dans leurs dépenses, et si insouciantes de l'avenir, ne pouvait être que très-insuffisante: elle ne se trompait point, car chaque fois qu'ils changeaient de garnison, ou Hélen, ou elle-même, recevaient la prière de les aider quelque peu à acquitter les mémoires qu'ils avaient faits. Leur manière de vivre, même lorsque la paix leur permit de choisir une demeure, fut des plus irrégulières; ils étaient sans cesse, se déplaçant d'une

ville à une autre, sans trop savoir pourquoi, et dépensaient toujours plus qu'ils ne pouvaient. L'affection de Wickham pour Lydia se changea bientôt en indifférence; celle qu'elle avait pour lui dura un peu plus long-temps; et malgré sa grande jeunesse et son étourderie, elle conserva tous les droits à une bonne réputation que son mariage lui avait donnés. Encore que Darcy ne pût jamais recevoir Wickham à Pemberley; cependant, par égards pour Élisabeth, il l'aida dans la carrière qu'il suivait. De temps à autre sa femme les venait voir, pendant que lui s'allait divertir à Bath ou à Londres; mais souvent ils demeuraient tous deux si long-temps avec leur autre beau-frère, que sa patience en fut épuisée; et il alla même jusqu'à parler du désir qu'il avait de leur faire entendre qu'il était temps qu'ils partissent.

Mlle Bingley fut extrêmement mortifiée du mariage de Darcy; mais jugeant qu'il était convenable de conserver le droit de venir à Pemberley, elle oublia son res-

sentiment, eut plus d'affection pour Georgiana que jamais ; fut presque aussi attentive envers Darcy qu'autrefois, et ne négligea rien pour faire oublier à Élisabeth ses anciennes incivilités.

Pemberley fut désormais la résidence de Georgiana, et l'attachement des deux sœurs répondait à tous les désirs de Darcy ; elles purent s'aimer l'une et l'autre, au moins aussi tendrement qu'elles se l'étaient promis. Georgiana avait la plus haute opinion d'Élisabeth, quoique d'abord elle écoutât, avec un étonnement presque voisin de la crainte, le langage gai et léger qu'elle tenait à son frère. Lui qui avait su faire naître en elle un respect si grand qu'il surpassait même sa tendresse, était maintenant, et devant elle, l'objet des plaisanteries les plus familières ; comment n'en être pas surprise ? mais bientôt elle commença à comprendre qu'une femme peut prendre avec son mari certaines libertés, qu'un frère ne permet pas toujours à une sœur qui a plus de dix ans moins que lui.

L'indignation de lady Catherine, en apprenant le mariage de son neveu, fut extrême; et comme elle s'abandonna à toute la franchise de son caractère, sa réponse à la lettre qui annonçait cette décision, était conçue en des termes si outrageans, surtout pour Élisabeth, que tous rapports entre eux furent pour quelque temps rompus; mais enfin, à la persuasion d'Elisabeth, Darcy fit des démarches pour une réconciliation avec sa tante; et, après quelques nouvelles résistances, son ressentiment céda, soit à son attachement pour lui, soit à sa curiosité de voir comment Mme Darcy se conduisait. Elle voulut bien condescendre à venir les visiter à Pemberley, malgré la profanation qu'avait reçue ses antiques ombrages, non-seulement de la présence d'une semblable maîtresse, mais encore des visites de ses parens de la cité.

Les deux époux furent toujours intimement liés avec les Gardener. Darcy ne leur était pas moins attaché qu'Élisabeth, et ils éprouvaient l'un et l'autre

la plus vive reconnaissance envers ceux qui, en la conduisant dans Derbyshire, avaient, involontairement, formé leur union.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.